

NARCIS OLLER

LE
PAPILLON

TRADUIT PAR ALBERT SAVINE

PRÉFACE

PAR

ÉMILE ZOLA



PARIS

NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE

E. GIRAUD ET C^{ie} ÉDITEURS

18, RUE DROUOT, 18

—
1886

Tous droits réservés.



1-8-28.

LE PAPILLON

G. G. 1

~~F. B. 2.~~

DU MÊME AUTEUR :

L'ATLANTIDE, poème traduit du catalan de Mossen JACINTO VERDAGUER, avec introduction et appendices, in-8.	7 50
Même ouvrage, in-18	4 »
ANTIBES ET SES SOUVENIRS HISTORIQUES, in-18. 1 »	
LES ÉTAPES D'UN NATURALISTE, impressions et critiques, in-18.	3 50
LE COMMANDEUR MENDOZA, mœurs andalouses, traduit de JUAN VALERA, de l'Académie espagnole, avec une préface, in-18	3 50
LE NATURALISME EN ESPAGNE, simples notes, in-18	1 50

SOUS PRESSE :

LE NATURALISME, étude traduite de M ^{me} EMILIA PARDO BAZAN, avec une introduction, in-18.	3 50
MONSIEUR DANSANT, MÉDECIN AÉROPATHE, traduit de JOSÉ FERNANDEZ BREMON, avec une préface, in-18.	3 50

EN PRÉPARATION :

GUIZOL-LA-VÉNUS (mœurs provinciales).
 LE NATURALISME EN PORTUGAL, simples notes.
 LE SOUFFLET, traduit de NARCIS OLLER.
 L'IDYLLE D'UN MALADE, traduit de A. PALACIO VALDES.
 LES ROMANCIERS NOUVEAUX DE L'ESPAGNE, études.

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. PONSAT.

NARCIS OLLER

LE
PAPILLON

TRADUIT PAR ALBERT SAVINE

PRÉFACE

PAR

ÉMILE ZOLA



PARIS

NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE

E. GIRAUD ET C^{ie} ÉDITEURS

18, RUE DROUOT, 18

—
1886

Tous droits réservés.

LETTRE

AU TRADUCTEUR

Mon cher confrère,

Vous me demandez mon opinion sur le *Papillon*, le roman de Narcis Oller, que vous venez de traduire du catalan, et dont vous m'adressez les épreuves. Je vous avoue mon grand embarras, car ma conviction est qu'il est radicalement impossible de juger un roman sur une traduction, si bonne soit-elle; et mon ignorance de la langue catalane ne me permet pas de recourir au texte, d'y goûter le talent de l'au-

teur, dans le sol où il a poussé, avec sa vie même et son odeur. Aussi serai-je très peu affirmatif et me contenterai-je de vous donner une impression relative.

Le roman, tel que je viens de le lire, dans cette traduction qui vous fera honneur du reste, me paraît une remarquable étude, l'étude de personnages légèrement idéalisés et traversant un milieu très exact. C'est bien de la vie cruelle, mais vue au travers d'un talent attendri. Barcelone s'agite dans les descriptions avec une réalité intense, tandis que les personnages marchent un peu au-dessus de la terre, les pires aussi bien que les meilleurs. Et ce n'est ni un blâme ni un éloge que je fais là, c'est une constatation.

Pour en venir aux détails, savez-vous que ce Louis, ce papillon, ce détrousseur de cœurs qui vole de la blonde à la brune, est une très jolie figure de l'amant adorable et féroce sans le savoir? Au fond, il est inconscient, et c'est pourquoi on ne l'exècre

pas, même criminel. Je ne connais point, dans nos romans français, une incarnation de l'égoïsme jeune et amoureux plus lestement enlevée. La pauvre fille qu'il tue, après l'avoir séduite et abandonnée, Toinette, m'a paru aussi d'un très charmant dessin, illettrée et croyante, se donnant tout entière, bien peuple au fond, quoique élégiaque. Mais les figures secondaires, les figures populaires m'ont frappé plus encore : tout cela grouille, va, vient, crie, avec du vrai sang sous la peau, madame Fine surtout, qui doit être superbe de vérité.

Maintenant, est-il besoin de vous dire que je n'aime guère le drame de la fin ? La scène où Toinette tombe au milieu du convoi d'un enfant, croit que c'est le convoi du sien, et se jette sur la bière, m'a semblé d'un pathétique bien gros. Et quelle complaisance du hasard, dans le dénouement, Louis se méprenant, suivant sur le trottoir une femme, la charitable madame Grâce,

et arrivant au chevet de Toinette, de sa victime mourante, pour que la dernière page soit ainsi une leçon morale! Je n'insiste pas d'ailleurs, je désire simplement tirer de l'ensemble du livre, des défauts comme des qualités, l'originalité très réelle de Narcis Oller.

J'ai lu, et vous avez écrit vous-même, je crois, qu'il dérivait de nous autres, naturalistes français. Oui, pour le cadre peut-être, pour la coupe des scènes, pour la façon de poser les personnages dans un milieu. Mais non, mille fois non pour l'âme même des œuvres, pour la conception de la vie. Nous sommes des positivistes et des déterministes, du moins nous prétendons ne tenter sur l'homme que des expériences; et lui, avant tout, il est un conteur qui s'émeut de son récit, qui va jusqu'au bout de son attendrissement, quitte à sortir du vrai. Encore une fois, je ne critique pas, je dis ce que j'ai senti; et ma sympathie littéraire pour le romancier s'est accrue à

mesure que je l'ai vu différer davantage de moi, auquel on m'avait dit qu'il ressemblait. Certes, il a une personnalité très nette, très accentuée, la floraison même de sa race et de son talent. Tout ce qu'on peut ajouter, c'est qu'il est, lui aussi, emporté dans la grande évolution moderne, c'est que le vent de vérité qui souffle en France, souffle aussi en Espagne. De là, nos cousinages, par-dessus les frontières.

Vous vous en souvenez peut-être, mon cher confrère, nous avons causé un matin ensemble de ce souffle de naturalisme qui passe sur la vieille Europe. Partout, en Espagne, en Italie et en Hollande surtout, même en Allemagne et en Angleterre, sans compter la Russie où le mouvement a débuté, partout le romantisme agonise sous le nouvel esprit d'observation et d'expérimentation. C'est un fait, la victoire s'élargit chaque jour. Et je vous disais un de mes désirs, un de ces désirs qu'on ne réalise jamais, celui d'étudier ce mouvement,

d'en chercher les causes et d'en marquer le progrès. Mais quelle besogne! Ainsi, pour m'en tenir à un seul pays voisin, vous m'avez prié, à propos du *Papillon*, de vous donner mon sentiment sur le naturalisme en Espagne. Je confesse d'abord mon ignorance, nous lisons rarement les romans étrangers, il me faudrait un travail préparatoire considérable; puis, le peu que j'en sais me déroute. Par exemple, nous sommes soutenus là-bas, — et j'ai des remerciements personnels à lui adresser, — par madame Pardo Bazan, qui est une catholique militante. Vous voyez ma stupeur, il est évident que le naturalisme de cette dame est un pur naturalisme littéraire. Il faut en conclure, je pense, que les évolutions littéraires sont comme les coups de mistral qui emportent et sèment la poignée de graines dans tous les champs d'alentour: selon le terrain, la plante se modifie, est la même en devenant autre; selon la nation, la littérature pousse des rameaux dif-

férents, emprunte au génie du peuple et de sa langue des fleurs d'un éclat original.

C'est ce que j'ai senti en lisant le *Papillon*, et c'est pourquoi j'envoie à Narcis Oller, non l'encouragement d'un précurseur, mais la poignée de main d'un frère.

EMILE ZOLA.

Médan, 15 octobre 1885.

NARCIS OLLER

Narcis Oller, l'auteur du *Papillon*, appartient à la génération littéraire dite la jeune Catalogne. Il est né à Valls en 1847 : il a donc trente-huit ans.

Ses débuts en littérature furent tardifs ; ils ne datent que de 1879 « Pour expliquer ma présence dans nos fêtes et nos agapes, il me fallait alléguer un titre quelconque, me disait-il. Je publiai, pour cette seule raison, les *Croquis d'après nature* ». Le titre était de si bon aloi, les croquis d'un si bon crayon, que d'une commune voix on rapprocha Oller de Daudet et de Droz. La comparaison lui inspira le désir de connaître ces écrivains, car il n'avait jamais lu une ligne d'aucun d'eux. De l'école naturaliste, Zola seul ne lui était pas absolument étranger. Le hasard du voyage l'avait poussé,

comme il se rendait de Barcelone à Paris, lors de l'Exposition universelle, à acheter *Une page d'amour* dans une bibliothèque de chemin de fer, et à lire ce roman où les tendances de l'école sont d'ailleurs plus faiblement indiquées que dans le reste des œuvres de notre romancier.

Cela suffit pour lui révéler qu'il était permis d'écrire ce qu'il sentait et de décrire ce qu'il voyait : cela le décida à redevenir écrivain. Narcis Oller, en effet, s'il n'avait rien publié avant cette date, avait du moins écrit durant les fièvres de la vingtième année un grand roman d'aventures, *Le peintre Rubio*, d'un romantisme effréné, *un vrai tissu d'insanités*. Il était alors fanatique des moindres productions de l'école romantique si brillante en Espagne, et dans un certain ordre d'idées, si nationale. Puis ce bel enthousiasme s'écroula. Dégoûté et rassasié de ces lectures, Oller renonça, pendant des années, à toute lecture littéraire, pour s'adonner à l'étude du droit, de la philosophie et des sciences naturelles. Par goût, il s'occupa d'anatomie et de pathologie, en même temps qu'il s'intéressait au mouvement artistique.

Peu après *Une page d'amour*, Oller lut *Evangelina*, de Longfellow. Alors, renonçant au castillan qui est pour lui une langue artificielle, il écrivit ses *Croquis d'après nature*. Son but n'était pas d'adhérer à une école, il ne travaillait pas d'après une esthétique arrêtée d'avance, il n'imitait pas. Il se

trouva qu'il ressemblait par ses qualités naturelles aux champions français du Réalisme.

Il y avait chez lui des qualités rares en Espagne : l'équilibre, l'ordre, le plan. Le grand défaut des romanciers castillans contemporains, — et il en est qui mériteraient d'être illustres, comme Pereda et Perez Galdos — c'est leur composition en général un peu indécise, le train-train trop lent de leurs récits. Ceci est moins vrai pour Pereda et Perez Galdos que pour leurs émules idéalistes : mais, chez eux aussi, le défaut persiste, et il est en quelque sorte national.

Si Narcis Oller s'est dérobé à cet irrésistible penchant de la race espagnole pour la fantaisie et le tumulte en littérature, il le doit sans doute à sa naissance en Catalogne : le Catalan, esprit positif et réaliste, ne se laisse point entraîner aux écarts d'imagination de l'Andalou ou du pur Castillan. La littérature catalane, après sa crise romantique du début, s'accentue dans le sens moderne avec les poésies de Verdaguer, de Guimerà, de Matheu, avec la prose de Pons, de Vilanova, de Sarda, d'Yxart et de R. D. Peres, tous issus de la Jeune Catalogne ou même de groupes plus récents.

Après les *Croquis d'après nature*, Oller a publié le roman que nous présentons ici au public français. En lisant Daudet, Balzac, Manzoni, Flaubert et les Goncourt, en complétant sa connaissance de Zola, il lui semblait découvrir un nouveau monde.

Lui aussi, et dans un autre sens, révéla un monde aux Catalans, ou du moins leur apprit à s'y intéresser. De là, les qualités et les défauts de son roman : pour se créer un public, le romancier a été contraint de consentir à certaines concessions. Non pas que la reconnaissance finale du dénouement ne soit basée sur des faits exactement empruntés à la réalité, un critique que je vais citer, et qui a les confidences de l'auteur, le proclame, mais cette reconnaissance, si bien préparée soit-elle — et l'art d'Oller a été très grand dans ce chapitre — ne satisfait pas les lettrés plus sévères que le public vulgaire, parce qu'ils jugent au nom de l'Art pur, et non point en invoquant une morale conventionnelle que la Providence ne respecte pas dans la vie, par cela même qu'il est une morale supérieure aux conventions humaines. Quoi qu'il en soit de cette tâche unique dans le *Papillon*, l'in vraisemblance du vrai, je regretterais la suppression de ce dénouement si l'auteur l'avait effacé, parce que l'effaçant, il eût déchiré ces pages, si justes d'impression, sur Barcelone à la chute du jour, qui servent d'encadrement à la poursuite de madame Grace par le séducteur de Toinette.

Qu'on me permette de traduire un fragment de l'article triomphal de Juan Sarda, un des meilleurs critiques de l'Espagne.

« Voilà, voilà le roman qui reste, le vrai roman, le roman qui est un chapitre de l'histoire éter-

nelle, le roman de l'âme, celui qui est quelque chose de plus que l'amusette littéraire d'une imagination féconde; celui qui peint l'humanité telle qu'elle est, sans exagération optimiste ou pessimiste, celui qui cherche les lois de son inspiration dans la vérité, droitement sentie, exposée comme elle est, colorée et animée par l'âme de l'auteur qui y cherche et y trouve par l'intuition de sa sensibilité les éléments moraux et les éléments esthétiques qui font vibrer la sensibilité des autres.

« L'action du *Papillon* n'est pas rigoureusement historique comme fait concret, comme cas localisé; mais tout les éléments actifs en sont vrais, rigoureusement vrais. Tous les personnages en ont vécu, en vivent et en vivront. Nous les connaissons. Ce sont des gens de chair et d'os dont nous touchons, chaque jour, la main et qui, sous leur masque indifférent, promènent à nos côtés les vices, les passions, les faiblesses que montrent leurs pareils dans le *Papillon*, que dis-je, qui promènent peut-être les grains d'un rosaire d'histoires dramatiques comme celles qui adviennent aux personnages de ce roman. Il y a plus : les deux situations culminantes de l'œuvre, celles qui sont les finales de son second et de son troisième acte, la terrible scène de l'enterrement du fils de Castellfort et la manière neuve de réunir à la dernière heure les deux héros pour préparer la réconcilia-

tion finale, non seulement n'ont rien en eux-mêmes d'invraisemblable, mais pour eux, Oller s'est inspiré — et c'est un secret qu'il ne trouvera pas mauvais que l'on rende public, de deux événements analogues racontés par deux journaux.

« Observez, d'ailleurs, la conscience avec laquelle l'auteur les prépare et les justifie bien à l'avance, non pas par la peinture de mœurs d'exception, qui rendent naturelles les deux aventures, mais par l'exposition analytique des caractères des personnages qui doivent y jouer un rôle.

« Je dis des caractères, et pourquoi ne dirais-je pas, des tempéraments? Il faut observer que, par le *Papillon*, l'école naturaliste française, fondée par Balzac, portée à son point culminant par Flaubert, brillamment soutenue par Daudet et exagérée par Zola et son groupe, fait sa première apparition dans le roman catalan, et seulement sa seconde, peut-être, dans le roman espagnol. Le critérium naturaliste, l'esthétique naturaliste apparaissent dans le *Papillon*, et dans les procédés littéraires de facture, et dans les sources supérieures de conception et de vivification des personnages.

« Les procédés sont franchement naturalistes. La distribution en tableaux, formant chacun d'eux d'une certaine manière corps à part, et tous enchaînés par l'unité supérieure de l'action, la prédominance concédée à l'élément descriptif sur l'élément narratif, prédominance dont nous ne nous

plaignons pas, parce qu'elle n'est pas exagérée en général, et parce qu'elle fait de ce roman une peinture exacte de notre ville. Tout ceci est naturalisme pur. Il y a là le respect de la vérité, vérité qui pour être vue par des yeux qui plongent plus avant que les yeux du vulgaire, ne laisse pas d'être vérité, comme elle ne laisse pas de l'être parce que la sensibilité de l'auteur donne aux événements une vie et une chaleur qu'ils n'auraient pas, considérés par des yeux moins bien doués. L'Art consiste précisément en cela. Si les choses sont de la couleur du cristal à travers lequel on les regarde, l'objet de l'Art est de les faire regarder, grâce au cristal que l'artiste place sur elles, de manière à mettre en saillie les éléments dominants qui sont ensevelis dans leurs entrailles, les éléments esthétiques, les éléments de haute morale qu'elles renferment, inaccessibles à la vision directe de la majorité des hommes, et que le véritable artiste fait jaillir vigoureux avec la verge de Moïse de sa perspicacité géniale. Cela explique qu'un paysage peint soit bien des fois supérieur au même paysage vu dans la nature. L'artiste y a trouvé une note, une impression, un point de vue que le profane ne savait y voir. Cette note y était-elle? voilà le grand mystère de la philosophie, mystère que la science ne découvrira pas.

« Cette digression faite, et ce principe exposé, qui, s'il n'était pas oublié, mettrait un terme à

bien des dissensions d'école, continuons à parler du *Papillon*, et remarquons-y la présence d'un autre des éléments, dont l'intervention dans le roman contemporain est due à l'école naturaliste.

« Le caractère dominait dans l'ancienne littérature, étudié dans ses lignes générales, dans ses phénomènes typiques. Plus que des personnes, les personnages étaient des personnifications, une espèce d'allégorie ; plus que le héros ils étaient l'héroïsme, la vertu plutôt que l'homme vertueux, le vice plutôt que l'homme vicieux. L'algare romantique acheva l'exagération du système, en pénétrant, toute voile dehors, dans la convention, très belle souvent — ne soyons pas ingrats — mais enfin convention. Aujourd'hui, et c'est à la nouvelle école que l'on doit la nouvelle direction, le *casuisme* règne.

« Ce n'est plus la vertu, ni le vice, ni l'héroïsme ; ce n'est pas non plus l'homme vertueux, le vicieux ou le héros qui sont les types de la littérature romanesque du jour, c'est un homme vertueux, un vicieux, un héros déterminé, concret, inconfondable, influencé par toute cette série de circonstances qui dans la vie réelle forment la personnalité de chaque individu et qui, dans cette même vie réelle, le portent, à chaque moment, dans chaque situation, à agir de telle manière et non pas d'une autre.

« L'âge, la position sociale, le milieu ambiant, la profession, le tempérament de chacun, sont, il n'y a pas de doute, autant de facteurs qui agissent d'une manière très efficace sur chaque entité morale, et qui, sans empêcher absolument la liberté de ses actions, l'oppriment en bien des cas d'une étreinte si étroite, que la volonté ne peut s'y soustraire sans un effort extraordinaire. Nous ne soutiendrons pas naturellement que les anciennes écoles l'aient absolument ignoré. L'humain s'impose toujours à l'homme. Mais si elles en tenaient compte dans le résultat, elles n'en tenaient pas compte dans l'enquête narrative des causes de ce même résultat.

« Elles n'analysaient pas comme on analyse maintenant et, en étudiant les péripéties psychologiques que souffrait la volonté, elles considéraient le cerveau dans les murailles du crâne et les sensations dans la manière immatérielle d'agir sur l'être animé.

« Aujourd'hui la physiologie a dans l'évolution dramatique la part qui lui appartient ; la vie extérieure propre et réflexe est considérée à sa valeur. Les caractères sont en même temps des tempéraments, des âmes qui vivent dans un corps qui agit sur elle avec une action puissante ; de là l'importance donnée à la description, à la caractérisation locale et personnelle ; de là, toute cette exubérance de détail, qui distingue l'école naturaliste,

que l'on exagère bien des fois, mais qui, au fond, est logique et a sa raison d'être comme clef d'événements, qui autrement ne seraient pas justifiés.

« En lisant le *Papillon*, le lecteur comprendra l'opportunité de ces considérations; il verra comment il y a là tout ce que nous venons d'expliquer en termes génériques et peut-être par cela même confus. De là la nouveauté de ce livre; de là l'importance qu'il prend chez nous; de là la valeur qu'il a à l'heure actuelle dans notre littérature et que certes, nous ne voulons pas amoindrir. »

Les œuvres plus récentes de Narcis Oller ne sont pas indignes de ses premiers essais. Les *Notas de color* (1883), nouvelles écrites depuis 1879, nées d'impressions diverses et, pour ainsi dire, au hasard des circonstances, l'*Escanya pobres* (le noie-pauvre), triple étude d'avares, en grisaille, obtinrent un universel succès de presse. Le public vient à l'auteur du *Papillon*. Il est sans conteste possible le premier romancier de la Catalogne. Des traductions l'ont déjà révélé à l'Italie et à la Russie : à Madrid, on s'inquiète de lui, triomphe sans pair pour un provincial, pour un *localiste*. Perez Galdos, Pereda, Menendez Pelayo, c'est-à-dire les sommités du roman réaliste ou de la critique néo-classique suivent avec intérêt ses tentatives. Le romancier, lui, ne se ralentit point. *Vilaniu*, une

étude de petite ville, va succéder au *Papillon*. Puis viendront des études sur les différentes classes sociales de Barcelone et de la Catalogne, un volume de *Souvenirs d'enfance*, et tout ce que, chez une nature d'artiste, il faut attendre des impressions et du hasard.

Narcis Oller n'est pas un littérateur de profession : la vie littéraire n'existe pas en Espagne par cette excellente raison que, selon un mot amer de Larra, la littérature y est une manière de vivre qui permet de mourir de faim. Oller, avocat au barreau de Barcelone comme Juan Sarda, vit paisiblement entre sa jeune famille et ses amis, dans un extérieur de bon goût, plein d'objets d'art et des livres des Maîtres qu'il aime. Il n'en est pas beaucoup, car l'auteur du *Papillon* semble d'humeur intransigente : son modernisme paraît assez exclusif. Il goûte peu l'histoire, moins encore le roman et la peinture historiques : la modernité seule le séduit. Il aime la belle poésie et les beaux vers, qu'il ne croit pas en dehors du naturalisme : je crois même que Coppée et Sully Prudhomme lui sourient plus que Richepin et Rollinat, auxquels il reproche volontiers le défaut de sincérité de leurs sensations, l'affectation de leurs bravades et la recherche décadente de leur forme. Lui est un moderne, mais un moderne qui croit à des temps nouveaux, qui aspire à l'aurore du xx^e siècle et non à la chute et au néant. C'est dire qu'il ne

vent être ni pessimiste, ni boudeur du temps présent, et que, romancier et philosophe, le mal qui ronge notre vieille société ne lui paraît ni si profond, ni si invétéré qu'il ne soit guérissable, et qu'une nouvelle et glorieuse jeunesse ne soit promise à la Race Latine.

ALBERT SAVINE

Mars 1885.

LE PAPILLON

I

Le soleil rajeuni d'avril ne descendait qu'aux troisièmes des maisons de Barcelone, et joueuse, berçant doucement les arbres, une fraîche brise y voltigeait.

Par la *Boqueria* l'on n'entendait point encore le verbiage des cuisinières à tablier blanc, avec leurs cheveux ébouriffés et leurs guimpes repassées, jadis portées par leurs maîtresses. Un essaim de garçons d'hôtel et d'ouvrières se disputaient les meilleurs morceaux, les fruits de primeur ou le moins chers : alors trois femmes

sortirent d'un des hauts porches de cette halle, mêlées au tohu-bohu et aux bousculades des acheteurs chargés de grandes corbeilles à bras qui, par l'ouverture béante, déversaient, comme des cornes d'abondance, de la verdure fraîche, des queues argentées de poissons, des fruits carminés ou dorés. Elles traversèrent, en se faufilant, la chaussée et se rendirent au pied d'un arbre de la *Rambla des fleurs* pour y trouver un asile loin de la cohue.

L'une d'elles, Matrone, entre deux âges, était grosse, brune et taillée comme un géant. Ainsi que nos ouvrières, elle portait des couleurs brunes et grises, le mouchoir de soie sur la tête, laissant voir ses cheveux clairsemés qui commençaient à s'argenter, et toute son allure dénotait un caractère rangé et tranquille.

L'autre était petitonne, rondelette, mais de muscles flasques. Son teint blafard et l'enchevêtrement de rides qui sillonnaient en tout sens son visage, mal encadré par un épais voile, tombant de travers sur le grand manteau moresque qui couvrait son corps, révélaient bien franchement cette pauvreté douloureusement dissimulée, qui ne s'acclimate que dans les grandes vil-

les et qui assujétit avec de trompeuses joies au cruel martyre du travail.

A côté d'elle marchait une fille de service toute mal enjuponnée, chargée d'un corbeille si grande que le poids l'en déséquilibrait. A ce moment-là même, elle la congédiait pour qu'elle retournât au logis, l'accablant d'une telle litanie d'ordres et de contre-ordres qu'il était impossible de se les rappeler sans l'aide d'un tachygraphe.

— J'apporterai les fruits, — disait la maîtresse, agitant dans ses mains à la peau ridée un grand mouchoir tenu par les quatre pointes, comme une bourse pesante et remplie d'objets faisant bosse. — Va-t'en! ma fille, va-t'en! N'oublie rien de ce que je t'ai dit.

— C'est bien, madame Fine. Allons, bonjour, fit en s'en allant cette pauvre souillon qui semblait faire la paire avec le chasseur de notre armée, tant à cause de son ardeur inconcevable que de sa chétive apparence.

— Et nous, à notre affaire! — commença Matrone, dès que madame Fine se fut tournée vers elle. — Vous vous serez dit : quelle comédie me joue cette femme devant la vermicel-

lière? Je vais m'expliquer. Voyez; hier la vermicellière m'a parlé, mais elle m'a dit que vous aviez des pensionnaires chez vous.

— Certainement.....

— Permettez. Je n'ai rien à redire à cela; cependant, en causant, l'on peut s'entendre et petit à petit l'on fait beaucoup de chemin, vous savez? Je suis d'un caractère à aimer chaque chose à sa place : la jeune fille que je vous propose pour couturière n'est pas ma fillo, mais c'est comme si elle l'était, vous savez? Elle n'a ni père ni mère : Dieu leur ait pardonné! C'étaient l'un et l'autre de braves gens, et très liés avec nous, quand vivait encore mon regretté mari. Je veux dire que, voyant Toinette...

— La jeune fille s'appelle Toinette?

— Pour vous servir, autant qu'il plaira à Dieu ! Je vous disais donc qu'en voyant Toinette, quand ses parents moururent... ils moururent d'un accident à la fabrique où nous travaillons aussi mon mari et moi, là-bas à l'*ugine* de M. Castellfort, une fabrique qu'il y avait au pied du rempart de terre, à quatre pas de *Sant Antoni*?... maintenant que tout est changé, on me l'a enterrée sous les maisons de la rue de *Ronda*...

— Ah! oui, oui, elle avait une grande grille avec un château de fer tout en haut? Toinette était alors une fillette dans le genre de ma Sio¹; elle avait cinq ans, un peu plus, un peu moins, et la voyant sans feu ni lieu, que pouvais je faire? Je la recueillis. Mon homme, cela va de soi, ne s'y opposa peu ni prou, parce que l'on dit, vous savez? plus on est de fous, plus on rit... Je suis d'un caractère... enfin j'ai eu bien des mauvaises passes, mais jamais je ne me suis donné peur. Voyez : le dicton le dit bien : « Aux miséricordieux la miséricorde divine! » et vous savez? avec la confiance en Dieu, quand je me vois de l'eau jusqu'au cou, je dis : « du courage et en avant! » Et vous ne me croirez pas? Je suis toujours sortie d'affaire. —

Madame Fine enrageait comme un bavard condamné à écouter; elle laissait souvent errer sa pensée en d'autres endroits. Tantôt elle se distrayait en regardant les fleuristes orner leurs tables de frais bouquets de fleurs qu'elles y échelonnaient à peine tirés des grands paniers en forme de tambour dans lesquels elles les avaient apportés; tantôt, tournant ses yeux d'un autre

1. Diminutif de Concepcio.

côté, elle enfilait d'un coup d'œil le porche du marché encombré d'une foule bigarrée qui, entre les comestibles entassés, bourdonnait comme une guêpe dans la ruche. De temps en temps elle attrapait au vol quelques idées de ce déluge de paroles et reconstruisait à sa façon la conversation, sans se donner la peine de demander des éclaircissements sur les points qui lui avaient échappé. En tout cas, Matrone semblait encore fort éloignée du but vers lequel elle s'acheminait. Qu'importait donc?

— J'ai pris Toinette, je l'ai élevée comme mes filles, et voyez-vous, là où il y en a pour trois, il y en a pour quatre et une aune d'indienne de plus ou de moins ne devait nous rendre ni plus pauvres ni plus riches.

— Regardez! — fit soudain dame Fine, en lui désignant un convoi de breacks qui remplissaient de fracas l'atmosphère en cette heure de peu de charroi.

Toutes deux regardèrent les voitures, occupées par une joyeuse jeunesse, qui passèrent comme une ombre sous l'impulsion de quatre chevaux à demi emportés et couverts de grelots.

— Comme l'on dépense à Barcelone! Pensez

un peu ! cette jeunesse s'en va maintenant à la campagne, et de l'argent qu'elle gaspillera en vins et en cigares, il y aurait de quoi s'habiller toute une année.

— Bien sûr que oui... D'ailleurs, je voulais vous dire que j'ai élevé Toinette dans la sainte crainte de Dieu, et que si vous avez des jeunes gens chez vous, pour tout l'or du monde, je ne voudrais pas qu'ils me lui tournent la tête, vous savez ?

— Ah ! Dieu juste ! Je vois bien que vous ne me connaissez pas et que vous ne connaissez pas non plus les gens qui vivent avec moi.

— Ne vous froissez pas, vous savez ? Je ne dis rien pour vous offenser... Disons moins, il pourrait y avoir une négligence, ... et une jeune fille, c'est une fleur, un miroir que tout ternit. .

— Voyez : — reprit la maîtresse de pension, accentuant sa phrase et faisant une pause pour reprendre haleine ; — vous me plaisez beaucoup, car je suis taillée sur le même patron que vous. Eh bien ! ma fille, pour les servantes, vous m'entendez bien, à cause des servantes, je ne mets pas le pied hors du logis de toute la sainte journée, hormis pour venir au marché.

Et croyez que c'est un ennui que je pourrais bien, fort bien, m'éviter; car, grâce à Dieu, je n'ai chez moi que des gens comme il faut, ce qu'on peut dire triés sur le volet. Eh! ma fille, laisserai-je passer chez moi la moindre incartade, la moindre parole au delà de ce que veut la loi de Dieu! Je vous dis que vous ne me connaissez pas! Certes, moi! à la première, je les mets tous à la porte... et sans aller plus loin, voyez : il y a trois mois, un beau jeune homme, fort bien découplé, mon pensionnaire, sous l'excuse de s'être trompé de porte, une nuit, est entré dans ma chambre. Ah bien oui! le lendemain son congé! L'on est veuve et il faut avoir la réserve d'une jeune fille! Le lendemain, l'annonce au journal : *Une dame veuve qui habite au troisième étage bien éclairé, etc... recevrait un monsieur (entretien complet) pour vivre en famille.* Parce que chez moi, ce n'est pas à dire vrai une pension, non; c'est vivre en famille. Je suis de naturel très serviable, savez-vous, et j'ai tant de soin pour chacun, que tous les jeunes gens que j'ai le disent : vous êtes une seconde mère. Le lendemain donc de l'annonce, la chambre vacante est occupée...

Et maintenant savez-vous pourquoi je cherche une couturière ? Pour qu'elle raccommode et rapièce le linge de ces messieurs ; je ne veux pas qu'ils soient en haillons, et deux domestiques et moi nous ne pouvons suffire à la besogne. Je m'épuise, je me tue, et puis il n'y a pas le temps, la journée est courte. Laissez... à table ils sont neuf !

— Neuf?... Il faut que vous ayez un fameux appartement.

— Neuf, ma fille, neuf ; qui mangent comme vingt et déchirent comme une douzaine. Voyez, sauf M. Ignace, — il y a dix ans que je l'ai chez moi et il tient les livres de la savonnerie *La Splendeur*, — sauf ce monsieur, qui a dans les quarante-trois ans, les huit autres en ont moins de vingt-quatre et vous savez ce que mangent les jeunes gens. Enfin, vous avez vu la corbeille ; je ne sais pas les faire mourir de faim comme le font les vraies hôteses. C'est là le diable ! voyez, j'ai, entre autres, un jeune homme, M. Louis, qui souvent ordonne le dîner parce que moi-même je le lui demande. Eh bien ! c'est un bon garçon, vif comme la poudre, serviable, brillant comme un papillon —

c'est le surnom que je lui ai donné, — et comme il a ce caractère aimable, il me plaît fort de lui être agréable !

— Ah ! quel troupier ! — s'écria Matrone, désignant une domestique, disgracieuse et hommasse, qui, à deux pas de là, riait et plaisantait avec un grand artilleur. — Regardez, regardez ceci !

Tandis que la servante se tordait de rire, les mains sur les côtés, les ganses du cordon du tablier blanc voltigeant dans l'air, le soldat se bourrait les poches des fruits de la corbeille qu'elle lui avait ouverte à terre.

Cet acte indigna les deux femmes. Matrone, ne pouvant se contenir, affronta la servante, et le soldat, tout en feignant l'innocence, se faufila par le haut de la Rambla, se pelant une orange, tandis que madame Fine, encouragée par la retraite de l'artilleur, chargeait de reproches la fillette qui, à dix pas encore, se défendait en les traitant de tripoteuses et de bavardes.

— Ah ! quel fardeau que ces coquines ! Voilà qui entretiennent les dames qui ne vont pas au marché... La moitié de leur argent file à la caserne ! Je l'ai toujours dit ; malheureux

l'homme qui ne trouve pas une femme bonne maîtresse de maison, et une bonne maîtresse de maison ne peut agir autrement que nous : venir faire ses achats elle-même. Hum ! les petits ruisseaux font les grandes rivières, voilà !

— Assurément, — répondit Matrone, qui ne désirait pas que la nouvelle conversation fût de longue durée. — Autrement, après ce que vous m'avez dit, je n'ai aucune répugnance à vous envoyer l'enfant..... mais je vous l'ai dit, *vil liez*, eh ! *villiez*. La jeunesse d'aujourd'hui me fait trembler. Tant Toinette que mes filles, je les ai tenues à l'écart des amourettes. Elle viendra bien assez vite l'heure des soucis. Pour maintenant, je ne les veux voir près d'aucun homme, encore moins près de ceux qui ne sont pas de notre classe, savez-vous ?

— Bien et..... la jeune fillè sait-elle coudre, sait-elle faire des piqûres, un fauflage, enfin tout ce qu'il faut pour le cas où, un jour, l'on aurait la fantaisie de se tailler un costume ?

— Tout cela elle le sait fort bien ; puisque, jusqu'à aujourd'hui, elle a travaillé au *Chasmin*, et que maintenant, quand le travail presse, on lui en donne encore à la maison.

— Qui l'en a donc retirée ?

— Vous allez voir..... Nous avons toujours reçu beaucoup de bien des messieurs Castelfort. Depuis le malheur que je vous ai dit, ils ont toujours été notre Providence : aussi je ne puis rien leur refuser. Le vieux meurt ; son fils, monsieur Michel, tout comme son père : « Matrone, que voulez-vous ?..... Voici. » Et cela, c'est beaucoup, ma fille, pour les pauvres !..... Monsieur Michel s'est marié, et sa petite dame, un ango sur la terre, s'est entichée des mains de Toinette et m'a demandé de la lui laisser deux jours par semaine. Que pouvais-je dire, moi?..... Mais il en résulte qu'au *Chasmin*, si on ne les a pas certainement tous les jours, on ne les veut pas, et maintenant il nous faut nous échinier pour voir de reconstituer la paie entre quelques maisons..... Vous la voulez donc lundi, eh ? Rue de Roig, m'avez-vous dit ?

— Oui ; par la porte du savetier ! qu'elle vienne bon matin, eh ?

— Elle n'y manquera pas, n'ayez peur. Alons, je suis ravie de vous connaître..... Voyons si ça fera, voyons !

— Je le pense. Portez-vous bien. Venez me

voir quelque jour, si cela vous plaît, nous bavarderons un peu.

— Oui, s'il plaît à Dieu.

Et l'une et l'autre s'éloignèrent, se confondant à la fourmilière qui augmentait à mesure que le soleil descendait entrelacer ses rayons d'or aux clairières du feuillage des platanes, qui couvrent la Rambla, comme d'une belle et large treille.

II

Louis, de qui parlait dame Fine, faisait sa quatrième année de droit et était bien vraiment sympathique autant qu'il est possible

Aimant peu à faire le gommeux et à se promener ganté et tiré à quatre épingles, pressé dans la foule comme l'on se promène à Barcelone, goûtant moins encore la vie des salons ou du café, il trouvait son plaisir à s'éloigner des quartiers d'allure urbaine. Quant à la pension de la rue de Roig, il s'y trouvait tout à fait dans son élément. Il s'aperçut bien vite qu'il était regardé d'un bon œil par la maîtresse, que les alentours étaient pleins de petites ouvrières étourdies, et, quand il sortit au balcon de sa chambre et qu'il entendit les limes grincer, les marteaux frapper sur les enclumes et les bruits

discordants du travail s'échapper par toutes les portes de cette rue d'ateliers et de boutiques, il lui sembla qu'une brise de Ripoll, sa ville natale, arrivait à ses sens pour le rajeunir et dilater son cœur.

Simple dans son commerce, gai comme des castagnettes et plus savant qu'un livre pour traiter chacun comme son caractère le rendait nécessaire, il fut bientôt le roi du quartier. Il entra et sortait de toutes les maisons comme de la sienne, plaisantait avec tout le monde, conseillait qui le voulait, câlinait les mères et par contre-coup contait fleurette aux filles, intervenait dans les querelles des voisins pour les terminer par quelque-une de ses saillies. Il improvisait des bals avec ses camarades et les jeunes filles du voisinage, dans une boutique ou dans la salle à manger de la pension, aux sons d'un orgue qui jouait toute une soirée pour vingt sous, et il finissait par être le rêve doré de ces jeunes filles. Où il passait la joie retentissait, les rires éclataient sur toutes les lèvres, comme le soleil fait eclorre les fleurs et s'exhaler les arômes lorsqu'il jette un regard sur les champs.

— Quand nous vous voyons venir, nous di-

sons : voici le vent ! — lui disaient parfois avec la plus grande sincérité les femmes du quartier ; mais ce qui est certain c'est qu'à toutes il leur faisait venir l'eau à la bouche, et que tout le voisinage lui eût donné jusqu'à sa chemise. Pour dix francs, le cordonnier lui faisait les bottines qui en valent quinze ; la revendeuse lui cédait les fruits presque gratis ; pour lui étaient les premiers œillets, les plus belles pensées qui venaient à éclore dans les jardinières des balcons, et les couturières du quatrième du n° 8 lui faisaient les cols à 25 centimes, à 30 centimes les poignets et le fournissaient de cravates à des prix invraisemblables.

A la pension, nul de ses camarades n'était soigné et choyé comme lui : dame Fine se laissait gouverner par lui ; les servantes accouraient à sa chambre quand elles l'entendaient demander une chose quelconque. Par contre, il faisait les gros yeux quand il voyait chaque jour diminuer les quartiers de sucre qu'il apportait du café et qu'il empilait dans son tiroir pour en faire des orangeades ; il leur donnait de temps en temps, le dimanche, de l'argent pour assister à la représentation du soir au théâtre Romea ou à l'Odéon,

et même une ou deux fois était allé danser avec elles rue de la Canuda ou à la *Salle Orientale*.

Son corps bien proportionné et pas très grand, comme celui de nos montagnards, révélait la force et la robustesse. La simplicité de son costume, la manière gracieusement négligente dont il portait le chapeau melon et le veston à l'américaine lui donnaient l'aspect d'un artiste plutôt que celui d'un étudiant en droit. Une barbe très fine et blonde encadrait sa figure ovale, adoucissant le dur relief de ses traits allongés de satire. Il avait le front bombé et très souvent ses cheveux frisés et rebelles y rampaient le long comme les convolvulus qui couronnent les hauts sommets. Ses yeux noirs et éveillés, comme ses lèvres charnues et élastiques, étaient les esclaves les plus adroits de son intelligence. Quand il s'emportait, ils flamboyaient; quand il suppliait, ils se remplissaient d'une douceur suave. Il ne pouvait regarder, il ne pouvait écouter que ses narines ne s'ouvrissent ou ne se fermassent, tout comme si pour lui le son, la lumière, les idées elles-mêmes étaient chargées d'odeurs, ou comme si son extrême sensi-

bilité percevait les vibrations de la matière, imperceptibles pour les autres.

Son caractère avait vraiment plus de puissance que n'en a la caisse d'un banquier. Quand quelqu'un de sa famille arrivait à Barcelone et trouvait sa garde-robe abondamment pourvue de vêtements et de chaussures, sans qu'il envoyât chez lui de grosses notes, le parent ne savait comment s'expliquer cette merveille. Lui répondait : — « Cherchez donc comment le soldat qui sait se retourner est toujours si propre et si bien nourri ? » — et il terminait sa réponse par un éclat de rire plein de sympathique malice : — « Ce sont les conscrits de la milice armée ; je le suis de celle qui porte la robe ; voilà tout le mystère. »

Parfois il surprenait plus encore ses parents, arrivant à leur hôtel avec des billets de théâtre ou une voiture pour aller promener, que personne ne payait en la quittant. Les billets lui venaient de ses relations avec les fondateurs de sociétés dramatiques ; quant à la voiture, il s'entendait avec un cocher de place qui habitait la même rue.

Il était sympathique au point de faire taire

l'envie de ses camarades. Ils voyaient bien que sur ce terrain ils étaient devancés et jouaient tout au plus le rôle de comparses; mais comme en même temps ils se sentaient attirés par sa séduction, ils n'en faisaient pas retomber la faute sur lui et ne savaient qui en rendre responsable. Il n'y avait là ni artifice ni soif de dominer: c'était la nature qui s'imposait, et qui accuserait la nature? D'autre part, Louis avait toujours des attentions pour eux, les aimait sincèrement et, loin de les mépriser ou de vivre à l'écart, leur faisait partager ses plaisirs et ses distractions.

Avec deux de ses compagnons seulement, il n'avait trouvé aucun liant: M. Ignace, homme morne qui, d'un repas entier, n'entrebâillait point les lèvres, et Thomas Leassada que l'on surnommait généralement l'Américain, parce que, enfant encore, il était allé en Amérique, ou son vaurien de père avait dû émigrer, avait réussi à racheter son nom et fini par s'enrichir.

Désireux que son fils pût un jour augmenter les revenus de ses sucreries, il l'avait envoyé en Espagne pour devenir ingénieur mécanicien; mais peut être par suite de la ressemblance

qu'il y a entre un pot et ses tessons, Thomas était en voie de lâcher le métier et de se jeter dans des sentiers de perdition. Une fois riche, son père ne refrénait plus sa prodigalité naturelle, ne refusait rien à l'étudiant qu'il aimait comme ses yeux et espérait que cette conduite serait récompensée comme il convenait. Mais, par malheur, Thomas devint un épicurien raffiné, fort peu disposé à faire tout ce qui ne lui plaisait pas. N'aimant point les livres, il ne prit pas la peine de demander où était l'Ecole; le premier ami qu'il trouva à Barcelone, l'emmena au café de France pour jouer au billard, son passe-temps favori, et là il perdait la plus grande partie de ses journées et de son argent. La glace de ses doctrines avait desséché en lui les sentiments, il ne se préoccupait peu ni prou de remplir ses devoirs sacrés; froid de caractère, comme lui seul, il ne se fâchait jamais avec personne, tout en mettant les autres hors d'eux-mêmes avec son demi-sourire de figure grecque qui semblait s'être déjà fossilisé sur son visage exténué et couleur de momie.

On comprend que ce tempérament de vieillesse anticipée ne pouvait s'accorder avec les habitudes

et les pensées de ce *Papillon* enragé, tout jeunesse, tout sentiment, tout spontanéité; aussi y avait-il souvent entre eux de grands chocs d'où celui qui avait le plus de cœur sortait toujours blessé. Thomas parlait de la femme comme d'une machine; Louis, grinçant des dents, évoquait avec l'imprudence de la jeunesse le souvenir de sa mère, et comme il s'effrayait de l'avoir fait, en levant les yeux il rencontrait l'imperturbable sourire de son adversaire qui, pour compléter sa réponse, haussait les épaules avec une indifférence sarcastique. Quand il entendait conter les plaisanteries décentes de Louis avec les jeunes filles du voisinage, il le traitait de niais et prenait pitié de lui.

Thomas et M. Ignace étaient les seuls qui ne prissent pas part à tout ce branle-bas.

Mais, comme tous les caractères sont taillés à facettes et qu'une des plus marquées chez Thomas était la faculté d'être, quand il le voulait, pétillant d'esprit, comme il ne s'agissait plus de goûts opposés, Louis, ardent admirateur de l'esprit, lui faisait des appels, lui lançait des réclames pour écouter et applaudir ses reparties. Enfin, si Thomas était esclave de la froideur de

son cœur, Louis l'était de la véhémence de ses enthousiasmes, et surtout ce qu'il avait de sympathique dépendait de cette généreuse débauche de gaieté et de folie, les effets de sa conduite n'étaient souvent pas moins mauvais que ceux de celle de Thomas. Ils pouvaient donc se pardonner l'un à l'autre.

— Que sais-tu ? Que sais-tu, toi qui de ta vie n'as pris la peine de rien considérer sérieusement.

— faisait l'Américain lorsque Louis combattait ses théories.

— Oh ! tu as tant étudié !

— Si je ne l'ai pas fait, j'ai pensé plus que toi, *maître flambées*. — C'était le surnom dont il l'affublait.

— Vive la modestie !

— La modestie est une de ces hypocrisies qui ne peuvent décevoir que les gens légers. Nul n'est exempt de vanité, mon cher ; chacun met son mérite plus haut que celui des autres. La vanité absolue est blâmable parce que nul n'a tous les mérites ; mais la vanité relative, comme la mienne, consistant à croire que je connais le monde plus que toi, que j'ai plus de sérénité de jugement que tu n'en as, est aussi

légitime que la tienne qui consiste à te croire plus de sentiment...

— Allons ! allons ! La philosophie en avant comme toujours ? — finit par dire Louis. Allons ! je t'accompagne faire une partie de carambolages.

Et comme ordinairement ces discussions avaient lieu au dessert, à l'heure des corollaires de la conversation qui a servi de thème pendant le dîner, ils se levaient de table avec les autres étudiants et sortaient ensemble, laissant dame Fine et les gens de service plongés dans des commentaires sentimentaux, toujours favorables à Louis, toujours contraires à l'*Américain*. M. Ignace, cependant, le journal sous le nez, le coude sur la table, tranquille comme s'il eût été seul, se mettait au courant de la politique et savourait les délices de l'unique cigare qu'il se permettait de fumer les jours de travail.

III

Le lundi matin, Toinette arriva avec une ponctualité militaire. Au premier coup d'œil, elle fit la conquête de dame Fine. C'était une jeune fille d'environ vingt ans, grande, bien faite, brune colorée, à la démarche aisée, à l'air sérieux, au regard modeste. Son profil accentué et une certaine ride verticale dans l'entre-sourcil qu'elle contractait très souvent, donnaient à son visage une gravité extraordinaire, indice d'un caractère fort et résolu tout à la fois, qui s'accordait bien avec la majesté d'ensemble de cette figure sculpturale. Elle parlait avec un ordre et une netteté surprenants chez une personne de sa classe, et sa voix de contralto très prononcée, arrivait au cœur avec un charme

particulier. Les gens qui aiment l'extraordinaire eussent dit qu'elle avait été enlevée de quelque berceau de dentelles.

Comme la chaleur venait, dame Fine plaça sa table de couture près du balcon de sa chambre, étendant le rideau à bandes bleues pour tamiser la lumière et laisser entrer le frais. Puis, elle s'assit de l'autre part de la table et achemina la conversation vers l'éloge de sa maison, la tranquillisant au sujet des étudiants que craignait Matrone et qui, sous aucun prétexte, ne devaient pénétrer ici. En même temps, elle scrutait le passé et le présent de la couturière. Son discours facétieux dura près d'une heure et demie et, point par point, elle y répéta toute la conversation de la Rambla.

— Voyez, — fit Toinette, — il ne faut vous étonner de rien de ce qu'a dit Matrone : elle m'aime comme une mère, comme je ne pourrai jamais le lui rendre assez, et l'on peut dire qu'elle a plus de soins de moi que de ses filles, peut-être parce qu'elle m'a vue plus abandonnée. Elle est bonne, très bonne ! Et ce qui la tracasse le plus, c'est la crainte que nous ne tombions entre les mains d'un mauvais homme..... Tant que,

savez-vous ? parfois elle nous fait rire, parce qu'il semble que nous n'avons pas assez de connaissance pour distinguer qui sont les bons et qui les mauvais..... On peut croire qu'elle m'a fait des sermons hier et aujourd'hui !..... « N'écoute aucun étudiant..... ne te laisse pas accompagner par les rues..... garde-toi bien de dire où tu habites..... » Voyez-vous ça, comme si j'étais quelque chose de si important que tous s'enamourent de moi, que tous me veulent suivre et venir voir à la maison !..... Voyez : elle a tellement peur du qu'en dirait-on, que je suis bien sûre que, si elle m'apercevait un jour avec un jeune homme par les rues, ou si elle remarquait qu'on vient conter fleurette sous le balcon de la maison, comme on le fait à des jeunes filles très honnêtes, elle me chasserait de chez elle, oui, elle me chasserait de chez elle.

— Elle est donc bien sévère ?

— En cette matière, on ne saurait croire à quel point. Mais, vous comprenez, elle le fait pour le bien et il nous faut la respecter : je me garderai bien de lui désobéir là-dessus et sur bien d'autres choses, ne fût-ce que pour lui

épargner le chagrin qu'elle en éprouverait. Pauvre femme, après qu'elle a tout fait pour moi !

— Madame Fine, on vous demande ; — fit la chambrière en passant sa tête par la porte entre-bâillée.

La maîtresse de la pension sortit, et au bout d'un instant, Toinette entendit des pas pressés et lourds qui venaient en se rapprochant. Cette chambrière, les jambes à son cou, dès qu'elle entendit Louis remuer dans sa chambre, y entra pour lui dire qu'il y avait une couturière belle comme un séraphin et que dame Fine semblait vouloir la confire dans sa chambre. L'étudiant fit un bond, comme s'il se sentait du feu sous les pieds. Une jeune fille nouvelle et belle, quand il était presque las de celles du quartier, c'était pour lui comme un lot de la loterie.

— Elle veut la confire, dites-vous ? Je vais appeler madame Fine.

Il pria, demanda, supplia, mit en jeu toutes ses séductions, se démena des pieds et des mains pour attendrir ce Cerbère en robe de chambre à carreaux toute chiffonnée ; voyant qu'elle lui échappait sous prétexte d'enfermer sous clé et verrou ce trésor, il lui courut derrière et

la prenant comiquement par la nuque entra avec elle dans la chambre.

Fine se laissa tomber sur une chaise en soufflant ; Toinette, de prime abord un peu intimidée, finit par cacher ses fous rires dans son travail, en entendant les saillies de l'étudiant, saillies qui faisaient tressauter de rire le ventre de la brave hôtesse, rouge comme un perdreau.

— Voyez donc, comme si j'étais un voleur et vous une relique : on dit que je ne puis pas vous regarder, Toinette. On m'a dit que vous vous appeliez Toinette?...

— C'est vrai... Si vous aimez à regarder les filles laides, vous pouvez bien me regarder, allez !

— Oui, j'ai ce mauvais goût ; — fit l'étudiant avec une ironie accentuée.

Puis se retournant vers la maîtresse de pension :

— Vous voyez, j'ai son consentement, pas besoin du vôtre !

— Allez au diable ! — s'écria dame Fine, riant encore de cet air bienveillant qui prouvait combien le *Papillon* avait enjôlé son cœur.

Louis prit une chaise, et resta là à bavarder

une bonne partie de la matinée, pour y revenir l'après-midi, soit en tête-à-tête, soit en présence de l'hôtelière. Il trouva jolie, et même très jolie, Toinette. Elle fut conquise par la pétulance, la grâce et le cœur de Louis. Il ne s'échangea pas entre eux un mot d'amour, ils causèrent de mille choses différentes, et sur toutes, l'étudiant exposa une manière de voir si originale, si spirituelle et si gaie que la jeune fille en fut charmée autant que de la forme légère et franche dont il habillait sa pensée.

Le soir arriva, et, tandis que la couturière, tournant le dos à Louis, se mettait le grand fichu bien tombant sur les épaules et se dégageait les oreilles de celui qu'elle portait sur la tête, l'étudiant, qui promenait ses yeux éblouis sur l'élégant profil de toute sa personne, murmura :

— Si vous voulez que je vous accompagne, Toinette?

— Oh! pour cela non! — répondit-elle d'un ton résolu et froissé à la fois.

Peut-être, pensa-t-elle, Matrone a-t-elle raison? Son cœur eut un soubresaut comme si on l'avait vraiment insultée.

L'étudiant n'insista pas, et comme elle le vit se taire, la bonne opinion qu'auparavant elle s'en était formée, ne tarda pas à reprendre empire dans son esprit. Tranquillisée, les joues perdant peu à peu leur rougeur, elle lui tendit la main et prit modestement congé. Sur le palier de l'escalier, elle dit à la maîtresse de la pension :

— Vrai, vous avez là un jeune homme bien amusant, bien amusant.

— Vous l'avez vu, un farceur, qui nous fait rire tout le jour ; — répondit madame Fine, répétant ensuite pour la vingtième fois : — A lundi, n'est-ce pas ? Faites attention de l'oublier !

Et, par l'ouverture de l'escalier sombre, on entendit la voix de Toinette répondre entre les coups de marteau du savetier :

— Ne vous inquiétez pas, ne vous inquiétez pas !

Elle traversa la rue de l'Hôpital, et, coupant par le passage de Bernardino, elle se dirigea par le plus court vers la rue de Montserrat qu'elle habitait. Elle marchait, s'efforçant d'éviter par de constants crochets le coudolement de

la multitude d'ouvriers qui, à cette heure de fermeture, inondait tout ce faubourg, encore enveloppé des ombres du crépuscule.

De temps à autre, elle tournait la tête craignant que l'étudiant ne la suivît.

Parfois, elle croyait voir son buste émerger entre les flots de blouses et de têtes qui oscillaient derrière elle et semblaient devenir de plus en plus denses dans l'éloignement. Quand cela arrivait, elle ralentissait le pas, laissait avancer le flot sur lequel son attention s'était fixée, et, une fois convaincue qu'il n'y était pas, reprenait sa marche avec plus d'entrain. Les carrefours la retardaient encore, car elle craignait, à chacun, qu'il ne parût soudain devant elle, mais l'un après l'autre, ils défilèrent sans la rencontre redoutée, et, à la fin, elle s'accusa elle-même de folie, pour avoir songé un seul instant qu'un monsieur comme Louis pût penser à elle et eût un tel désir de savoir où elle habitait.

Comme elle traversait la rue Neuve, rêvant ainsi, soudain ses jambes faiblirent sous elle. Devant la vitrine d'un armurier, où la lumière resplendissante de grands becs de gaz se multipliait en se reflétant dans le miroir des armes

polies, elle vit Louis, causant avec une fille. La clarté de cette rue, et surtout le flot de lumière que répandait la devanture, mettait nettement sous ses yeux tous les détails et ne lui permettait pas le doute : c'était Louis.

Le premier mouvement de Toinette fut de s'éloigner, de prendre l'autre trottoir; mais, sans qu'elle le voulût, ses pas allèrent à la dérive, et, en passant, elle se trouva frôler presque le couple. En un clin d'œil d'abord, puis en fixant d'une manière précise, elle vit avec joie que cette fois comme les autres elle s'était trompée. C'était un inconnu.

Comment diable avait-elle cru le brave étudiant si déhonté! Et comment diable le confondait-elle avec tant de gens! Avait-il par hasard l'air du premier venu! Était-il si ordinaire qu'on pût ainsi le confondre! Et une autre fois elle s'accusa de folie et d'injustice! Certainement, Louis ne lui avait pas donné de raisons de le croire si bas; et comme maintenant elle recomposait sa tournure dans son imagination, elle voyait bien qu'il était beau, élégant et inconfondable.

Comme elle y pensait, l'esprit plein de Louis, elle arriva au logis et dut cent fois se mordre la

langue pour ne pas raconter aux filles de Matrone la connaissance qu'elle avai' faite ce jour-là. Plus tard, elle se mit au lit et rêva à l'étudiant.

IV

Le lendemain, Toinette travailla chez elle. Elle se leva de bon matin, se lava et se coiffa, se fâchant plusieurs fois contre l'entêtement d'une mèche de cheveux révoltée, et, une fois sa petite chambre en ordre, elle ouvrit la fenêtre à deux battants pour mettre dehors le char-donneret.

Ses yeux parcoururent involontairement la rue de Montserrat et sa prolongation par la rue de Guardia. De cette chambre, on les voyait à vol d'oiseau, comme un valon d'une hauteur. En bas, ouvriers et charrettes passaient allant au travail, les mêmes peut-être qui en revenaient la veille, quand elle rentrait à la maison, si absorbée dans ses pensées. La lumière de cette heure, crépusculaire dans la partie la plus pro-

fonde de la rue, lui reproduisit la scène de la veille et lui fit revoir avec un certain plaisir l'image de Louis, qu'elle avait si déplorablement confondu.

Le sein sur la balustrade, se détachant dans l'encadrement poétique que faisaient au balcon les files de balsamines et de convolvulus, qui poussaient dans deux jardinières, pleines, d'autre part, de pensées et de violettes odorantes, elle demeura longtemps, la pensée nuageuse, le regard perdu, sans conscience de sa propre existence, jusqu'à ce que Matrone la réveillât en sursaut.

Elle rentra alors, fit ses adieux à cette brave femme et à ses filles qui allaient au travail, et plaçant la machine à coudre près du balcon, le panier à ouvrage à côté d'elle, elle commença sa tâche de la journée.

Contre son habitude, le temps, compté, émietté par le grattement de l'aiguille, lui paraissait sans fin. Durant cette journée, son cœur s'assombrit et se rasséréna plus souvent que celui d'une hystérique ; les mêmes souvenirs, les mêmes objets lui semblaient tantôt gais et tantôt tristes.

Elle pensait à ses parents defunts, à sa situation d'orpheline, et une larme qui la trahissait troublait sa vue ; soudain, comme si quelque déception cruelle lui faisait envier l'autre monde elle disait à part elle : « Ils sont heureux ! » Puis, elle cessait de travailler, jetant un coup d'œil à l'entour et s'écriait gaiement :

— Je suis certes assez bien : que peut désirer une orpheline comme moi ? C'est vraiment ici un coin du paradis : j'y ai des fleurs, le chardonneret, la machine qu'à la fin j'ai gagnée, mon petit lit de fer avec un bon matelas et une paillasse bien molle, ma commode..... Il est vrai que le miroir m'a semblé bien terni ; aujourd'hui je m'en achèterai un plus net.

Puis, ce balcon tout baigné de soleil, ce balcon, c'est comme une voiture qui serait arrêtée. En voit-on du ciel, en voit-on des terrasses d'ici ! Savez-vous quelque chose de plus amusant que ce que je domine ? Ces messieurs, amateurs de fleurs, qui viennent les arroser en robe de chambre et en bonnet grec ; ces domestiques qui étendent ou plient du linge, puis le laissent soudain à terre, se disputent, s'arrachent les cheveux avec la servante de la

maison voisine ou s'insultent à pleine gorge avec celles qui mettent la tête à la fenêtre de la cour de service ; ces militaires qui jouent à cli-gne-musette avec les danseuses du numéro 4 ; ce jeune homme si drôle qui passe tant de temps à côté de cette jeune fille, le livre à la main et les yeux fixés sur ses yeux, ces amateurs de pigeons qui..... Voulez-vous jouer que c'est un étudiant ce garçon ? Mais, oui, un air hardi, malin comme Louis !..... Pauvre Louis, quelles intentions je lui ai supposées hier !. .. Oh ! et cette nuit, pourquoi ai-je rêvé qu'il se noyait ? Quelle peine j'éprouvais en voyant qu'il ne se saisissait pas de mes bras ni de la corde que je lui avais jetée. Voyez un peu ce que je suis allé rêver !..... Moi, qui ne me suis jamais embarquée me trouver dans un bateau, suivie de Louis qui nageait d'une manière désespérée. Quel tourment, quelle agonie quand je voyais que je le laissais dans le va-et-vient des flots !..... »

Et comme elle en arrivait là, une plainte involontaire du cœur s'échappa de son sein, tout de même que sa pensée se couvrait de nouveau d'un brouillard.

Inclinée sur sa machine, les doigts touchant presque l'aiguille, elle voyait la toile se développer comme un nuage blanc qui s'évaporait de l'autre côté de la petite table. Extase étrange où le monde qui l'entourait disparaissait ! son cœur battait follement, sa raison demeurait endormie et son âme se noyait dans une mer douce et amère où l'émotion emparessée se laissait bercer ! Sans qu'elle en eut conscience, ses pieds se ralentirent peu à peu, le volant perdit l'impulsion, l'aiguille comme ensommeillée piqua d'abord par sauts, puis par chutes mourantes, jusqu'à ce que la machine s'arrêta comme envahie, elle aussi, par la même extase. ToINETTE demeura un bon moment la tête couchée sur la main gauche, la vue perdue dans les espaces azurés où flottaient des bouquets d'écume transparents et pleins de lumière comme des panaches de fumée.

Soudain, une secousse mystérieuse la fit revenir à elle et elle reprit sa tâche avec une ardeur plus grande ; mais tour à tour les extases, les indécisions, les tristes souvenirs, les douces pensées s'emparèrent d'elle toute la journée, toujours entrecoupées par une ques-

tion à laquelle elle ne répondait point et qui vibrait dans sa pensée comme cette phrase capricieuse qui, çà et là, revient dans les sonates de Beethoven : « Lundi ! quand sera-ce lundi ? »

Durant le souper, ses amies, Sio et Angèle, remarquèrent qu'elle était plus distraite que de coutume.

Le coude sur la table, une joue dans la main, elle fixait longuement le réflecteur brillant de la lampe à pétrole attachée à la muraille, indifférente, sourde à la conversation qui animait le repas.

— Eh bien ! Tu as les yeux dans la lune aujourd'hui ? Veux-tu ou ne veux-tu pas de la salade ? — faisait Sio, en lui secouant tendrement le bras.

— C'est vrai, on ne sait à quoi tu penses ! — ajoutaient en duo Matrone et Angèle.

Toinette rougissait, comme si l'on eût surpris ses sentiments secrets, riait par force, disait que c'était sommeil qu'elle avait et essayait de se réveiller en mangeant très vite, pour tomber encore dans un nouvel anéantissement.

Elle eût été bien embarrassée d'expliquer ce qu'elle avait : au bout du compte, rien ; la tête

comme vide et en dedans toujours le même taon, bourdonnant le même refrain. « Lundi... quand sera-ce lundi ? » d'autre part, un désir de raconter les gentilleses de Louis que seule la peur que lui faisait Matrone avec sa sévérité méfiante, pouvait contenir.

Se fiant davantage à Sio, esprit réservé et prudent, qu'à Angèle que, parfois, on avait appelée moulin-à-paroles, elle profita d'un moment où elles furent seules sur le balcon, après souper, pour se décharger l'esprit. Habilement, elle amena la conversation sur la pension de la rue de Roig, et bien qu'elle parlât en refrénant l'élan de son enthousiasme que la poésie du clair de lune et la solitude de la rue semblaient rendre sinon plus puissant, plus tendrement expressif, elle se sentit le cœur soulagé quand elle rentra.

V

Par un de ces caprices que la vie présente plus souvent que ne savent le voir les caractères peu observateurs, Michel Castellfort, ce jeune homme calme, réfléchi, mélancolique, n'aimant pas le monde, corps et âme livré au travail, s'était épris d'une femme qui était un etourneau, tout expression, toujours disposée à plaisanter et à faire briller son intarissable verve, mal qui exposa parfois jusqu'à la réputation qu'elle méritait par son fond sérieux, sa conduite irréprochable et sa bonté parfaite.

Fille d'un patriote toujours mêlé aux conspirations et aux émeutes, elle dut, enfant, mener la vie accidentée de son père, fuyant aujourd'hui en France par des sentiers et à travers monts,

cherchant demain l'hospitalité en Italie, un autre jour se réfugiant en Angleterre, passant à toute heure par ces flux et ces reflux du politique militant, qui tantôt l'élève à la table des rois, et tantôt l'abaissent à grignoter les miettes de pain d'une gargote.

Elevée dans ce va-et-vient de la fortune et du malheur, du malheur et de la fortune, Grace, si elle put fortifier son esprit comme peu de femmes, apprit aussi à donner au monde seulement l'importance qu'il mérite aux yeux de ceux qui ont vu les ressorts qui le font agir. Dès lors, elle contracta une sorte d'habitude d'indépendance, un tel dédain du quand dira-t-on pour tout ce qui n'était pas vraiment question de principe, que ceux qui ne la connaissaient pas à fond en devaient être choqués.

Son père, déjà vieux et las des aventures, après avoir couru le monde, était revenu au nid pour y attendre tranquillement la mort entre ses deux filles. Orphelines de mère, elles avaient dû le suivre toujours. L'homme qui avait mené une vie aussi agitée se trouva dans sa vieillesse sans argent. La chose est toute simple à comprendre, quand on pense que le patriote

n'était ni un faiseur ni un aventurier, mais un homme plein de bonnes intentions et d'une imagination aussi effrénée qu'il le faut, pour jouer à chaque minute sa vie, afin de donner la liberté à l'Espagne. Le trio vivait donc avec une douloureuse simplicité, quand le hasard le mit en contact avec le fils Castellfort, — un vrai potentat déguisé en fabricant. Grace et Michel se plurent, peut-être en vertu de la loi des contrastes qui a son aimant secret pour réaliser des harmonies surprenantes ; peut être parce que l'un et l'autre étaient atteints de misanthropie, bien qu'à des degrés différents ; peut-être parce qu'un même sentiment de charité, un esprit également enthousiaste pour tout ce qui est bon et grand les rapprochait.

Oui, ce jeune homme timide et réservé par excellence, était enthousiaste, vraiment enthousiaste ; mais ses enthousiasmes étaient intimes, ils ne sortaient point du sanctuaire de son cœur, comme s'il eût craint de les profaner en les livrant à l'accueil frivole du public, qui souvent crie et gesticule plutôt par vanité ou par mode qu'excité par le feu sacré d'un sentiment vrai.

Il faut connaître un peu l'histoire de son enfance pour bien comprendre cette face secrète de Michel. Il faut savoir que, malgré toute la liberté que lui laissait, chaque soir, son père pour aller délasser son intelligence fatiguée par le travail de la journée, il ne paraissait au théâtre qu'aux représentations extraordinaires d'artistes justement réputés. Alors, la tête basse, la main droite enfoncée dans la poitrine sous sa redingote boutonnée, la lorgnette dans la poche de son paletot, il partait, savourant par avance les délices qui l'attendaient, et cachant cette sensation de telle manière que l'on aurait cru qu'il allait veiller un malade. Il entrait au théâtre, se glissait dans une loge ou se confondait à la foule et dans cette retraite, il pleurait de joie et s'épuisait à applaudir, corps et âme livré au spectacle, sans qu'on lui vît faire d'autres mouvements que ceux de l'ennui si, par malheur, il avait quelque voisin bavard ou imbécile. C'étaient ses heures de joie suprême, les meilleurs moments de sa vie, surtout si l'artiste était *une* artiste, de quelque genre qu'elle fût.

Alors il fallait voir comme cette imagination,

si froide en apparence, s'échauffait au point de confondre l'émotion esthétique avec l'admiration de la personne ; l'enthousiasme du spectateur avec une sorte d'amour platonique, de penchant pour la femme qui l'avait ému, en simulant des passions purement et simplement artistiques. Quand cela lui arrivait, il se glissait comme une ombre dans les coulisses, pour sentir de plus près cette *divinité*, sans jamais oser lui parler, enviant, détestant de jalousie les audacieux qui profanaient sa loge, pour lui véritable chapelle, attendant ensuite, caché dans l'ombre, la sortie du théâtre, pour courir sans être vu derrière la voiture et savoir où logeait cette *dame de ses pensées* ; épiant le lendemain, toute entrée, toute sortie de l'hôtel et regardant avec amour tout ce qui lui apportait son souvenir, toutes les personnes de la troupe qui semblaient le plus étroitement liées avec elle. Et tout cela, Michel le faisait sans le confier à personne, sans rien perdre de son air triste et indifférent, couvant, couvant avec un religieux secret les plus douces et les plus pures joies.

Une seule fois, par les bons offices d'un

ami, il osa aller saluer une de ces *étoiles* que le public barcelonais, dans une de ses mauvaises lunes, avait accueillie défavorablement. La compassion lui donna tout le courage que l'admiration lui enlevait. L'actrice se plaignit amèrement de la froideur du public, se montra abattue, incertaine de son talent, désespérant des succès qu'elle allait chercher outremer, aux Etats-Unis. Michel sortit si nerveux, si triste, si désolé de cette entrevue, que d'une main fébrile il lui écrivait, en arrivant chez lui, ce billet anonyme.

« On n'arrive aux sommets de l'Art que par un chemin semé d'épines. La beauté n'est qu'un des caractères de la vérité, étoile toujours enveloppée dans les voiles du doute, que l'humanité poursuivra éternellement avec passion pour reconquérir la félicité que ses premiers parents perdirent dans le Paradis.

» Jésus voulut prêcher le bien qui est un autre des caractères de la vérité : il mourut sur la croix. Est-il un auteur de découvertes qui ait pu cueillir les lauriers qui en fait lui appartenaient et qui par suite ait été heureux ?

» Le savoir et l'ignorance, l'émotion et l'insensibilité, seront éternellement en lutte, et il

ne sert de rien que le savant ou l'artiste pleurent la conduite que le vulgaire observe vis-à-vis d'eux. Naître artiste, naître savant, veut dire naître malheureux.

» Le talent qui crée, l'émotion qui crée sont des privilèges qui asservissent et le serf hait toujours son seigneur, si grand et si noble soit-il. Le vassal, après tout, ne fait qu'obéir à la voix de l'orgueil humain que généralement on confond avec la dignité.

» Il faut donc s'armer de volonté et de résignation pour soutenir cette lutte de titans et n'écouter d'autre voix que celle du sentiment de la mission qu'on est venu accomplir sur la terre.

» Parler de déceptions et d'ingratitude, c'est comme dire : — Je ne suis pas supérieur, je dois me ranger dans la foule qui est victime de continuels surprises. — Pour l'homme, pour la femme qui a votre valeur, il n'y a pas de déceptions ; l'ingratitude ne les peut surprendre ; ce qui les surprenait ce serait de trouver sans obstacle et sans larmes ce chemin que toutes les grandeurs ont parcouru en pleurant amèrement.

» Avec le sentiment de leur valeur propre, avec l'orgueil saint de la supériorité qui révèle une parenté plus étroite avec Dieu, l'artiste et le savant doivent couvrir de fleurs les épines que l'humanité jette sous leurs pas, afin que, trompée par leur arôme, elle aussi se lance après eux dans ce chemin et que sous le poids de ses pieds lourds les piquants que de si mauvaise foi elle y avait semés, l'y percent à son tour. Le châtiment est dans vos mains !

» En Amérique, donc, et pas de défaillance ! Une grande dignité, les yeux toujours rivés sur l'Art, jamais abaissés jusqu'aux faiblesses de la foule sinon pour la plaindre. Et en avant, sans nulle crainte !

» Le public barcelonais ne vous a pas comprise. Non, ne dites pas cela : c'en est, ce n'en est qu'une partie. Il en est une autre qui vous consacrera toujours un souvenir enthousiaste et qui sentira battre son cœur en vous revoyant aussi grande qu'à présent, et plus heureuse. Adieu. »

Le lendemain, il relut cette lettre, la trouva prétentieuse et niaise et ne la jeta point à la poste ; mais le seul fait de l'avoir écrite ne ré-

vèle-t-il pas quel cœur avait Michel, ne fait-elle pas mieux comprendre le choix dont tous ses amis furent surpris? Chez Grace il trouvait le levain de l'artiste, les mêmes fluides ensorceleurs.

Malgré son amour, les apparences dont nous avons parlé, apparences qui s'étendaient jusqu'au costume, brouillé avec la mode courante, quelque peu extravagant, plein de souvenirs de l'Angleterre, qui, s'il seyait parfaitement à sa tête blonde, à sa tournure maigre et svelte, à sa manière de garder les bras toujours pendants et avec un mouvement de pendule, heurtaient les usages du pays par une note détonnante, ces apparences que Michel ne pouvait corriger le retinrent longtemps. Il craignait que son père n'éprouvât une mauvaise impression de son mariage et qu'il ne partageât avec beaucoup de Barcelonais l'opinion erronée qu'ils avaient de cette jeune fille originale. Le vieux Castellfort mourut, et Michel se maria, emmenant fou de joie Grace chez lui, dans cet intérieur jusqu'alors solitaire qu'elle égaya bien vite comme un rossignol qui vient nicher dans une grotte.

La maison était située rue de la Portaferissa. Elle avait cinq étages, quatre balcons à chaque, la façade stuccuée, des boutiques au rez-de-chaussée et la grande porte au milieu. A gauche, en entrant, on trouvait l'escalier de service, un peu sombre aux premières marches, et, plus à l'intérieur, une cour carrée, stuccuée aussi, élargissait l'entrée. Là, chaque appartement avait quatre fenêtres sans balcon et l'escalier du premier s'y étageait, tout en marbre de Carrare jusqu'au pied d'une porte d'acajou et de cuivre poli. En bas, sur la cour, c'était le bureau des écritures qui communiquait intérieurement avec l'appartement; des vitres grillées le séparaient du jardin, et il recevait encore de la terrasse la lumière zénithale par des claires-voies de verre dépoli.

L'appartement respirait le bien-être et la commodité, mais l'absence absolue de bon goût dans le mobilier et les dimensions mesquines des pièces principales, de la terrasse et du jardin qui devaient lui servir de dégagement, donnaient à cette habitation un aspect petites gens.

— Tu sais que mon pauvre père, absorbé par le commerce, ne songeait ni au luxe ni au

confort, dit Michel à sa femme. — Je désire que tu organises l'appartement à ton goût. Taille et coupe en plein drap, comme tu l'entendras.

— Combien veux-tu y dépenser? — interrogea Grace en souriant.

— Quinze, vingt, vingt-cinq mille francs...

— Bien, dépensons-en cinq mille pour arranger nos appartements particuliers... et donnons-en cinq mille autres... pour les pauvres...

— Que vas-tu faire? Tu vas fonder un hôpital? — s'écria le mari éclatant de rire.

— Laisse faire : peut-être, peut-être il n'y en aura pas là pour une année. Tu peux ajouter au budget des dépenses une pension égale, chaque année, sous cette rubrique : « *Egoïsme.* »

Michel ne comprenait point. Grace, lisant dans ses yeux, se suspendit à son cou, et, tout bas, lui dit :

— Je veux que les pauvres bénissent toujours notre union.

Un baiser plein de tendresse scella son front.

— Mais les salons de cérémonie pour les relations de pure politesse, fit ensuite l'amoureux époux.

— Oh ! les relations de pure politesse feront monter le laquais : notre domestique le recevra, et, prenant la carte, dira que nous n'y sommes pas. Quand dans la voiture on l'apprendra, on en fera un bond de plaisir... *e tutti contenti, tutti*. Qu'en dis-tu?... Par contre, nos appartements privés seront à la disposition des amis.

— Tu es *ma moitié d'orange* ! — s'écria Michel.

Et...

— Elle est sa *moitié d'orange* ! — disait ToINETTE tout envieuse, sortant de cette maison où elle avait surpris, par un indiscret entrebâillement de porte, les deux époux en conversation de lune de miel, peu après avoir connu Louis. Qu'il doit être doux, qu'il doit être beau d'aimer !... Lundi ? Quand sera-ce lundi ?...

VI

Le lundi, ce lundi si désiré par Toinette, arriva enfin.

L'aurore, comme dirait un rhéteur, fit glisser sous ses doigts roses le voile de la nuit. Le jour naquit clair, serein comme le front d'un ange; les espaces s'emplirent d'une brise si sonore qu'elle rendait supportable jusqu'au brouhaha des charrettes chargées de fer. Toinon trouvait qu'il faisait un soleil de Fête-Dieu, que le zéphyr apportait des odeurs de fleurs, que tout ce qui l'entourait, sauf cette mèche de cheveux et ce miroir terni, répondait à l'harmonie universelle qui résonnait dans son cœur.

Avant de sortir, elle étonna par la tendresse de son étreinte les filles de Matrone et ne sut

retenir un bond de joie. Elle descendit les escaliers comme une bergeronnette, et huit minutes plus tard elle arriva rue de Roig.

A toutes les fenêtres les rideaux voltigeaient, caressant sur les façades les pierres engourdies, et les couvrant comme d'une écaille subtile, légère, avec laquelle jouait la brise. Le pavé était arrosé et propre, l'espace egayé de chants d'oiseaux. Le cœur de Toinette battait des ailes à mesure qu'elle approchait de la pension : une joie candide et vive tout à la fois flambait dans ses yeux. Cependant, comme elle passa le seuil, elle éprouva un certain tremblement qui l'empêcha de gravir l'escalier en toute tranquillité.

Devant la porte de l'appartement, elle demeura un moment sans frapper pour se remettre, et croyant entendre dans le bruit de la maison la voix de Louis, elle rougit et repiqua son épingle dans le grand fichu qu'elle avait déjà défait.

— Comme vous avez chaud ! — s'écria madame Fine en lui ouvrant.

— C'est que je suis venue un peu vite. J'avais peur d'arriver en retard ; — répondit la

jeune fille, l'épingle entre les dents et la voix tremblante.

— Tard ! non, ma fille, sept heures viennent à peine de sonner *chez l'Erasmus*.

Et, ce disant, madame Fine fit passer la couturière dans la salle où elle avait travaillé le premier jour, l'installa à la même fenêtre en mettant devant elle table et panier à ouvrage, et serrant les embrasses du rideau que le vent gonflait et battait comme la voile d'une barque, elle sortit, fermant la porte derrière elle.

Quand Toinette se vit seule, elle éprouva une paresse de travailler : ses mains tombèrent sur la tâche qu'elle avait sur ses genoux et un aiguiller de fil entre les dents, elle promena lentement sa vue par la salle, tournant la tête d'un côté et de l'autre comme un oiseau, à chaque bruit qui arrivait de l'autre côté de la porte.

La chambre de la maîtresse de la pension était meublée d'un sofa et de chaises de satin capitonné, couverts par les housses ordinaires de couleur douteuse ; un guéridon en marbre semé de paperasses pondreuses et une console d'acajou ; le tout de ce goût indéfini-

sable que, jusqu'à il y a quelque cinq ans, cultivèrent invariablement nos ébénistes.

Aux murailles tapissées de papier rayé était suspendue une collection de lithographies coloriées représentant les aventures de Malek-Adel.

Le désordre de l'alcôve encore tiède était voilé par une grande porte vitrée avec des rideaux de lustrino rouge. Sur les chaises gisaient, pêle-mêle, les vêtements de madame Fine, et le miroir de la console reflétait la lampe de pétrole à pied d'albâtre et au capuchon de dessin doré sur fond vert, placée entre deux candélabres et un bagueur de verre argenté qui à leur tour reproduisaient en miniature les papiers, les brosses et tous les autres embarras éparpillés sur le marbre.

Toinette comparait tout ceci avec le mobilier de son nid et le trouvait supérieur. Elle le regardait comme une demi-propriété de Louis, et il apparaissait à ses yeux, entouré d'une certaine auréole, qui naissait de l'amour et donnait aux objets un relief que, certainement, ils n'avaient pas par eux-mêmes.

En apercevant le miroir, elle ne put se retenir;

elle se leva de sa chaise, et, sur la pointe du pied, alla se mirer, passer la main sur ses cheveux, établir la symétrie possible entre toutes les boucles dont se composait sa coiffure.

La peur d'être surprise ne lui permit pas de perdre de temps à cette opération. Elle même ne pouvait s'expliquer pourquoi elle était si ambitieuse et si peu satisfaite de sa beauté.

— Mais, enfin, qu'y faire ? La beauté ne s'achète pas ! finit-elle par se dire.

Elle reprit son travail, se remit à l'œuvre, prêtant toujours l'oreille à ce qui se passait au dehors et sursautant à chaque craquement de la porte causé par le piétinement ou les courants d'air qu'on établissait en ouvrant d'autres.

— Maintenant ! murmuraient ses lèvres, tandis que ses yeux s'abaissaient hypocritement sur son ouvrage. Mais bien vite l'illusion s'évanouissait.

Le temps passait lent comme lui seul et Louis, celui que Toinette n'osait nommer, ne paraissait point.

Que lui avait servi de se lever si matin, de tant s'être pressée pour arriver de bonne heure, s'il la payait de tant d'indifférence ? « Peut-être

il dort encore ! » pensait Toinette, et puis, avec la générosité d'une femme amoureuse, elle ajoutait : « Qu'il dorme, le pauvre ; peut-être s'est-il couché tard. »

Mais, dans la pièce voisine, la salle à manger, l'on entendait, plus le temps marchait, un bruit plus grand de chaises, de cuillères heurtant la porcelaine, de voix d'hommes, de servantes, de madame Fine qui grognait, riait, grondait les domestiques ; et la porte, cette bienheureuse porte qu'un souffle ébranlait, ne s'ouvrait jamais pour livrer passage au facétieux étudiant. Oh ! le prisonnier libéré n'attend pas avec une impatience plus grande le cliquetis des clés qui vont lui donner la liberté ! Et le pire était que ni la servante, ni madame Fine n'entraient dans la chambre. Peut-être, au cours de la conversation, elles lui auraient parlé de lui, lui auraient dit qu'il dormait, qu'il étudiait, qu'il était dehors, qu'il était malade..... n'importe quoi ; mais quelque chose qui mît un terme à ses désirs, à ses inquiétudes de huit jours, aux tourments de cette solitude pleine de bruits inintelligibles, si voisine de la société après qui elle soupirait !

Toute cette foule, qui bruissait à six pas d'elle était libre d'entrer chez Louis et de sortir librement de sa chambre, à lui qu'elle voyait en indifférente. *Elle* qui désirait tant le voir, *elle*, qui si nous pouvons le dire à voix basse, *l'aimait tant*, devait rester captive et à la torture sur cette chaise qui lui semblait semée d'épines.

L'image du ménage Castellfort lui venait à la mémoire, dansait devant ses yeux comme un exemple digne d'être imité, et en même temps une mystérieuse terreur s'emparait d'elle.

Une idée lui vint. Elle pourrait sortir et aller à côté sous prétexte de poser une question quelconque à madame Fine. Par hasard, elle avait entre les mains une chemise en si mauvais état qu'il convenait de s'enquérir de la réparation qu'on voulait y faire.

— C'est cela, c'est cela ! — s'écria-t-elle intérieurement.

Et puis, à demi levée et toute rouge, elle se ravisa :

— Non, j'attendrai que les étudiants que j'entends dans la salle à manger s'en aillent.

Et elle retomba sur la chaise de torture, le corps en arrêt, l'oreille au guet, jusqu'à ce que

les voix s'éloignèrent et qu'on entendit battre la porte sur l'escalier.

Comme elle ouvrait celle de la chambre, elle regarda avec précautions, comme si elle allait s'échapper furtivement, jusqu'à ce que, pénétrée du droit qu'elle avait de remuer, elle passa dans la salle à manger et appela la maîtresse de pension. La servante sortit de la cuisine, l'accompagna par un long corridor auprès de madame Fine.

Aux voix qui l'appelaient, elle répondit de la chambre à la porte simplement poussée, qui se trouvait au fond du couloir, priant de l'attendre un moment.

— C'est Toinette qui vous demande, dit la domestique.

Et aussitôt l'on entendit la voix de Louis qui criait de l'intérieur de la pièce :

— Toinette, Toinette ! Vous êtes ici ? Nous vous verrons donc. Je suis encore au lit. Je fais grasse matinée. Entrez, entrez, nous bavardons un peu.

— N'écoutez pas cet écervelé, — se hâta de répondre madame Fine.

— Oui, oui, Toinette ; vous pouvez entrer. C'est moi qui commande ici.

Et Toinette écoutait, le cœur joyeux, le rire aux lèvres et dans les yeux, tous les traits épanouis, tremblants, gonflés par le flot de bonheur qu'épandait son esprit.

Madame Fine s'empressa de sortir pour répondre à la question posée et empêcher l'étudiant de faire des siennes.

— C'est un polisson ; — dit-elle en riant à moitié. Je lui brossais ses vêtements, parce que si je ne le fais pas, il les mettrait très tranquillement avec la poussière de huit jours.

— Que voulez-vous, ils sont jeunes !

— Oh ! je ne le fais pas pour les autres. Je serais dans de beaux draps !.... Mais celui-ci, je ne sais ce qu'il m'a fait, il m'a embobiné le cœur. C'est un farceur, c'est un farceur !

L'affaire de la chemise réglée, Toinette revint à la fenêtre et reprit son travail, tranquille et joyeuse d'avoir entendu l'étudiant. Il ne fallait qu'attendre un peu, et elle le verrait devant elle.

Les oiseaux de la rue gazouillaient sans relâche, de tous côtés l'on entendait en outre des

voix féminines chantant des couplets ou fredonnant des airs de danse : elle ne pouvait rester muette dans ce chœur universel du printemps, quand elle se sentait si pleine de joie, et elle chanta aussi.

Enfin, à midi, c'est-à-dire trois heures, trois siècles ! après l'avoir entendu du couloir, la porte s'ouvrit et Louis entra, échevelé, sans gilet, le col de sa jaquette droit et le devant mal boutonné, comme quelqu'un qui n'a pas encore fait sa toilette. Comme il entra, Toinette baissa de nouveau les yeux sur son ouvrage et feignit un bond de surprise en voyant entre l'aiguille et ses yeux la fine main de Louis l'invitant sans mot dire à la serrer.

— Ah ! que vous m'avez fait peur !..... Jusqu'à maintenant vous ne vous êtes pas levé ? — fit-elle ensuite, levant tendrement les yeux et lui abandonnant sa main, une main froide.

— A quelle heure vous êtes-vous couchée, hier ?

— A dix heures.

— Eh bien ! je me suis mis au lit à cinq heures.

— Pauvret !

— Vous riez ? A cinq heures, pour étudier, toujours étudier..... c'est-à-dire, toujours, quand j'ai pu vous chasser de ma pensée.

— Bon ! Nous y sommes ! Pauvrette de moi ! — s'écria Toinette coupant nerveusement le fil avec ses dents, et devenant rouge.

— Est-ce à dire que vous ne voulez pas le croire ? Songez combien mon malheur est grand : personne ne veut me prendre au sérieux. On s'est imaginé que je plaisante toujours et je mourrai qu'on dira encore : « n'y faites pas attention, il plaisante ! » Bon ! j'ai tiré le gros lot ! Allons ! Sachez que depuis l'autre jour, je n'ai pu vous chasser de ma pensée, je vous ai rêvée, j'ai roulé par toutes ces rues par désir de vous voir : il m'a semblé qu'un siècle s'était écoulé jusqu'à aujourd'hui, et vous ne le croirez pas, vous ne le croirez pas, c'est sûr !

Dans un rire strident, Toinette fondit le doute et la joie qui la dominaient. Mensonge ou vérité, ces paroles lui étaient douces, lui caressaient le cœur. Mais, suivant l'habitude de son sexe, elle crut qu'il était temps encore

de sonder le terrain, de paraître indifférente et incrédule pour ouvrir l'enquête à laquelle toutes les femmes assujettissent leurs amoureux jusqu'à ce qu'elles croient que l'épreuve est décisive. Elle écoutait, recueillait toutes les paroles, remarquait toutes les inflexions de la voix, le cours de tous les regards ; elle chassait au vol le mensonge et la vérité, notait et gravait dans sa mémoire les contradictions, et, grâce à des ripostes intentionnelles, elle lui arrachait peu à peu de nouvelles confessions, enhardissait petit à petit l'habile amoureux et l'entraînait plus loin qu'il ne se proposait d'aller.

Nous disons qu'*il ne se proposait* d'aller, parce que, pour Louis, tout ceci n'était qu'un jeu, qu'un agréable passe-temps, une escarmouche amoureuse de plus, comme les innombrables qu'il cherchait sans cesse. Déjà passé maître en la matière, il avait sa tactique qu'il mettait en jeu toujours de la même manière.

Premier jour : indifférence respectueuse et aimable. Second jour : déclaration, soupirs, plaintes d'être mal compris, air triste, apparent dégoût de la vie.

Plus tard : subjection complète, timidité ou

audace, selon le caractère, les désirs qu'il avait pu reconnaître chez la jeune fille.

A toute heure, toujours, réserve et dissimulation devant les tiers.

Cette conduite prudente, suivie rigoureusement, avait produit d'excellents résultats auprès de toutes les *coquettes* qu'il avait voulu conquérir, c'est-à-dire auprès de toutes les femmes avec lesquelles il avait lutté jusqu'alors. Comme toutes jouaient la même comédie que lui, et que, si elles ne cédaient pas aux premières manœuvres, c'était seulement pour donner plus d'importance et de durée au jeu ; comme toutes riaient des pièges qu'elles découvraient et avaient grand soin de s'y laisser prendre pour ne pas esquiver le joueur ; comme toutes, si elles différaient de goûts et de caractères, avaient les traits d'homogénéité qu'à toute une famille, toute une race, il n'était point étonnant que la même tactique ait réussi avec toutes, et produisît cependant un effet très différent sur cette couturière qui, bien loin d'être coquette, avait tout le sérieux et toute la méfiante réserve qui suivent la naissance de l'amour.

Louis se trouvait devant une âme noble, sé-

vère, douée de résistances inattendues qui faisaient crouler son plan comme un château de cartes, en même temps qu'elles piquaient son amour-propre et éveillaient en lui tout l'intérêt d'une lutte opiniâtre. En dehors d'elle, il ne sentait point les tourments de l'amour, il riait même à demi des péripéties passées, mais au cœur de la lutte, il se montait comme un enfant qu'il était. La soif du triomphe le grisait et un trait délicat de pudeur, un reproche ingénu de l'amour l'enthousiasmaient jusqu'au délire, le faisaient aimer vraiment, lui arrachaient des protestations et des serments qui le compromettaient. On aurait cru à ces moments-là qu'il aimait avec passion, et cela était, mais à ces moments-là seulement.

VII

Depuis trois jours, Louis ne sortait plus de sa chambre que sur le soir; alors il montait à la terrasse pour mettre à profit les derniers rayons du soleil, étudiant les insipides chapitres de Golmayo ¹ qu'il n'avait pas regardés de toute l'année.

Pour l'étudiant, la clôture des cours était, à dire vrai, fixée à dans un mois, le mois de mai, et ce mois courait déjà. Il faisait une besogne d'enfer, étudiait quatorze et quinze heures par jour, et, grâce à sa mémoire privilégiée, qui, aidée d'une intelligence facile et d'une inébranlable attention, faisait des prodiges, il arrivait à

1. Auteur du manuel de droit canonique en usage dans les Universités espagnoles.

l'examen aussi bien préparé que le plus brillant de ses condisciples. Certes, trois mois après, il ne se souvenait plus de ce qu'il avait appris ; mais il avait franchi avec éclat ce pas difficile, et en revenant à Ripoll, il pouvait présenter à sa mère une liste de notes excellentes qui attendrissaient la pauvre vieille, après avoir aussi arraché quelques larmes d'admiration à madame Fine. Vrai, ce garçon était une étincelle, un étourneau qui valait tout l'or du monde ; bien sûr, une fois ses études achevées, il ferait la pluie et le beau temps.

Telle était l'opinion de bien des gens, et surtout celle de la bonne hôtesse qui, à minuit, déposant sur la table de Louis, à côté de son livre, un bol de lait, s'écriait :

— Savez-vous, monsieur Louis, qu'il me fait peine vous voir tant étudier ! Vous maigrissez trop, et cela ne vaut rien : la santé avant tout. J'ai toujours entendu dire que trop étudier tuait bien des jeunes gens.

— Ce qui me tuera, ce sera vous, et Toinette, en ne me voulant pas dire où elle habite.

— Allons, allons, ne soyez pas fou. Vous voulez me faire croire maintenant qu'un monsieur

comme vous s'éprendrait sérieusement d'une pauvre couturière, orpheline, qui plus est, de père et de mère.

— Que dites-vous ? Elle est orpheline ? Pauvre fille !

— Vous ne le savez pas !

— Raison de plus pour qu'elle m'intéresse et fasse la conquête de mon cœur.

La maîtresse de pension prit une chaise et s'assit vis-à-vis de Louis avec cet air des personnes vraiment fatiguées ; l'étudiant, tournant le lait avec la cuillère, continuait :

— Madame Fine, vous savez comme je suis : j'aime facilement. J'ai trop bon cœur, et, croyez-le, ce que j'éprouve pour Toinette, je ne l'ai éprouvé pour aucune jeune fille. J'ai commencé par plaisanter, et, le second jour que je l'ai vue, elle a su si bien éteindre le feu de mes batteries qu'avant qu'elle ne partît, avant-hier, je me sentais dominé, transformé. Je lui disais d'une voix tremblante que je l'aimais parce que je sentais battre mon cœur, et les paroles me venaient aux lèvres imprégnées d'émotion, craintives, timides comme celles de l'amour vrai.

— Quel comédien ! Quel avocat ! Pauvre fille, si elle l'écoute ! Pour son bien, pour le vôtre aussi, parce que je ne veux pas vous laisser avoir les remords que vous auriez tôt ou tard, je dirai à Toinette de ne plus mettre les pieds chez moi. Je ne la ferai plus coudre.

— Mais vous me direz où elle habite...

— Nullement. Le voudrais-je, je ne le pourrais. Je ne le sais pas.

— C'est ce que vous me répétez depuis deux jours : mais vous savez que je ne vous crois pas.

Et aussitôt l'étudiant, un morceau de pain mollet entre les dents, comiquement agenouillé aux pieds de l'hôtesse, s'écria d'une voix de mélodrame :

— Ange tombé du ciel, divinité, bijou de mon cœur, dame de mes... de mes pensées, je vous demande, anéanti à vos pieds... où vivent, où vivent mes amours ?

— Allons, comédien, ne me faites pas rire,
— reprit madame Fine, éloignant sa chaise et se levnat, comme poussée par un ressort.

— Ah ! vous ne voulez pas me le dire ! —
poursuivit l'étudiant, se levant en même temps

et prenant une attitude sérieuse. — Eh bien ! je suis décidé à le savoir et je ne veux pas attendre lundi, où désobéissant à sa défense, je pourrai la suivre et la voir, non ; je suis décidé à le savoir tout de suite, maintenant même. Dites-le moi ou je vous joue un bon tour. J'appelle mes camarades qui sont encore levés, et tous ensemble nous vous bernons, nous nous promenons, couchée de votre long par toute la maison, chandelles à la main et chantant un burlesque *Dies iræ* pour que les servantes le voient, que toute la maison, tous les voisins, toute la rue le sachent.

— Vous n'êtes pas capable... dit madame Fine à demi effrayée.

— Je suis capable de tout.

— Sauf d'une mauvaise action comme celle-là.

— Assez de plaisanteries, madame. Voici deux jours que je n'apprends pas une ligne : j'ai toujours Toinette présente à l'esprit, il faut que je la voie ; je ne joue pas avec elle comme j'ai joué avec les autres ; je suis amoureux. Dites-moi où elle habite.

— Je vous jure et vous rejure que je ne le sais pas. Elle est venue chez moi par recom-

mandation d'une inconnue que j'ai trouvée au marché : elle m'accosta, me demanda si je n'avais pas besoin de couturière : je lui dis que oui et elle me la fit venir chez moi pour que je puisse l'essayer.

— Comment savez-vous donc qu'elle est orpheline?

— Parce qu'elle me l'a dit.

— Ne mentez pas... sinon j'appelle les camarades, et en route.

— Aussi vrai que cette lumière nous éclaire.

— Cette lumière nous éclaire mal...

— Allons, monsieur Louis, parole d'honneur!

— Qu'entendez-vous par honneur?...

— Je vous parle comme à confesse : *Je ne le sais pas*. Soyez sérieux une fois dans votre vie, et sinon, ne vous plaignez pas de ce qu'on ne veut jamais vous croire.

— Eh bien ! passe ! à condition que, vous écoutez ? que vous vous arrangerez pour le savoir, et sans préjudice de ce que, dès maintenant, ici, vous me promettez de ne pas congédier Toinette comme vous parliez de le faire tout à l'heure...

— Promettez-moi de ne pas abuser de l'in-

nocence, de la bonté, de la candeur de cette enfant.

— Vous m'insultez, madame !

— Nullement. Je veux dire que vous ne la rendiez pas amoureuse, la pauvrete ! Avec des paroles d'amour comme celles que vous savez dire, une jeune fille tombe aussitôt dans le piège.

— Parole que je ne la forcerai pas à m'aimer.

— Que vous ne lui conterez pas fleurette, que vous ne lui jouerez pas la comédie.

— Que je ne lui conte pas fleurette ? demandez au soleil de ne pas chauffer. Que je ne lui joue pas la comédie ? Parole, parole, parole ! en voilà trois. Les voulez-vous par écrit ?

— Eh bien ! ma parole ! Je ne la renverrai pas.

Louis but d'un trait tout le bol de lait et, s'essuyant les moustaches d'un va-et-vient du mouchoir, fit :

— Et bonne nuit, madame : j'ai encore à apprendre *la législation en vigueur sur la nomination des coadjuteurs*.

— Jésus ! Marie ! Joseph ! Quelles bêtises on vous fait apprendre à l'Université !..... —

Louis, tandis qu'elle s'éloignait, entendit sa voix, accompagnée du faible tic-tac du bol et de la soucoupe, ruminer par le corridor obscur le mot *coadjuteurs*.

VIII

Le lundi suivant, à huit heures du matin, Toinette, de nouveau assise à la fenêtre de la pension, avait déjà l'étudiant à ses côtés.

Tête basse, accoudé sur la table à ouvrage, coupant machinalement à petits coups de ciseaux un morceau de ruban, il lui jurait et il lui rejurait qu'il éprouvait pour elle une attraction sérieuse, irrésistible.

— Alors, prenez vos livres et allez étudier, — dit Toinette en s'efforçant de donner à sa voix tout le calme possible.

— Ceci veut dire que....

— Cela veut dire, que si ce que vous me dites était vrai, vous devriez suivre mon conseil parce que..... je ne puis viser si haut, ni vous regarder si bas.

— L'amour ne connaît pas de classes, Toinette.

— Pauvrette de moi, si vous le pensez ainsi !

— Vous croyez impossible.....?

— Parlons d'autre chose, s'il vous plaît !

— On vous a dit du mal de moi !

— Nullement. Hors de cette maison, je ne connais personne qui puisse me parler de vous, et ici, vous savez quelle idée on a de votre personne.

— Ils ont une idée fausse de moi, Toinette. Pour eux, je suis un Roger Bontemps, incapable de rien prendre au sérieux.

— Je ne le crois pas. Madame Fine vous tient pour gai et aimant le plaisir comme il convient à votre âge ; elle vous compare à un *papillon*, mais en même temps elle avoue que vous avez fait sa conquête et à cela il doit y avoir une bonne raison.

— Si elle me croit si bon, pourquoi ne veut-elle pas me dire où vous habitez ?

— Je ne crois pas qu'elle le sache ; comment voulez-vous, donc, qu'elle vous le dise ? Et d'ailleurs, je dois vous répéter de ne pas chercher à le savoir, de ne pas essayer de me sui-

vre ni de m'accoster en public, ni de vous promener sous mes fenêtres, dans ma rue, si vous ne voulez pas que je cesse à jamais de vous regarder. Ce sera une appréhension, ce sera un entêtement, comme vous dites, ce sera ce que vous voudrez, mais c'est ma résolution arrêtée. J'ai de sérieux motifs pour la prendre et vous devez la respecter. Que vous en coûte-t-il ? Qu'y gagneriez-vous ?

Et comme elle parlait ainsi, l'aiguille à coudre sous le linge et celui-ci mi doublé et tissant, nerveusement elle faufila au fil droit un côté du pli comme si elle eût trouvé plaisir à faire une longue égratignure à la blanche toile. Louis avait pris un crayon, et, dessinant il ne savait quoi sur l'ongle de son gros doigt, il se taisait. Toinette commença à faufiler la bordure.

Dans le silence qui régnait, tous les bruits arrivaient nets et clairs, tout le brouhaha de la rue de Roig, sans que pour cela le recueillement de ces deux esprits fût rompu.

Chez tous deux le cœur battait comme un cheval qui s'emballe, la pensée bouillonnait, faisait jaillir des idées qu'elle laissait échapper l'une après l'autre, comme les nuées qui courent

au souffle du vent. Soudain, Louis demanda d'une voix énergique :

— Vouléz-vous une preuve ?

— De quoi ? — bondit Toinette tremblante.

— Bas les cartes, Toinette ! Je vous aime. Vous m'aimez. Ce sont les grands bonheurs qui sont timides... Vous craignez, je craindrais si je ne sentais là-dedans un feu qui me donne de la force, qui m'élève, qui me fait homme pour la première fois ; mais homme résolu, fort, courageux, pour tout sauver, tout gagner.

Toinette rougit comme un charbon, elle le regarda avec surprise, face à face, et soudain, envahie d'une douleur étrange, ses mains abandonnèrent le travail pour prendre son mouchoir, s'en cacher le visage et se tamponner fortement la bouche pour étouffer ses sanglots.

— Vous pleurez, Toinette... — fit l'étudiant, plus enflammé maintenant et la prenant tendrement par le bras. La couturière secoua son coude d'un geste brusque et, se levant, entra dans la salle, se laissant couler le long de la fenêtre, le long de la muraille jusqu'à ce qu'elle tombât sur la chaise la plus voisine.

— Oui, Toinette, pleure, pleure à flots....

ouvre-moi ton cœur, épanche ton âme. — Et d'une voix suave, mielleuse, mais brisée par l'émotion, il ajoutait presque dans son oreille... — Je t'aime, je t'aime de toute mon âme, commetoi, oui, commetoi. Veux-tu une preuve? Demande-la moi. Lundi tu ne me verras plus ; je dois partir cette semaine. Veux-tu une preuve? Demande-la moi maintenant. Lundi, tu ne le pourras plus, et devant toi il y a tout un été de doutes, de tourments. Devant moi, non ; parce que je l'ai lu dans tes yeux, parce que tes larmes me le disent... parce que je vois que tu es un ange incapable de feindre. Toi, toi, qui m'as vu plaisanter jusqu'à aujourd'hui, peut-être doutes-tu encore? Peut-être n'en as-tu pas assez avec le feu de mes paroles, qui sortent tout enflammées de mon cœur, avec l'ardeur de mes mains dont tu ne pourrais supporter le contact ; tiens, touche... —

Et il mit délicatement le revers de sa main contre celle avec laquelle elle tenait son mouchoir sur ses yeux.

— Oui, Toinette, une preuve ! Je suis disposé te donner celle que tu voudras : demande-moi une grande preuve, une très grande. Je ferai tout.

Toinette se leva, imposante comme une statue, et du doigt lui indiquant la porte, lui dit d'une voix rauque et décidée à la fois :

— Une preuve ? Sortez donc immédiatement et ne rentrez plus ici d'aujourd'hui.

— Oh ! c'est trop, c'est trop !

— Pas un mot de plus ! — reprit la couturière sans rien perdre de son calme sévère et imposant, même quand l'étudiant, tout chagrin lui lança de la porte un baiser, avant de la fermer bruyamment derrière lui.

Louis entra dans sa chambre, la tête perdue, vaincu, dompté ; d'un saut il se laissa tomber sur son lit et, se tournant à plat ventre, le regard trouble, les mains couvrant son front brûlant, il demeura une demi-heure sans pouvoir coordonner ses idées.

Toinette, de son côté, ses larmes séchées et se croyant remise, se rassit à la fenêtre et reprit sa tâche pour ne rien laisser paraître ; mais l'aiguille ne courait plus ; elle restait inerte entre ses doigts.

Profondément affectée de ce qui s'était passé, elle essayait en vain de faire le cœur fort et de chasser son émotion. La retraite de Louis lui

faisait plaisir et peur à la fois : elle lui faisait plaisir parce qu'elle y voyait un sacrifice qui était une révélation, une preuve manifeste d'amour ; elle lui faisait peur, parce que l'amour de l'étudiant ne pouvait être pour elle qu'une source de dangers et de chagrins, comme elle le lui avait dit à lui-même.

En deux semaines, le sentiment de sympathie que la première entrevue fit naître, éperonné par la privation d'un fréquent contact, exalté par les illusions que l'imagination crée chez les caractères passionnés, enflammé par les difficultés qu'elle voyait se dresser, âpres et infranchissables contre l'union de deux cœurs qui lui semblaient nés l'un pour l'autre ; en deux semaines, ce sentiment de sympathie s'était métamorphosé en désir torturant de revoir l'étudiant, le désir en besoin, le besoin en amour naissant, mais enfin en amour.

Nuit et jour mis à la torture, son cœur éprouvait parfois l'abattement des longues crises, et, alors, la raison recouvrant son empire, lui montrait l'impossibilité de l'union rêvée, finissant par faire plisser ses lèvres d'un sourire ironique, qui était le silencieux reproche infligé à son

délire passé! Mais, après la réflexion, l'illusion arrivait, lui offrant des armes destructrices avec lesquelles la victoire était sûre; l'imagination entourait le bien-aimé d'une resplendissante auréole; le désir, se déguisant en devin, lui promettait sérénité et courage pour se maintenir dans le droit chemin; et le cœur, ainsi baigné d'eau de rose, savourait avec délice les charmes de l'amour.

Les scènes de tendresse surprises par elle entre madame Grace et son mari, agitaient son âme d'une certaine jalousie. Elle connaissait l'inégalité de la fortune des deux époux, et elle souriait en pensant que des cas semblables se présentent tous les jours.

Quand elle y songeait, une espérance l'envahissait, douce comme la lumière à l'aurore.

Avec cet amour et avec cette souffrance, elle était revenue à la pension, elle avait attendu la troisième entrevue avec l'étudiant. Encore méfiante des déclarations du second jour, elle se trompait elle-même, supposant que tout cela n'avait été qu'un gai badinage où il n'y avait de danger pour personne, que les tortures endurées chez elle n'étaient qu'un délire de son imagina-

tion que la réalité des faits calmerait plus facilement, rien autre chose. Louis était trop pétulant pour avoir un caprice durable pour une jeune fille de classe aussi humble, et elle, en y pensant froidement, ne pouvait songer à lui.

Qu'y avait-il donc à craindre?

Mais, quand l'étudiant se présenta soumis et amoureux, quand elle le vit s'exalter et aller jusqu'à la défier d'exiger de lui des preuves héroïques, quand il lui sembla entendre les accents de l'amour si longtemps désiré, elle sentit dans son cœur un éclair de joie extraordinaire. A sa lumière, elle vit soudain l'abîme dans lequel elle allait se précipiter, et épouvantée du péril, elle essaya de se sauver en éloignant l'étudiant. Derrière lui, elle sortirait pour ne plus jamais mettre les pieds dans cette maison.

Telle fut la première pensée de la jeune fille ; mais les forces lui manquèrent, la crainte la prit de faire naître des soupçons offensants contre l'honnête conduite de Louis, et même elle ne tarda pas à se sentir envahie d'une certaine pitié pour lui, pitié qui se présentait sous le masque de remords déchirants.

Après tout, que lui avait-il fait, le pauvre gar-

çon, pour qu'elle le chassât de la sorte de devant elle?..... Quel motif avait-elle de douter de ses intentions?..... Qui pouvait lui prouver l'impossibilité absolue d'un mariage avec lui, même en tenant compte de l'inégalité de leurs positions? Un amour pur, un grand amour, un caractère franc et noble ne pouvaient-ils les unir comme le ménage des Castellfort? Si elle eût été reine, ne serait-elle pas disposée à lutter jusqu'à la mort pour arriver à cette union? Oh! certes elle l'eût fait, certes elle eût donné trône, couronne et tout, pour l'amour qui la rongeaît. Eh bien donc, n'était-ce pas offenser, injurier Louis que d'attendre de lui une autre conduite?

Et comme elle en arrivait là de ses réflexions angoissées, elle entendit gratter le carrelage. Un papier avait passé comme une flèche par dessous la porte. Son cœur bondit, elle se leva en sursaut et ramassa le papier. C'était une lettre. Oh! maudite ignorance, elle ne savait pas lire!

Elle ne connaissait que la première page du syllabaire, les lettres majuscules.

Et cependant, elle ouvrit la lettre et l'étala

devant elle, y fixant ses yeux, les faisant courir avec impatience d'une ligne à l'autre, comme si elle eût attendu une miraculeuse intuition de la science. En bas des lignes longues, elle voyait en hiéroglyphe plus petit et plus facile la signature que, par une étrange divination, elle déchiffrait. Oui, ça, c'était une L, la lettre qui commence le nom de Louis, une L qui parlait.

Les barres minces et inclinées lui apparaissaient comme deux roseaux qui sifflaient au souffle du vent, produisant un son fort analogue à celui de tout le nom : Louis, et après, l'*i*, point aigu, avec l'accent lourd sur lui et l'*s* finale, volant comme un pan d'habit soulevé par la brise, achevaient de lui donner la clé de cet hiéroglyphe. Oh ! oui ; cela signifiait Louis, elle l'aurait lu dans les taches de la lune, il ne lui fallait pas le syllabaire pour le comprendre. Lou... is, la langue même le disait, le papier même l'avait dit en passant sous la porte ¹.... mais après cela, rien ! Des lignes de festons d'encre recroquevilés, embrouillés, tenus comme le fauillage noir d'une apprentie qui ne sait pas tenir l'aiguille.

Bien sûr, il y avait là les paroles de l'amour,

1. Les Espagnols prononcent Louiss'.

des larmes, des serments ; cris de l'âme qu'elle soupçonnait, qu'elle entendait bourdonner à ses oreilles. Oh ! maudite ignorance qui d'un trésor lui faisait un tourment ! Elle ne pouvait rien lire..... rien que la signature : Lou... is ! Qui prendre pour confident de ce secret ? A qui remettre ce papier sans révéler l'amour de son cœur ? Comment avouer à Louis lui-même une ignorance aussi honteuse, qui, à elle seule, pouvait rapetisser l'objet aimé d'une manière déplorable, cruelle ! Et comment vivre sans savoir ce qu'il disait là ! Peut-être le désespoir, le dépit lui avaient-ils dicté des conditions que n'accepter pas serait amener un attentat, un suicide peut-être ?

Cette pensée la fit sursauter sur sa chaise, et froissant le papier dans sa main, elle courut hors d'elle-même à la porte, sans plan, sans idée de ce qu'elle allait faire, quand en ouvrant un battant, elle vit là, au bout du corridor, regardant par la porte de sa chambre, Louis dans l'attitude de l'interrogation. Toinette se sentit déchargée d'un poids, et de la tête et de la main, elle appela le maître de son cœur. Il accourut rapide comme l'hirondelle entrant dans son nid.

La couturière était tombée sur une chaise, les bras pendants, son cou de colombe incliné comme un arc sous le poids de la tête qui reposait sur le dossier ; une de ses mains retenait encore fortement la lettre, l'autre le mouchoir et de ses yeux des larmes coulaient à flot, inondant librement son visage.

— Oui, je suis à toi, Louis, je suis à toi ; je ne puis lutter davantage, je ne puis le cacher plus longtemps... les forces me manquent. Je suis pauvre, tu ne me voudras pas, tue-moi, coupe-moi à morceaux, mais je t'aime, je t'aime et....

— Ah ! oui, oui, c'est ce que je voulais entendre de tes lèvres ; — s'écria Louis enlaçant sa tête soyeuse dans l'amoureux nid, que formait son bras gauche à demi croisé sur son cœur. — Oui, ma Toinette, oui : — ajouta-t-il, reproduisant les idées de sa lettre, sans penser qu'elle n'avait pas été lue, — je suis décidé à obéir à ta douloureuse injonction, mais avant de m'en aller, de passer trois mois de tourment et d'angoisses, je voulais entendre de tes lèvres cet aveu consolant.

— Oh ! non, non, ne pars pas, Louis. Il est

inutile de le taire, je t'aime, je t'aime, je ne puis te le cacher, je ne le puis plus..... Hélas ! malheur à mon cœur si tu m'abandonnes !

Et comme elle parlait, ses lèvres tombèrent involontairement sur la main tremblante de Louis et celles de Louis se placèrent sur le front brûlant de la jeune fille. Par leurs veines courait une haleine fraîche, énervante.

— C'est pour ma mère qu'il me faut partir, ajouta l'étudiant.

— Ta mère, l'a eu toute la vie... mais non, vas-y, vas-y..... Qu'elle est heureuse ! que tu es heureux toi qui as une mère !

Toinette baissa la tête pour pleurer plus fort.

— Oh ! ne pleure pas, ne pleure pas, tu me fais mal ! — s'écria le jeune homme, attendri et luttant pour lui faire relever la tête.

— Eh bien ! — fit soudain la couturière, s'échappant ses larmes, — je ne m'oppose pas à ce que tu partes, mais tu m'offrais une preuve de ton amour ? Huit jours de plus ou de moins ne rendront pas ta mère malheureuse si tu sais trouver une bonne excuse..... Ne pars pas avant la semaine prochaine : nous aurons un jour de plus, lundi nous pourrons nous revoir.

Et elle prononçait cette prière avec un accent de passion et étreignait tendrement Louis par la taille.

— Oh ! la grande preuve d'amour, le beau sacrifice que tu réclames de moi ! — s'écria Louis souriant et lui caressant les cheveux sur le front. — Oui, c'est accordé..... mais ne prends pas cela pour une épreuve ni un grand sacrifice. —

Leurs mains se joignirent étroitement, comme pour célébrer l'arrivée de la paix qui commençait à illuminer leurs cœurs, et échangeant un long regard plein d'amour, Toinette se leva et courut reprendre son travail pour éviter une surprise que jusqu'alors elle n'avait point redoutée.

IX

Délivré des examens, — c'était le jeudi, — Louis écrivit à sa mère en lui faisant connaître toutes les notes qu'il avait obtenues, sauf celle qui concernait le droit canonique, pour lequel il supposait être examiné la semaine suivante, le professeur s'étant accidentellement trouvé malade.

« Le lendemain des examens, — ajoutait-il, — je ferai les quelques visites d'adieu dont vous me chargez et, le jour suivant, j'aurai le plaisir de prendre la route du logis et de vous embrasser. Ce retard imprévu augmentera la note de mes dépenses, de manière que l'argent que vous m'avez dernièrement envoyé ne les couvrira pas ; aussi, avec votre permission, deman-

derai-je à MM. Jofre, Bellpuig et C^{ie} soixante francs de plus pour ne laisser aucune dette et être mieux nanti pour le voyage. Je désirerais avoir une réponse avant lundi. »

Voici quelle fut la réponse :

« Pour les soixante francs, tu peux les demander à MM. Jofre, Bellpuig et C^e, et davantage, s'il est nécessaire, pour ne pas laisser de comptes à découvert. Cependant, je croyais que tu en aurais de reste avec ce que je t'envoyai par Thérésine, parce que j'avais compté largement, faisant entrer en ligne les imprévus qui pouvaient survenir, qui surviennent toujours à la dernière heure, mais je te recommande d'être sage, parce que la récolte ne se présente pas comme bien satisfaisante et qu'il nous faut aller doucement. S'il n'en était pas ainsi, je récompenserais ton application dans la mesure de mes grands désirs.

Ta mère qui te bénit et attend, anxieuse, l'heure de t'embrasser.

MARIA FORTUNY, veuve OLIVERAS. »

Quand il eut lu la lettre, Louis se frotta joyeusement les mains, refit de mémoire les comptes

qu'il avait alignés quelques jours avant et courut, plus qu'en hâte, retirer, non pas soixante mais quatre-vingts francs, chez MM. Jofre, Bellpuig et C^{ie}. Outre son portrait, il pourrait laisser un petit souvenir à Toinette, un anneau, par exemple.

La pauvre fille le méritait bien : elle l'aimait tant !

— Elle m'aime tant ! — répétait-il intérieurement. — Et voyez un peu comme elle s'est amourachée de moi ? que lui ai-je donné ? Que lui ai-je fait ? Pauvre fille ! si elle savait que pour moi, la fougue ne dure qu'un moment, quand elle est devant moi, quand je la vois aussi triste ou aussi exaltée que l'autre jour ! Oh ! alors oui, mon cœur bat pour elle, mon âme ne fait qu'une avec la sienne. Elle est si jolie, les yeux baissés ! Elle est si belle, si majestueuse, quand elle se fâche ! Il faudrait un cœur de roc pour ne pas en devenir amoureux en pareils moments. Et moi qui ai toujours eu un faible pour les femmes sentimentales et pour les sérieuses, pour celles qui froncent les sourcils comme un homme et vous défient, le bras tendu comme une Norma, qui veulent vous en-

chaîner à leurs capricès ! Elle réunit tout cela, elle ! Si j'étais capable de me fixer, c'est elle qui me fixerait. Je le reconnais, elle m'attire, elle me séduit.

Je ne veux pas jouer, je ne dois pas jouer : elle agit de tout cœur et c'est une fille pauvre, une orpheline..... Moi-même je serais capable de m'en enticher sérieusement et il ne faut pas, il ne faut pas ; il y aurait trop de bruit au logis ! J'ai déjà mal fait de rester cette semaine, mais qui ne resterait pas quand on vous le demande de cette manière, et à pareil instant où j'étais si ému ! Qu'elle était belle !..... Ta,ta ! je lui donnerai mon portrait, je lui donnerai l'anneau, elle en sera contente pendant quelques jours, et de Ripoll, par lettres, je chercherai le moyen de la désenchanter, de la guérir peu à peu. Face à face je ne saurais le faire.....

Pent-être aussi madame Fine, qui n'est jamais contente de la manière dont on la sert, se sera fatiguée d'elle, pendant que je serai là-bas ; elle la renverra et quand je reviendrai, tout ceci ne sera qu'un chapitre de plus à ajouter aux joyeux chapitres qui pourraient former mes mémoires d'étudiant. Vrai, je le regrette, une

petite qui a tant de prix, qui m'aimerait, qui m'aimerait vraiment !.....

Et il donna congé à ses réflexions en se mordant les lèvres, en tournant la tête et en laissant se perdre dans l'espace un regard qui semblait dire adieu à toute une envolée de plaisirs fugitifs.....

Baissant les yeux, il aperçut une plaque ovale de cuivre, clouée à côté d'une porte : en lettres émaillées, elle portait : Jofre, Bellpuig et C^{ie}. Il fit deux pas, et dépassant, au milieu d'un tambours émi-hexagonal où les mêmes noms étaient répétés gravés dans de grands ovales de verre, une porte à laquelle répondait un grand coup de timbre argentin, il s'enfonça dans le magasin long et silencieux, pour voir son caissier, comme il l'appelait.

X

Chez madame Fine, il n'y avait plus que deux étudiants, Louis et Thomas Llassada. Tous les autres, leurs examens terminés, s'étaient éparpillés dans leurs villages, pour passer les vacances en famille.

Madame Fine commençait à respirer comme si elle aussi eût passé ses examens : après n'avoir su comment trouver le temps d'aller à la messe et de visiter ses relations, elle entraît dans une saison de jours de repos, splendides, qui lui donnaient du temps pour tout, lui laissaient même heures sur heures pour dormir plus qu'elle ne le désirait.

Il ne lui manquait plus qu'une chose à faire pour se trouver dans cette heureuse situation :

couler la dernière grande lessive, laver et repasser les énormes corbeillées de draps et de linge de table qu'avaient laissé sales les étudiants déjà partis. Mais cela, elle le commencerait le lendemain ; toutes trois s'y mettraient, elle et les deux servantes, et coûte que coûte, mercredi on n'y penserait plus peu ni prou.

Elle pouvait donc bien, aujourd'hui, dimanche, profiter de la soirée, comme prologue de sa vie de repos, pour aller avec les filles du tailleur du premier, passer quelques heures à leur campagne sur la montagne de Montjuich, près de Vista-Alegre.

Comme à l'ordinaire, Thomas s'était rendu tout droit aux billards du café de France ; elle donnerait aux servantes la permission d'aller où bon leur semblerait, et, si Louis voulait l'accompagner, comme il était probable, ne fût-ce que pour plaisanter avec Sophie, elle fermerait l'appartement avec la clé de sûreté et s'en irait tranquille.

Ainsi dit, ainsi fait. Les servantes sortirent sautillant dans l'escalier comme si elles sortaient de l'école, les châles voltigeant en l'air, babillant gaiement sans s'écouter, et madame

Fine, une fois habillée, entra dans la chambre de Louis. Ne le rencontrant pas dans la pièce que d'un coup d'œil elle parcourait tout entière, elle le chercha dans l'alcôve où bien certainement elle allait le trouver couché sur son lit. Il n'y était pas non plus. Où diable s'était mis le *papillon* ! La fenêtre était grande ouverte : au pied, deux chaises et un livre étalé sur l'une d'elles. Ni là, ni à côté, elle ne voyait l'étudiant. Soudain elle entendit la voix de Louis, tout auprès d'elle, comme celle d'un invisible fantôme. Madame Fine se faisant un chemin entre les deux chaises sortit au balcon et surprit l'étudiant dangereusement penché en avant au coin de la balustrade pour que Sumpteta, la modiste d'à côté, pût attacher un bel œillet au bout de sa canne. La maîtresse de pension eut la discrétion de se retirer, — étrange discrétion qui s'explique *par ce qu'elles étaient brouillées*, — et, cachée dans l'ouverture du balcon, elle tira Louis par les pans de sa jaquette.

— Oui, je viens, — fit Louis. — Je suis bien satisfait que vous m'ayez appelé, parce que je commençais à en avoir assez de Sumpteta et de ses minauderies.

— Vrai, je ne sais comment vous êtes : avec toutes, il vous faut badiner. Ne voyez-vous pas que c'est la fille la plus ennuyeuse du quartier ? Elle et sa mère, quand elles sortent dans la rue, semblent deux coqs en pâte, avec un orgueil, que Dieu les bénisse !

— Bien, oui, mais elle a quinze ans.

— Plus de dix-huit.

— Elle a un joli brin de figure, et pour passer un moment...

— Allons, allons ! Ne vous employez pas si mal. Vous qui êtes si beau garçon, vous pouvez trouver mieux.

— Vous me faites la cour, madame Fine.

— Allons, fou ! Pauvre de moi, mon tour est passé ; mais je dois dire ce que je reconnais.... Allons, êtes-vous prêt ? Mettez votre chapeau un peu plus de travers, mon ami ? Et ce nœud de cravate ? Allons, allons, je vais le faire mieux. Vous ne savez vous faire valoir.... Ainsi : bien habillé ! Puis un coup de brosse aux bottines. Heureusement, la cathédrale n'a pas besoin d'ornements !

Madame Fine qui était endimanchée d'une

robe de lainette gris cendre et d'une jaquette de même étoffe, le tout plein de bouillons, de garnitures d'entredeux et de biais, bordées de noir, un ruban comme une cocarde de taureau, de couleur violette, sur le sein, et sur la tête une mantille de grenadine et de point, comme on n'en avait jamais vu, ne voulait pas que son cavalier manquât de lui faire honneur. En outre, elle craignait que le laisser-aller de son hôte ne lui fût un sujet de blâme.

Tous deux fermèrent la porte et descendirent au premier, d'où ils sortirent bientôt en compagnie de toute la famille du tailleur, divisée en trois sections.

Louis marchait devant avec Sophie et sa sœur Grace, toutes deux vêtues de percalines claires, bariolées et la taille très pincée, un bouquet de fleurs au nœud des mentonnières de tulle illusion, et un ruban cerise dans les cheveux noué en flots au-dessus de la tête.

Derrière eux, le père, M. Vernet marchait, un enfant à chaque main, l'un encore en robes et l'autre habillé comme une figurine de premier communiant. Vêtu d'été, de couleur jaune foncé, il avait un costume neuf, repassé, sans un pli.

Il portait la tête couverte d'un chapeau de paille, et avait un cigare à la bouche.

Madame Fine et la femme du tailleur fermaient la marche, lourdes comme deux oies, le corps jeté en arrière et s'éventant à la hauteur de la poitrine, les mains loin de la taille.

Les jeune filles riaient de ce que disait Louis, se rengorgeaient comme des colombes, se cambraient, minaudent et cherchaient avec leurs éventails des attitudes guindées, des poses de gravures. Les parents et madame Fine avaient un air provocant, la mine de parvenus qui se promènent. L'on eût dit qu'ils allaient au Parc. La consigne était de sortir de la ville par la Porte de Sainte-Monique afin d'éviter toute la poussière possible, et ainsi ils filèrent tout droit par les rues de Guardia et de Montserrat.

Dans cette rue, dans la boutique du menuisier, sur la façade, comme à chaque fête, la femme du menuisier, Matrone, ses filles et Toinette, passaient la soirée à jouer à la brusquemille, assises sur des chaises autour d'un escabeau couvert d'un tapis de laine.

Toinette était placée en face de la rue et peu distraite par les cartes, elle regardait plus sou-

vent au dehors que dans son jeu. Soudain, un chœur de rires qui se rapprochait lui frappa l'oreille d'une manière étrange. Dans le tumulte des rires, il lui semblait distinguer la voix de baryton de Louis. Elle tendit l'oreille, fixa les yeux : sur le trottoir ensoleillé, trois ombres humaines s'avancèrent qui, au passage, entrèrent en biais dans la boutique en en léchant le sol. Puis les trois personnes apparurent. Oui, c'était Louis avec deux jeunes filles, belles, élégantes.

— Toinette le jugea ainsi, — et comme ils traversaient le trou de cette porte, la voix, oui, la voix de Louis résonnait dans la boutique :

— Sophie, Sophie, je ne vous aimerai pas.

Ce ne fut pas sans effort que Toinette put garder dans ses mains la dernière carte.

Ses yeux égarés continuèrent à regarder la rue où la société poursuivait son défilé. Le tailleur et les enfants n'appelèrent pas son attention : elle ne les considéra pas comme ayant un lien avec les autres, mais, bientôt madame Fine vint lui prouver qu'elle ne s'était pas trompée comme l'autre jour dans la rue Neuve : c'était Louis, c'était Louis. Par bonheur, ni l'étudiant ni la maîtresse de pension ne l'avaient aperçue.

Elle jeta la carte sans voir qui gagnait, et, disant qu'elle était lasse de jouer, elle vint sur le seuil de la porte pour suivre des yeux Louis. Les flagues d'eau qu'avait faites l'apprenti du confiseur en arrosant le trottoir obligèrent la société à passer de l'autre côté de la rue. Cent fois mieux : elle verrait ainsi plus librement tous les gestes de Louis et de ses amies.

— Comme elles s'amuse, comme elles rient, comme le grand vaurien les fait rire ! — s'écriait Toinette presque à voix basse, tandis que ses jambes fourmillaient. Et elle buvait des yeux le trio, regardant les jeunes filles de haut en bas, se gravant dans la tête leurs silhouettes, la couleur de leurs vêtements, calculant l'âge qu'elles avaient, étudiant les mouvements intentionnés de Louis pour découvrir celle qu'il préférerait. Tout à coup, ah ! que fait Louis ? que fait la plus grande ? Ah ! Louis lui donne l'œillet qu'il portait à la boutonnière : elle lui présente en échange le bouquet de son corsage ! Les têtes se rapprochent, les visages à demi tournés, ils se disent tout bas quelque chose. Ah ! elle, la grande, c'est Sophie ! Oui, il a dit Sophie, comme il passait ici...

Et Toinette ne faisait pas attention que, attirée par cet aimant, elle s'était déjà éloignée de la boutique du menuisier de plus de la largeur de trois maisons. Il n'y avait plus pour elle de terre ni de distance que l'espace entre ses yeux et Louis, plus d'air à respirer que dans le rayon visuel où flottait une chaîne d'aimant invisible, irrésistible. Et sans le vouloir, elle se sentait entraînée à conserver les distances, à faire un pas à chaque pas qu'ils faisaient, comme un corps attaché suit la direction de la corde.

Quelques badauds, de leurs fenêtres, la voyaient épier, se glisser ainsi, ras des maisons, et comme c'était à peine s'il y avait une autre personne dans la rue, ils s'amusaient à la regarder, faisant des suppositions, brodant des histoires sur les causes de cette fascination dont ils s'apercevaient.

— Oui, elle s'appelle Sophie, — continuait Toinette jalouse, allant toujours en avant par la rue. — Et elle semble jolie! Chut! elle tourne la tête... Non, ce n'est rien... Elle dit quelque chose au monsieur qui mène les enfants, ce doit être son père... Mon Dieu! que Louis ne se retourne pas! Ah! elle se remet à causer avec

lui. Elle n'est pas jolie : elle a les cheveux rouges, le nez en l'air, la bouche grande. Il me semble qu'elle est tout enfarinée!... Voyez quelles mines elle fait. Et cela plaît à Louis?... Peuh!... elle doit être riche!

Et comme, d'un coup d'œil, elle saisit toute la physionomie de la jeune fille, d'un seul regard, jeté sur les vêtements de toute la société, elle devina la position du tailleur.

— Hum! — fit-elle fronçant le nez, — ce ne sont que des ouvriers à l'aise endimanchés.

Et elle ne sut si elle devait ou non s'en réjouir.

En ce moment, la société se perdit dans la foule de municipaux, d'agents de police, de marchands d'allumettes, de servantes, de matelots et d'ouvriers qui engorgeaient la rue devant le théâtre du cirque, où l'on représentait pour la centième fois *De Saint-Paul au pôle Nord*. Quand Toinette se vit près de cette fourmilière, elle comprit la longue course qu'elle avait faite et revint à elle-même; elle songea à revenir, mais le désir de savoir, d'une manière plus précise, où s'arrêtait Louis, la fit avancer avec cette aisance que l'ouvrière est seule à avoir. Elle pénétra bientôt dans la cohue de ce

public qui criait, riait, jurait et se concentrait en deux masses en fermentation, et bariolées, à chaque omnibus de famille qui s'avavançait pour décharger des nourrices, des enfants et des papas-gâteaux. Lancée entre ces bousculades où la lumière du jour semblait s'attrister et où la foule laforçait à aller à l'égarée, elle regardait sans rien voir. Elle ne savait s'ils étaient entrés au théâtre, dans le vestibule duquel il y avait une queue formidable d'ennui, ou s'ils étaient passés au large. Et avec l'inquiétude du doute, coupant cette marée, elle arriva au coin de la Rambla de Sainte-Monique que, d'un bout à l'autre, elle scruta des yeux.

Le soleil dorait la longue façade couleur brique de la caserne des Dressanas et deux bons tiers du pavé, laissant étalée sur tout le trottoir de l'autre côté l'ombre arrosée et fraîche que projetaient ses édifices bas.

Du côté de la caserne, il ne passait âme qui vive. Seuls, quelques fiacres revenant d'une course, deux soldats de cavalerie qui portaient des ordres faisaient retentir le pavé dans la direction des avenues centrales d'où venait un grand bruit de vie. Le trottoir à l'ombre était peuplé

de groupes de soldats, de filles et de matelots étrangers.

S'écartant de ces gens de bas étage, allant vers la porte, elle vit Louis et Sophie et, sans avancer d'un pas, elle les accompagna d'un regard voilé de larmes jusqu'à ce qu'ils se perdissent au coin de la muraille.

Elle revint à la boutique pour prévenir qu'elle montait à l'appartement *pour arranger quelque chose*, et comme elle entra dans sa chambre, elle tomba sur sa chaise de couture, et ses pleurs couèrent abondamment.

La conduite de Louis lui semblait une impardonnable infidélité, elle se sentait le cœur brisé, et de ses pleurs des rugissements de jalousie s'échappaient.

— Malheureuse l'heure où je l'ai connu; — s'écriait-elle intérieurement. — Malheureuse la faiblesse de caractère qui m'a fait me réconcilier avec lui quand tout était déjà fini. Maintenant il ne se moquerait plus de moi comme il s'en moque; j'aurais ri de lui en le voyant si captivé par cette guêpe, au nez plat, minaudière et belle, Dieu me pardonne! comme les rouleuses dont il s'écartait.

Oh non ! demain, je n'y vais pas, il ne me verra plus, il faut que je le berne. Il a attendu une semaine, qu'il continue à attendre. Peut-être ne l'a-t-il pas fait pour moi, mais pour elle !

Et moi, moi, pauvrete, si niaise, je croyais qu'il était resté pour me donner une preuve, l'unique preuve d'amour que je lui demandais... Ah ! non, il ne me le fera pas entendre ! que dirait-il s'il me voyait faire la cour à un autre, lui donner des œillets et le manger des yeux !...

S'il ne m'aime pas, pourquoi venir me trouver, pourquoi s'attacher à mes jupes, jurer, pleurer, m'écrire des lettres et me donner des œillets comme à Sophie ? N'est-ce pas très mal, n'est-ce pas un crime, une infamie ? est-ce que je le demande ? Est-ce que je le cherche ? Lui ai-je jamais dit de me jouer la comédie ni de m'aimer par force ? Ah ! s'il pense que moi aussi je m'appelle Sophie, il se trompe fort. Il s'est joué de moi une fois, il ne s'en jouera plus. Je suis pauvre, oui, très pauvre ; je n'ai pas de parents ; mais j'ai le cœur sur la main, j'ai ma dignité et je ne veux pas, je ne veux pas que l'on se joue de mes sentiments !

Elle se leva, tira d'une boîte, cachée dans un tiroir dans la commode, un œillet flétri, pas bien desséché encore, et elle commença à l'effeuiller, à le déchiqueter avec mépris en répétant :

— Non, non, je ne m'appelle pas Sophie, je ne suis pas comme Sophie ; on ne joue pas avec moi, on y va franchement ; les présents qu'on me fait, on ne les fait pas aux autres. Ceci n'est rien, ceci est une moquerie, un affront que je ne puis conserver.

Et, désespérée, elle ramassa sur sa jupe les débris de la fleur, mouillés de larmes, les froissa encore, les roula en boule entre ses mains comme si elle eût éprouvé je ne sais quels délices à faire durer cet éclat de douleur, et les jeta dans la rue, tombant encore une fois sur la chaise avec la suffocation de quelqu'un qui a tenté un effort suprême. L'exaltation l'étouffait, son âme tenait à un fil, et, au milieu de cette défaillance de force, elle entendait la vie de la ville clamer au dehors et venir jusqu'à elle avec ses contrastes, ses discordances ordinaires que nous ne remarquons jamais aussi bien qu'aux heures de souffrance.

Sous les fenêtres de Toinette, un orgue jouait

la valse des *Cent Vierges* ; la cloche de Sainte-Monique sonnait la communion ; dans un assommoir de la rue voisine de Trenta Clans, des voix avinées chantaient en chœur désaccordé des couplets souvent obscènes et l'orgue interrompait la mélodie soutenant une note comme un glapisement, pour laisser passer une voiture qui emplissait la rue déserte de fracas ou pour recueillir le sou qui pleuvait de quelque fenêtre.

XI

Le lendemain, Toinette ne travaillait pas sur le balcon de la rue de Roig, mais dans une des chambres vacantes de la pension ; une chambre intérieure, éclairée par un ciel ouvert, qui donnait sur l'antichambre et était par conséquent immédiatement près de la porte.

Toutes les résolutions prises si fermement et si inébranlablement par la couturière dans l'exaltation de la jalousie, avaient succombé avant le lever du jour, après les réflexions de la nuit. Toinette aimait vraiment, et la fièvre, qui, d'ailleurs, provenait de son amour même, passée, elle ne pouvait, elle ne se sentait pas assez de forces pour cesser à jamais de voir son bien-aimé.

Si elle devait le voir quelque jour, mieux

valait le voir à la chaude, tant pour lui donner la leçon qu'il méritait et se retirer après l'avoir puni, *pour que demain il n'en fasse pas souffrir une autre*, que pour lui pardonner avec les réserves nécessaires, au cas où, le fait éclairci, il serait prouvé que cette promenade et ces fleurs n'avaient rien de coupable. En causant, on peut s'entendre, et les apparences sont parfois trompeuses. Quand on réfléchit, on se rappelle les fois où l'on s'est fâché sans en avoir motif sur de minces apparences mensongères ; ensuite, on voudrait défaire ce que l'on a fait et il faut s'en repentir toute la vie.

Toinette lui avait baisé la main, s'était laissé baiser le front, lui avait ouvert son cœur, avoué son amour, avait reçu de lui des serments et d'honnêtes déclarations qui jaillissaient du fond de l'âme. Entre elle et lui, il existait donc un engagement qui, avant de le rompre, valait bien la peine qu'on y regardât, d'autant plus que le bonheur ou le malheur de toute la vie en dépendait.

Elle savait très bien qu'elle était passionnée, emportée, qu'elle avait un caractère prompt, que dans le peu de temps qu'avaient duré ses

relations avec l'étudiant, elle avait bien des fois lutté avec les plus grandes hésitations de son esprit sans savoir les vaincre, parce que l'amour, d'une part, et de l'autre, la conduite de Louis, obtenaient la victoire.

— Soyons raisonnable ! soyons raisonnable !
— finit-elle par se dire.

Et n'ayant pas fermé l'œil, elle se leva et revint au berceau de ses amours, déterminée à laisser en bon point sa dignité. Comme la colère et la jalousie couvaient sous cendres, il n'y avait pas à en douter, elle y parviendrait.

Madame Fine jugea convenable de la placer dans une autre pièce : d'abord, parce que sans les distractions de la rue elle ferait peut-être davantage de travail ; ensuite, parce qu'elle la laissait gardienne de la maison et que de là elle entendrait mieux la porte.

C'était le jour de la lessive, et comme Louis et Thomas, pour les adieux, déjeuneraient au restaurant, elle se trouvait dispensée de cuisiner pour les étudiants ; le feu et un coup d'œil de Toinette, de temps en temps, suffiraient pour la cuisson sur les fourneaux de la viande destinée aux quatre femmes, et ainsi, elle aidant

les servantes à laver, la besogne irait beaucoup plus vite. Ce serait une journée bien employée, une de ces journées *de bonne veine* où tout se combine à souhait et qui malheureusement sont si rares.

— Voilà donc qui est entendu, Toinette ? Vous m'arrangerez tous ces bas, les chemises, vous me taillerez ces petits sacs et vous donnerez un coup d'œil au fourneau. Raymonde préparera le riz..... A une heure moins un quart nous reviendrons. Quand les étudiants seront partis, faites attention à qui vous ouvrirez : j'enverrai une des domestiques chercher la corbeille que nous laissons. Au revoir.

Il devait être huit heures et demie quand Toinette entendit les talons de Louis résonner dans le corridor et s'éloigner vers la chambre de madame Fine, pour en sortir bientôt et rôder dans plusieurs pièces de la maison, comme quelqu'un qui cherche et ne trouve pas. A la fin, ils s'approchèrent de la pièce où elle était, la porte s'ouvrit et Louis entra, en costume de ville et le visage éclatant de joie.

La couturière leva la tête et le reçut très sérieusement.

— Eh ! eh ! qu'as-tu ? N'es-tu pas bien ?

— Grace à Dieu, si, et vous ?

— Pourquoi ce *vous*, quand nous sommes seuls ? fit Louis prenant une chaise et s'asseyant tendrement très près de la couturière.

— Voyez, vous m'empêchez de coudre ; ayez la bonté de vous retirer, vous piétinez ma robe.

Louis répondit, en lui tirant la langue et en branlant la tête d'un air mutin.

— Non, nous ne plaisantons pas : j'ai un jour de noir ; retirez-vous, monsieur Louis... ne touchez pas mon travail. A bas les doigts, ou je les piquerai de mon aiguille... je les piquerai !... V'lan !

Et Louis, tout surpris, retira sa main piquée et commença à sucer le sang qui gouttait sur son doigt sans quitter des yeux Toinette, qui comme honteuse de son action, plus rouge qu'une grenade, n'osait lever la tête.

Il régna une minute un silence si profond que l'on entendait le tic-tac de la montre de Louis.

— Plus j'y pense, plus je cherche, Toinette, moins je comprends ce qui se passe. *Vous*, — et il soulignait ce mot, — *vous* savez si je vous ai fait des serments l'autre soir : vous m'avez

demandé mon portrait : je vais aller le chercher tout à l'heure... Ah !... c'est parce que je sors ce matin, parce que peut-être on t'a dit que je dîne hors de la maison ? Ah ! pauvre petite ! ne me fais pas mauvais visage pour cela, ne me hais pas pour si peu de chose ! Vois, j'irai chez le photographe pour t'avoir la photographie... Diantre de sang ! Tu m'as piqué un peu trop profondément ! — ajouta-t-il en suçant de nouveau ... — Et je n'irai pas au restaurant, je dînerai avec vous, entends-tu ? C'était une simple invitation de camarade et mon ami est assez sensé pour m'excuser.

Et respectueusement il lui donna deux petits coups sur le dos.

Toinette, impressionnée par le sang, sans lever les yeux du travail, et fuyant par un mouvement du corps les tapes de Louis, répondit d'une voix tremblante : que rien de ce qu'il affectait de supposer n'était vrai et qu'il était bien libre d'aller où il voudrait. Cette réponse augmenta la confusion de l'étudiant.

— Je répète donc que je ne comprends pas ce qui se passe. Je suis resté une semaine à Barcelone pour attendre ce jour, qui m'a paru

si lent à poindre, et aujourd'hui, quand j'entre ici le cœur plein de joie, anxieux de vous répéter que je vous aime et d'entendre que vous m'aimez, aujourd'hui vous me recevez froidement, non pas, avec haine. Il y a là un mystère que moi, la conscience pure, je ne puis dissiper : c'est à vous, à vous de parler. Parlez, interrogez-moi, accusez-moi, je répondrai. Et je n'en dis pas davantage : j'ai ma dignité, Toinette, et n'ayant commis aucune faute, jamais je ne saurai m'humilier. S'il est quelqu'un qui nous veut du mal et invente des histoires que vous vouliez bien écouter, tant pis pour vous, parce que je n'en ferai aucun cas, je n'admets pas entre nous de tiers de pareil acabit.

— Il n'y a pas de tiers, pas de tiers, il n'y a pas de tripotages d'étrangers ! — fit Toinette s'exaltant et élevant la voix comme une personne de la basse classe. — Moi, moi-même je l'ai vu... Comme tous les messieurs, vous croyez que nous autres, pauvres filles, nous sommes un jouet...

— Comme l'autre jour, comme toujours, cette ennuyeuse susceptibilité des pauvres qui vous fait articuler une insulte à chaque instant, voir des fantômes en plein midi...

— Je n'insulte personne : vous, vous m'insultez, venant ici feindre de m'aimer, m'enlever la paix de l'âme pour aller le lendemain faire de semblables serments à Sophie et lui offrir des œillets...

Un bruyant éclat de rire de Louis lui coupa la parole.

— Sophie ! — s'écria celui-ci, mourant de rire, — Sophie !

Et désarmé, sans colère maintenant, il se pencha sur Toinette, lui fit lever la tête de force, imprima un baiser sur son front et retenant son visage en l'air quand elle rouvrit les yeux, fixa sur elle un regard d'amoureuse pitié en disant :

— Folle ! Follette !

— Voici qui l'a vu ! — reprit avec force Toinette bien calmée cependant, montrant ses yeux de ses doigts écartés comme un compas.

— Folle ! Follette ! — répéta l'étudiant sans perdre son air riant.

— Mes oreilles ont entendu : « Sophie, je ne vous aimerai pas », et vous lui avez offert un œillet..... et elle vous a donné un bouquet de fleurs, et toute la soirée vous êtes restés ensem-

ble, et pendant que je souffrais, vous riez et riez toujours..... Oui, comme vous riez maintenant.....

— Folle plus que folle !.... mais non ; parle, parle, maintenant je te jetterai dans un verre d'eau comme une cerise et d'un coup je te ferai entrer dans mon cœur..... Folle, folle, Sophie est fiancée !....

— C'est vous qui le dites.

— Allons ! Laisse ce *vous* ennuyeux !... Je dis la vérité, je dis ce qui est certain..... Et si ce ne l'était pas, aie la bonté de faire plus d'honneur à mon bon goût. N'as-tu pas vu qu'elle a le nez camard, qu'elle est minaудиère et que ses cheveux sont rouge-carotte ?

— Elle doit être riche.....

— Beaucoup de banquiers le sont et je ne me suis jamais amouraché d'aucun d'eux..... Allons, ne revenons plus là-dessus. Cela me pèse trop !

— Vois-tu, si elle est riche, ce serait bien : on est pour quelqu'un de sa classe.

Toinette commençait à le tutoyer sans y faire attention.

— Je ne fais pas attention aux classes, mais

aux jolis traits et aux cœurs, à une figurette comme la tienne, à des yeux comme les tiens, à un cœur comme le tien, grand, sympathique même quand il fait rage, quand il me pique et me fait saigner..... L'argent, l'argent ! Je suis là pour en gagner ; je ne me marierai pas avec une caisse. Et la dot qu'aura Sophie, la fille d'un pauvre tailleur de la rue de Roig !..... Ah ! quelle tête, quelle imagination exaltée que la tienne. Il te faut quelque calmant, ma fille, il te faut quelque calmant !

Toinette sourit pour la première fois.

— Bien, allons, la paix est faite, eh ? La main..... allons, la main, la main, ne me fais pas mourir. Comme ça..... Bonne petite !

Et alors, Toinette, comme si elle eût eu honte de montrer de nouveau sa jalousie, comme si elle craignait de le faire à haute voix, s'approcha du cou de l'étudiant et dans le tuyau de l'oreille lui dit :

— Pourquoi donc riais-tu tant avec Sophie ? Pourquoi faisais-tu tant attention à elle ?

— Parce que je ne pouvais supposer que tu me viesses et que tu en puisses souffrir : parce que, l'heure passée, j'étends toujours un man-

teau de cendre sur le feu pour mieux conserver la braise.

Toinette lui donna une poignée de main, et après, avec un regard de trahison et les ciseaux droit vers le nez :

— Mais, ne te fâche pas. Je ne te crois pas tout à fait encore : je m'enquerrai s'il est vrai que Sophie est promise. Maintenant, ici, va me chercher la photographie et déjeune avec ton camarade.

— Non : je déjeunerai avec vous.

— Nullement ; madame Fine soupçonnerait....

— Mais ce matin nous serions seuls.....

Une aurore de désir et de crainte rougit la figure de la jeune fille avant qu'elle énonçât un refus absolu.

— Tu as raison, adieu ; la main, une bonne poignée de main. *Comme ça !*

Et tous deux éclatèrent de rire, comme s'il ne s'était rien passé entre eux.

— Louis ! Louis ! — cria-t-elle en le voyant se diriger vers la porte.

— Qu'y a-t-il ?

— Ecoute, plus près : ton doigt ne te fait-il

pas de mal? Me pardonnes-tu? — ajouta-t-elle toute repentante.

— Baise-moi la main, la main blessée, — fit l'étudiant.

Elle refusait, mais à la fin elle céda. Et, une fois obéi, il sortit, les lèvres posées sur le baiser, le corps à demi tourné pour que Toinette le vît.

— Psitt! psitt! — fit de nouveau la couturière, et l'étudiant rentra une fois encore. — La photographie est-elle réussie?

— Oh! je n'ai pas encore l'épreuve; on m'a dit que oui.

— Comment étais-tu, comme maintenant? La tête découverte, les cheveux embrouillés, plus en l'air.....

— Oui, tu la verras.

— C'est que j'ai hâte de la voir. Va la chercher, va!

L'étudiant fit une demi-pironette sur un pied.

— Non, non; de toute manière tu ne reviendras pas avant déjeuner, pas vrai?

— Je viendrai avant.....

— Je t'ai dit pourquoi tu ne devais pas le faire. Quelle heure est-il maintenant?

-- Dix heures.

— Où l'a-t-on faite ?

— Chez Larauza.

— Je ne sais pas où c'est. Est-ce près d'ici ?

— A côté du Théâtre Principal.

— Ah ! fit-elle légèrement et les mains croisées sur son ouvrage, mangeant toujours des yeux Louis ; celui-ci attendait debout la fin de l'interrogatoire.

Il y eut un moment de silence. Toinette s'était distraite. Puis comme reprenant le fil de ses idées :

— As-tu quelque autre chose à faire avant d'aller au restaurant ?

— Une visite.

— Peut-on savoir à qui... à quelque demoiselle, peut-être ?

— A M. l'abbé Anton, un prêtre qui fut vicaire à Ripoll.

— Comme tes inventions sont vite forgées.

— Nous y revenons !

— Non, non. Je ne veux pas te faire perdre ton temps..... Ah ! oui ; écoute : l'autre étudiant dont m'a parlé madame Fine ne reste-t-il pas ici ?

— Non, il va sortir avec moi.

Les yeux de Louis flamboyèrent comme enflammés par une idée soudaine. Il fit deux pas, comme pour aller s'asseoir; puis il recula et sortit, laissant Toinette étonnée pour un moment et s'expliquant difficilement ces mouvements.

— Il lui coûtait de s'en aller, pauvre garçon !
— finit-elle par dire.

La réconciliation l'avait laissée non seulement allégée d'un grand poids, mais plus amoureuse que jamais. Cette manière noble et courageuse d'aborder la discussion, ce cri de dignité auquel elle répondit d'une voix détonnante, parce que ce fut alors qu'elle se sentit le mieux vaincue, donnèrent à l'étudiant de grandes proportions aux yeux de la fière ouvrière. Il était comme elle le voulait, pas de ceux qui ont pour sang de l'orgeat. Puis, sa manière légère, pleine de pitié, de prendre l'accusation quand il sût de quoi il s'agissait, cette indifférence pour tout ce qui n'était que simples suppositions ! Il ne demanda ni où elle l'avait vu avec Sophie, ni par quel hasard, rien; son but unique fut de dissiper l'erreur et de rendre à son cœur la paix, ce qui était le plus important.

Tout cela, Toinette l'avait distingué avec son

instinct si délicat, et quand elle le comparait à sa propre conduite, quand cette piqure d'aiguille lui venait à la mémoire, elle se trouvait petite, mesquine, indigne de lui et en même temps que de honte, elle se sentait possédée d'un grand désir de s'élever et d'effacer à force d'amour et de tendresse, la mauvaise impression qu'elle avait pu laisser dans l'esprit de l'étudiant.

Son tempérament passionné n'admettait point les demi-teintes ; de même que l'insulte ou la jalousie la mettaient hors d'elle-même, l'amour partagé l'exaltait. Son cœur était de ceux qui passent en un instant des larmes aux chansons et des chansons aux larmes. Le démon d'hier était aujourd'hui un ange, et celle qui jetait hier, déchiré en miettes, un souvenir de l'être haï, avait aujourd'hui besoin de se contenir pour ne tomber point à genoux aux pieds de ce même homme.

Un bon moment se passa jusqu'à ce qu'elle entendît un double bruit de pas dans l'anti-chambre.

« Ils s'en vont, » pensa Toinette, presque triste de rester seule.

Et quand elle s'y attendait le moins, elle vit Louis reparaitre dans la chambre.

— Toi, ici ! — fit-elle avec un soubresaut instinctif.

L'étudiant se rassit à côté d'elle, tous deux plus loin l'un de l'autre qu'avant, comme s'ils se sentaient dominés par une crainte point encore éprouvée.

— Pourquoi as-tu quitté ton ami ? — dit d'un ton de reproche la couturière qui trouvait sur le visage de Louis une expression bien étrange.

Les yeux du jeune homme avaient perdu cette expression ingénue qui constituait leur charme le plus grand ; ils étaient comme enflammés, avec le regard égaré, hésitant de l'homme qui soutient une lutte intérieure. Sa bouche de satyre s'ouvrait, répugnante de sensualisme. Un petit tremblement persistant faisait frémir les muscles de son visage.

— Quelle question ! Tu peux le penser ; pour être avec toi un moment de plus, rien qu'un moment. Puis j'irai le trouver. Il avait une course à faire et je choisirai pour ma visite une autre heure..... Mais, qu'as-tu ? Il

semble qu'il t'ennuie que je te tienne compagnie.....

Toinette, qui écoutait sans lever la tête de dessus l'ouvrage, le guettant du coin de l'œil avec une crainte dissimulée, effaçant les épaules comme pour s'éloigner le plus possible, se tut un long moment et à la fin d'une voix tremblotante :

— Oui, cela me fait peine.

— Pourquoi? Te fais-je peur?..... Alors je te laisse, — s'écria Louis, sur le point de se lever et témoignant par des signes qu'elle ne vit pas qu'il le voulait et qu'il lui en coûtait.

— Tu m'as promis ton portrait.....

— J'ai promis de te l'apporter ce soir, et ce soir, tu l'auras, répondit l'étudiant d'une voix plus calme, reprenant empire sur lui-même.

Toinette osa regarder son bien-aimé une fois de plus, il lui sembla que maintenant il avait la physionomie reposée, et elle commença à se tranquilliser. Cette diable de cervelle que Dieu lui a donnée, lui faisait toujours voir des fantômes, comme disait Louis.

Une longue et tendre conversation commença entre eux deux. Le soir, ils auraient des

témoins : il fallait profiter de l'heure présente.

— Voilà pourquoi, voilà la seule raison pour laquelle j'ai voulu rester un moment. Il faut causer de nos arrangements pour échanger des lettres, cet été.

La rouge de la honte parut sur le visage de Toinette quand elle se vit acculée au danger de découvrir cette ignorance qui la tourmenta tellement un jour. Elle était résolue à étudier ses lettres tout l'été ; c'était donc la peine de cacher maintenant ce défaut. Aussi, repoussant le plan de Louis se refusa-t-elle une fois de plus à indiquer son domicile.

Sa seconde mère la chasserait de la maison, la tuerait si elle écrivait à personne. Louis résistait à croire à tant de rigueur : si leurs relations étaient licites et loyales, pourquoi de tels scrupules ? En outre, puisqu'elle ne voulait pas recevoir les lettres directement, il y avait toujours un autre moyen : chercher une amie à qui il pourrait les adresser.

— Pas cela non plus. Je pourrais en perdre une dans la maison ; une étourderie quelconque risquerait de tout dévoiler et me compromettrait.

— Après les avoir lues, tu les déchireras.

— Une lettre de toi ! Je ne saurai pas la déchirer.

Louis, plein d'orgueil, rapprocha sa chaise.

Toinette recommençait à se baigner dans le doux courant de l'amour, libre de dissimulations et de craintes.

La conversation s'anima, les distances se rapprochèrent, une tendresse énervante s'empara des deux amoureux. Elle s'abandonnait sans s'en rendre compte, jusqu'à poser sa soyeuse chevelure contre le visage du jeune homme, le travail tombé à ses pieds, les yeux exprimant l'adoration. Lui, s'enhardissait à des serments, se supposant plus aimant qu'elle, plus regretteux qu'elle, plus nécessiteux de cette correspondance, et sur son front se creusaient des rides de passions contraires où l'on pouvait lire cette lutte d'esprit. Enfin, ils en vinrent à un accord : ils avaient trouvé une formule de conciliation ; l'étudiant écrirait à madame Fine, la chargeant de souvenirs pour la couturière et employant quelques plaisanteries qu'elle prendrait au sérieux. Toinette, à son tour, répondrait à la brave femme sur le même ton. Ainsi,

sans le savoir, elle leur servirait de secrétaire. Et cette idée les fit rire tous deux et les amena à parler de la bienveillance que cette femme avait pour l'étudiant.

— Dès le premier jour je l'ai vu et je ne l'aime que pour ça, — fit naïvement Toinette.

Puis, elle exposa les doutes qu'elle avait encore qu'il fût soigné autant qu'il le méritait. Pourquoi le taire? Elle avait déjà pensé comment elle garnirait sa chambre..... Elle allait dire « *une fois mariés* », et la pudeur arrêta sa phrase pour la faire terminer par un « *si j'étais madame Fine* ».

Alors, Louis rappela qu'elle n'était jamais entrée chez lui et l'engagea à y pénétrer. Toinette s'y refusa un moment, poussée par un cri mystérieux de la pudeur; puis elle céda, parce qu'enfin il n'y avait là rien de mal. De toute manière, pour ce qu'elle avait travaillé, un moment de flânerie de plus ou de moins se connaîtrait peu.

Les deux amoureux enfilèrent le corridor, bras dessus bras dessous, après un moment de discussion pour chasser les scrupules, que la pudeur de la jeune fille opposait de nouveau. Toujours des fantômes, toujours; que pouvait-elle dire?

Il semblait que, ce jour-là, elle eût pris à cœur de faire toujours l'opposite de l'étudiant ; s'ils se trouvaient dans un bal, ils se donneraient le bras et alors, ne se le donneraient-ils pas devant tout le monde ?

. En arrivant dans la chambre, Toinette lâcha le bras de Louis : lui demeura à deux pas d'elle, la buvant des yeux, l'esprit frissonnant comme un papillon qui fleure une rose.

La première impression que causa cette chambre à Toinette fut désolante. Tout y était en désordre, il n'y avait même pas ce soin réglementaire des hôtels, cette froide ordonnance sans goût en laquelle on fait consister la propreté et la bonne tenue de ces établissements. Toinette aurait voulu voir sur les murailles un portrait de famille, un vase de fleur, un portemonnaie brodé, quelque'un de ces riens qui disent : « ici, il y a une famille ; ici, la tendresse, de ses doigts délicats, a laissé une surprise, un doux souvenir, » comme chez les Castellfort, comme dans d'autres maisons, et jusque dans son humble nid d'orpheline. Mais, ici, rien de tout cela ; juste une demi-douzaine de chaises dépareillées, une table qui était un fouillis de

papiers, des rideaux passés, tombés qui saient quand de leurs roulettes brisées, un canapé plein de bosses et decoloré, un miroir terni où les mouches avaient photographié un firmament, une commode cassée avec un dessus de toile cirée semé de peignes, de brosses, de papiers gras et de vieilles cravates. Dans un coin, écrasée sous la montagne de livres qui semblaient retenus dans leur chute par la muraille une malle reposait sur deux banquettes basses comme deux brancards de morts.

Tandis qu'elle regardait tout cela, plantée au milieu de la chambre, sans sortir de sa douloureuse surprise, Louis continuait à regarder sa bien-aimée, suivant un à un tous les contours de sa gracieuse personne, les yeux brillants comme des allumettes, le nez froncé, tous ses traits de satire accentués à l'exagération et avec l'expression de l'affût comme s'il attendait le cri d'attaque.

L'expression qui, peu avant, avait effrayé Toinette, s'accroissait de plus en plus, de minute en minute. Ah ! si elle l'eût surpris de nouveau ! Mais non, bercée par l'amour, par l'amour pur, elle s'étonnait à part elle de cette

négligence inconcevable pour sa tendresse.

Et madame Fine dit qu'elle a un faible pour lui..... Ces gens-là ne songent qu'à amasser de l'argent. Pauvres jeunes gens, comme on les tient, comme on les trompe ! Moi oui, je lui aurai une chambre bien jolie, bien en ordre!... Vraiment elle l'aime bien !..... Elle qui est une pauvre comme moi, elle a un grand miroir, des meubles capitonnés, une table de marbre.....

Comme elle arrivait là, ses yeux fureteurs se tournèrent vers l'alcôve, rencontrant au passage une garniture de toilette en fer placée dans une flaque, la cuvette pleine d'eau laiteuse, l'humide serviette suspendue au croc vacillant. Le lit était défait, les draps ouverts, plissés et le traversin conservait ici et là l'empreinte de l'étudiant, comme ces pièces d'un moule de terre glaise que l'on voit par terre dans les ateliers de sculpteurs. Une odeur tiède, l'odeur de Louis remplissait encore toute la pièce. Ni lui ni elle n'avaient parlé : elle allait ouvrir les lèvres. Et en tournant la tête, elle sentit sur son front les lèvres brûlantes de l'étudiant et à sa taille deux mains de fer.

Toinette poussa un cri d'effroi.

— Ne crie pas, ne crie pas : je t'aime, je t'aime !

— Fuis, fuis, Louis, au nom de Dieu, nous sommes perdus ! — cria-t-elle, tremblant comme la colombe entre les serres de l'épervier.

XII

Malgré la difficulté qu'il éprouva tout d'abord après sa première lettre, de trouver matière pour écrire à madame Fine *sans montrer le bout de l'oreille*, Louis tint parole pendant trois semaines. Ces trois premières semaines durant, il s'acclimatait, s'habituaît à une vie où il ne faisait rien, où il ne voyait rien, tandis que dans son cœur l'écho des dernières aventures n'était pas encore endormi.

Mais, quelques Barcelonais, quelques familles étrangères commencèrent à animer, comme tous les étés, la ville de Ripoll ; les établissements thermaux de Ribas reçurent des baigneurs et un gai commerce de visites s'établit entre les oisifs de l'une et l'autre ville. Louis lia bientôt amitié avec ces oiseaux de passage, ne

tarda point à trouver parmi les jeunes étrangères quelqu'une qui l'écoutât, et, aujourd'hui faisant un pique-nique, demain allant à San Joan de las Abadessas, après-demain à Ribas, un autre jour entreprenant une excursion au sauvage Montgrony ou s'éloignant jusqu'à Nurià, il sentit que les jours s'envolaient ; il ne songea plus à Barcelone, commença à trouver puéril l'engagement contracté et voulut en finir avec cette vulgaire correspondance. A la clarté vive de ses nouvelles aventures d'amour avec des jeunes filles plus développées et plus raffinées, le souvenir de Toinette alla diminuant de proportions et de couleurs, comme ces étoiles de jeux fantasmagoriques qu'on éloigne du foyer pour les remplacer par d'autres.

Dans cette situation d'esprit, comme il revenait chez lui d'une joyeuse promenade sur les bords du Fresser, où il avait juré avec enthousiasme un *amour éternel* à sa nouvelle bien-aimée, excité entre autres causes par la rumeur torrentueuse de ce fleuve qui agissait sur ses nerfs, exaltait son imagination, il trouva sur sa table une lettre de Barcelone. Elle lui produisit l'effet d'un *memento* intempestif.

Il la prit par l'un des angles, la considéra et la reconsidéra, sans l'ouvrir, à une distance dédaigneuse, et il l'aurait rejetée avec ennui s'il ne s'était senti domine par certains doutes que faisait naître en lui l'écriture. Elle n'était pas de madame Fine, non, elle n'était pas non plus d'un inconnu, il la connaissait, une écriture franche, gaie, nette, qu'il avait vue mille fois et il ne pouvait en deviner l'auteur.

Enfin, il déchira l'enveloppe, machinalement s'approcha une chaise sur laquelle il s'assit, tout de travers, mit la lumière près de lui et, ayant découvert la signature, lut ce qui suit :

Barcelone, 7 août.

Cher ami,

Si tu te trouves bien à l'endroit où tu es, restes-y; si tu as envie d'en partir, ne viens pas à Barcelone. Songe que c'est moi qui t'écris et que c'est à toi que je parle. Si c'était le contraire, peut-être bien pourrais-tu me conseiller autre chose ou t'épargner, sinon la lettre que je recevrais toujours avec plaisir, du moins le conseil que je suivrais difficilement. Assez de préambules; allons au fait.

Il y a eu hier dans cette maison, plus triste qu'un couvent pendant l'été, une vraie bagarre. Tu peux penser combien je m'en suis réjoui : « Grâce à Dieu ! nous sortons un peu de cette ennuyeuse monotonie », disais-je à part moi et, accoudé sur l'oreiller, parce que le scandale commença au petit jour, je tendais l'oreille et je crevais de rire. Si tu avais été ici, avec ce caractère d'enfant que Dieu t'a donné, tu serais dans de beaux draps. A cette heure, tu aurais bu la cigue, je veux dire, tu serais en pouvoir de femme, et ma foi, en belle gaieté ! Ne t'effraie pas. Dans les feux d'artifice les fusées d'avertissement précèdent toujours les pièces.

Figure toi qu'il vient une femme, une grosse femme, celle, dit madame Fine, qui lui a procuré Toinette, ton amie, à qui, paraît-il, notre inconnue rend des *services très importants*. Elle te demande. On lui dit que tu n'y es pas et elle répond qu'elle le savait. (Ici madame Fine commence à élever le ton, se montrant étonnée de cette réponse qui a tout l'air d'une insolence.)

La géante s'assied sur la première chaise qui lui tombe sous la main, et là, à son aise, bien qu'en soufflant d'une manière délicieuse, elle

commence à déchaîner sa langue contre toi et notre hôtesse. En substance elle dit que tu es un gredin qui a séduit sa pupille et madame Fine une Macette, — permets-moi ce trait d'érudition littéraire en faveur de la décence que je crois fort nécessaire en tel sujet. Puis elle finit par des menaces d'aller te trouver et de te faire marier de force si de bon gré madame Finen'obtenait pas que tu viennes, comme elle dit, *réparer ta faute*, ou comme je le dis, moi, *payer les pots cassés par un autre* ou l'équivalent.

Ah ! mon cher, quand madame Fine entend cela, quel sabbat ! L'entendre sans y assister, vrai ! c'était malechance : il ne se présente pas chaque jour, gratuitement, des spectacles aussi amusants. Je m'habillai d'un trait, et je sortis, espérant qu'elles en viendraient aux mains et se créperaient le chignon. Mais ô surprise ! mon cher, cette femme laisse alors l'hôtesse et s'en prend à moi, parce que je suis sorti, parce que je suis là à assister à la bataille, à écouter ce qui se disait. Il est inutile de te dire que je n'ai pas branlé : je suis resté là planté, les mains croisées derrière le dos et le sourire sur

les lèvres, la laissant jeter son feu, la laissant m'insulter, imperturbable comme je sais l'être et comme exigeait que je le fusse le vaudeville dans lequel, d'entrain, j'avais voulu jouer un rôle.

Enfin, quand elle eut épuisé toute sa litanie d'insultes et d'injures, je pris la parole avec le plus grand sang-froid et je dis :

— Vous avez parlé, n'est-ce pas ? Laissez-moi donc parler à mon tour. Savez-vous ce que disait saint Bernard ? *La femme est l'orgue du diable*. A la tête que vous faites, il me semble que vous ne me comprenez pas : je veux dire que vous et Toinette, étant femmes, êtes les porte-voix du diable, et que Louis ne doit pas vous écouter.

Un jour, dans une de tes exaltations, tu me supposais à cause de ma froideur incapable de te servir dans un moment difficile. Je ne dis pas ceci pour faire valoir le service que je crois t'avoir rendu, mais pour que tu voies que le meilleur des systèmes est le mien : tout prendre avec calme.

— C'est que... — fit cette femme.

— Attendez, attendez, je vous ai laissé par-

ler jusqu'au bout, maintenant écoutez-moi. — Après, vous reprendrez vos fureurs tant que vous voudrez. Allons au fait... Comment vous appelez-vous ?

— Matrone.

— Eh bien ! voyez, Matrone, ce que vous voulez de madame Fine, c'est qu'elle écrive ? Pourquoi ne le faites-vous pas vous-même ?

— Parce que nous ne le savons pas et que nous ne voulons pas crier sur les toits le malheur de la fillette ni...

— Assez, assez ! Le malheur ! c'est le mot, c'est vous qui l'avez dit. Pour bien jouer il ne faut pas s'endormir. Fille qui a un amant en a la douzaine, et ici nous ne prendrons pas des vessies pour des lanternes, savez-vous ?

La femme, rouge de rage, en se voyant dans la nasse, voulait fuir, se débattait comme un poisson.

— Attendez, attendez, repris-je avec le plus grand calme. Vous supposez imprudemment, oui, imprudemment puisqu'elle en a déjà fait une que vous n'attendiez pas d'elle... imprudemment, je le répète, que la jeune fille est incapable de ce que je dis . Eh bien ! ne cédez

pas à la colère, qui est mauvaise conseillère, soyez pratique comme il faut l'être, comme il le convient pour vous et aussi pour la jeune fille : avez-vous la preuve du viol que vous supposez ? Non, alors n'intentez rien de force. Les tribunaux connaissent déjà le procédé de faire payer les pots cassés au dernier arrivant, et ils ne condamneront pas Louis à se marier. Vous, ils vous condamneront comme calomniatrice.

Matrone recommença à montrer les dents et moi, une fois qu'elle fut calmée, négligeant comme non avenues toutes ses injures, je continuai :

— Je veux dire : il est inutile que madame Fine écrive, il est inutile que vous écriviez ou que vous alliciez à Ripoll faire du scandale et mettre sur pied la justice. Si vous écrivez, il ne viendra pas ; si vous y allez, vous dépenserez de l'argent sans autre profit que de vous donner la fièvre et de tourmenter une pauvre mère qui, en aucun cas, ne serait coupable et qui, ne vous faites pas d'illusions, entre la parole de son fils et la vôtre, optera pour celle de son enfant. Enfin, si vous avez recours aux tribunaux, je

vous ai dit ce qui vous arrivera. Ne voulez-vous pas me croire ? Prenez conseil d'un avocat et vous verrez ce qu'il vous dira.

Ma froideur, cette froideur qui t'est si antipathique, mon cher, causa l'effet d'un seau d'eau froide : la femme commença à carguer ses voiles et s'en fut comme un chien qui a reçu une bastonnade.

Je doute que l'on essaie rien du tout, je doute que le scandale aille plus loin. Maintenant fais ce que bon te semble, en ami sincère, je te conseillerai de n'être pas un agneau, parce que le royaume des cieux est promis aux doux, mais pas cette terre : ici ils la paient cher. Si Toinette et toi vous avez bronché, pense que la femme qui bronche une fois, en tombe cent, que celle qui a de la pudeur, se tait, qu'en ces sortes d'affaires la faute est égale des deux parts et que, par conséquent, payer pour autrui est fort dur.

En substance, je vois ta position fort aisée, et voilà pourquoi je t'ai dit en débutant que, vu mon caractère, le conseil que je te donne serait inutile pour moi ; mais comme tu es pétri d'une autre pâte, j'insiste sur ce que j'ai dit :

ta situation aisée et tout ce qui s'ensuit, je te conseille de ne plus revenir. Donne à ta mère un prétexte quelconque et va-t'en à Saragosse ou à Valence, par exemple; de la sorte, tu verras du pays.

Je crains que toute cette histoire ne te cause de l'ennui. Tu seras bien fou si tu t'entracasses; la chose n'en vaut pas la peine, et en ces matières, on le sait, c'est à la femme à se garder. Souviens-toi des jugements de Sancho Panza. Que ce gars était profond, mon cher!

Adieu, je m'en vais aux billards du *Café de France* où je passe plus d'heures que jamais, parce qu'avec les chaleurs qu'il fait à Barcelone, on n'est bien qu'en deux endroits: dans ces souterrains et dans l'eau; je dis mal, madame Fine en ajoute un autre, la cathédrale, et cela se peut.

Ton ami, toujours à ton service,

THOMAS LLASSADA.

Louis dut appuyer son front sur ses deux mains et se voiler la vue; sa pensée ne fonctionnait plus; son cœur, son cœur battait violemment. La surprise l'avait abruti.

— Que faire ? murmuraient ses lèvres. — Que faire ? — se demandaient-elles deux fois, puis trois, puis quatre. Et sans trouver la réponse, soudain elles s'écriaient d'une voix chargée de pleurs et de colère :

— Et lui qui me l'écrit avec ce cynisme ! Cela semble impossible !... Ma mère ! ma mère, quand elle le saura ! Ah ! si mère le sait, elle en mourra, elle mourra de chagrin !... Et lui, rien, il plaisante ! Quel sang !... Qu'as-tu fait, Louis, qu'as-tu fait ?

De nouveau, il prit la lettre, et, laissant de côté le préambule, éloignant ses yeux lassés de la description sarcastique que Llassada faisait de Matrone, il chercha l'endroit terrible, cette accusation effroyable par sa simplicité et sa précision « que tu es un gredin qui a séduit sa pupille. »

— Oh ! oh ! cria-t-il pour se tranquilliser lui-même. Je n'ai séduit personne ! L'amour, l'amour nous a séduits tous deux ! Pauvre Toinette !

Par les yeux de l'étudiant, les larmes commencèrent à couler, et il demeura un moment à branler la tête de désespoir, sans prononcer un mot de plus, reconstituant dans le secret de sa

mémoire toute la scène de la chute, désireux d'y trouver une excuse dans chaque détail. Un frisson irrésistible ne lui laissait aucun repos, ne lui permettait de suivre aucune idée. Devant lui, là, sur la table, l'écriture détachait ses lignes sur le papier blanc, ses lignes lisibles, franches, ironiques et sans qu'il le voulût, les yeux de Louis venaient retomber sur elles.

Alors ils lisaient : *Puis elle finit par des menaces d'aller te trouver à Ripoll et de te faire marier de force... si de bon gré madame Fine n'obtient pas que tu viennes, comme elle dit, réparer ta faute, ou, comme je le dis, payer les pots cassés par un autre.*

Cette dernière appréciation le blessa profondément, un moment il demeura silencieux, se leva de la chaise et, se promenant de long en large, à grands pas, dans la salle, il monologuait ainsi :

— Ma faute ! Non ; en tous cas, c'est notre faute à tous deux. Je ne suis pas comme lui, je ne prends pas Toinette pour une fille perdue ; je la connais, lui ne la connaît pas. Pour tous deux, ç'a été une fièvre, un délire, un aveuglement, une heure de folie !... Oui, pour tous les

deux : je ne suis pas coupable, je ne dois pas tuer ma mère par un mariage qui sera mal vu. Non, non, on ne me fera pas marier par force. Oh ! je ne dois pas sacrifier la vie de celle qui m'a donné le jour, qui a tant d'amour pour moi, pour réparer un moment d'aveuglement, d'égarement des sens, de la volonté, de la liberté. Cela même qui justifie sa pureté, cette pureté que je ne cesserai de lui reconnaître, quoique le monde ne fasse pas de même, me justifie moi aussi... Oh ! j'ai vu quelque part dans la lettre le mot *malheur* !

Et il se hâta de la parcourir, cherchant le mot comme un puissant défenseur.

— Oui, il y est. C'est *Matrone*, *Matrone*, elle-même qui l'a prononcé... Oh ! oui, comme le dit Thomas, c'est là le mot, le vrai mot ! Le fait du hasard, une calamité fatale, c'est le malheur, et nul n'en est coupable, et l'on n'en peut rendre responsable personne. Chacun de nous deux, Toinette, subira les conséquences qui en résultent pour nous, rien de plus... Pour toi, elles sont plus cruelles parce que tu es femme... Et moi, ai-je la faute que tu le sois ? Non, il est bien clair que non. Donc, par cette disproportion

fatale, qui est le fait de la nature, nul, nul ne peut me condamner à te décharger, pour me charger, moi, de plus qu'il ne me revient du fardeau commun. Tu courrais plus de risques, tu aurais dû y songer, fuir davantage.

Et au milieu de ce raisonnement sophistique que l'égoïsme enhardi lui dictait, il se sentit assailli par un remords terrible :

— Un enfant ! Oh ! non, la lettre ne dit pas ça !

Anxieusement, il la relut encore une fois d'un bout à l'autre, et, en rencontrant une allusion suffisamment transparente, son esprit, éperonné par l'égoïsme même, la voilait pour la présenter obscure, douteuse, amphibologique.

— Oh ! oh ! il ne dit pas que cela soit : tout au plus donne-t-il à entendre que cela pourrait être.

Et l'énormité même du péril que courait sa conscience, l'engageait à se cacher la vérité terrible et le faisait s'abreuver à la grande source des désespérés, où le doute prend immédiatement l'accent du scepticisme le plus effréné et où les vérités les plus claires, les autres jours, s'obscurcissent.

Son cœur commençait à pardonner le cynisme de Thomas. Il n'avait pas lu cette lettre avec le sang-froid qu'il fallait ; maintenant, un peu plus tranquille d'esprit, délivré de cette brusque surprise, il ne la trouvait plus aussi cynique. Elle aurait dû être un peu moins badine vu le sérieux du sujet ; de toutes manières, cependant, elle contenait des jugements, des conseils, bien dignes qu'on y réfléchît, qu'on les ruminât dans le calme. Bien des fois, Thomas lui avait prouvé qu'il connaissait le monde bien autrement que lui, qu'il avait bien plus de sérénité dans le raisonnement.

Enfin, tous deux n'étaient-ils pas d'accord sur le fait principal : ne pas se plier au mariage ?

— Oh ! oui, Thomas a raison, il faut que je relise cette lettre... Demain, demain j'y verrai plus clair.

Le bien et le mal, le devoir et l'égoïsme luttèrent avec acharnement en lui toute cette nuit, sans que la victoire se décidât. Il était trois heures du matin que, se retournant sur le lit, Louis répétait encore :

— Demain, demain, j'y verrai plus clair.

XIII

C'était le mois de mars de l'année suivante.

Le premier rayon de soleil qui, à l'aube, vint lécher l'humble alcôve, surprit la larme hon-teuse qui courait le long du visage de Toinette. La pauvre couturière, enfoncée dans son lit le visage flétri par le chagrin, contemplait tout attendrie l'angélique petite tête de l'enfant qu'elle étreignait contre son sein avec un amour sans pareil.

Il y avait huit jours qu'elle gisait dans ce lit, sans cesser de le regarder un moment. Qu'il était beau, qu'il était doux et tendre, un ange tombé du paradis pour remplir de bonheur toute la vie d'une famille ! Et son père ne le voyait pas, ne l'avait pas encore vu, ne voudrait jamais le

voir, peut-être ! Ah ! bien sûr, s'il le voyait, il lui donnerait son nom, il ne voudrait pas s'en séparer un seul instant ! Le cœur le plus cruel ne peut être sourd à la voix de la faiblesse, au suave regard de l'innocence.

« Louis est bien loin d'avoir un cœur de pierre. C'est la honte, c'est sa famille, c'est le qu'en dira-t-on qui nous ont enlevé ton père, mon fils ; mais s'il te voyait si beau, si petit, si faible, avec ces petits doigts qui ne peuvent saisir un cheveu, avec cette bouchette qui ne peut livrer passage à un pignon, avec ces yeux si éveillés !..... »

Et, comme elle disait cela, les yeux de la mère se remplirent de larmes, ses bras donnèrent une nouvelle étreinte à l'enfant et ses lèvres se posèrent un moment sur le tendre front du nouveau-né.

Il se réveilla à demi, remua les jambes dans les langes, ouvrit les bras comme pour chercher quelque chose avec ses poings fermés et pleura un court moment ; rien que le temps nécessaire pour que la mère pût rapidement guider ses lèvres vers le doux sein où il trouvait sa consolation et sa nourriture.

— Voilà notre pierrot qui ne dort plus ! Le voilà éveillé ! — cria gaîment Matrone, en entrant dans la chambre.

— Un peu, — répondit la mère en essuyant en toute hâte ses larmes.

Matrone ouvrit de part en part les fenêtres, inondant la chambre d'une vive clarté et entra dans l'alcôve une écuelle de bouillon à la main.

— Eh ! Avez-vous bien dormi ?

— Bien, et vous, Matrone ?..... Vous m'apportez du bouillon ? Comment vous paierai-je tant de bontés ?

— Quelles bontés ? Tu me chantes toujours la même chanson ! Ne le ferais-tu pas pour moi ?..... Eh bien donc !..... Ma foi, nous serions bien dans ce monde si nous ne nous aidions pas les uns les autres !

Et ce disant, droite sur le côté du lit, la grosse Matrone refroidissait ce breuvage en en enlevant des cuillerées qu'elle laissait tomber en filets dorés dans la bleuâtre fumée qui sortait de l'écuelle.

Toinette, la malheureuse Toinette, la contemplait en ce moment avec la respectueuse admiration qu'impose la vraie, la pure charité : elle se sentait bien petite, bien faible pour ré-

compenser un jour les soucis qu'avait supportés pour elle cette femme.

« C'est que, vois-tu, pensait-elle en regardant de nouveau son fils, toi, fils de mon cœur, tu lui dois peut-être la vie et moi, .. ah ! moi, l'honneur devant le monde. »

Et la reconnaissance s'épanchait en larmes que la pauvre Toinette essayait de cacher en s'essuyant furtivement avec le traversin trempé.

Ce mouvement n'échappa pas à Matrone, qui tout en soufflant sur les filets dorés de liquide, la regardait du coin de l'œil. Mais, comme son délicat instinct suppléait à toute l'éducation qui lui manquait, en pareil cas elle dissimulait pour ne pas arracher involontairement de douloureuses confessions, et elle feignait plus que jamais d'être inattentive à la situation affligeante qu'elle avait devant les yeux. Aussi laissa-t-elle passer le temps nécessaire aux larmes pour se sécher, et fit-elle alors, soudain, d'une voix gaie :

— Allons, ma fille, prends le bouillon. Il me tarde d'embrasser le pierrot de notre nid. Tiens, tiens, et laisse-moi prendre ce petit glouton.

— Tu téterais tout le jour, petit gourmand !
Toinette prit l'écuelle dans ses mains effilées

et décolorées d'accouchée, et laissa passer son fils dans celles de Matrone qui, le couvrant de son tablier de laine, le dévorait de baisers. Dans les bras du colosse, l'enfant semblait une poupée, et la mère exprimait avec une certaine douleur ce sentiment, demandant :

— Dites, Matrone, il ne pèse rien ?

— Si, il se remplit ; ne te forge pas de chimères. Pauvret, il n'a que huit jours ! dis : je fais mon poids, eh ? petit 'rat !

Et sans le vouloir, elle démentait ses affirmations en le faisant sauter, en le levant tout droit pour jouer, comme si elle eût fait de l'équilibre avec une plume que la brise lui enlevait des bras.

— Et les fillettes, Matrone ?

— Elles sont au travail. Je ne vous entendais pas bouger et je n'ai pas voulu qu'elles vinsent vous éveiller.

— Ah ! surtout que je dormais ! Il y a des heures que je suis réveillée !

— Et pourquoi ! Tu ruminais, tu revenais à tes casse-tête de toujours ? Ah ! si je pouvais te tourner la cervelle comme on retourne une chaussette ! Les expansions de douleur, les larmes soulagent le cœur, en éteignent les cha-

grins, c'est vrai ; mais elles ne guérissent rien, elles n'arrangent rien. Je le dis toujours : les riches peuvent pleurer, et encore pas si facilement, ils ont qui agit pour eux ; mais nous, les pauvres, nous ne pouvons perdre ni cœur ni courage. Il nous faut prendre sur nous et butte ici, ferme là, aller toujours de l'avant. Quant à M. Louis, tu ne peux plus y penser, parce que ta santé s'en ressentirait alors que tu en as besoin pour élever ce petit ange.

— Non, précisément je n'ai pas pensé à la chose des autres jours, je n'ai pas pleuré..... comme vous le croyez.

— Tu veux dire, coquinette ?

— Je pensais qu'il vous faudrait me faire la charité de songer au baptême, parce que l'enfant a maintenant assez de jours.

— J'en parlerai aujourd'hui même à M. Michel qui est bien avec le recteur de la paroisse. Ne t'angoisse pas, tout s'arrangera. L'enfant est sain et bien portant, il ne court aucun danger et le temps ne nous manquera pas pour le baptiser. M. Michel a tout justement baptisé le sien hier ; j'attendais que madame fût remise pour la charger des démarches.

— Ah ! non : vous savez que les dames ne sortent pas de chez elles avant quarante jours. Et M. Michel n'est pas homme à laisser sortir sa femme avant !

— Bien sûr..... mais je gagnais du temps parce que, je ne sais pas, mais j'ai plus honte d'expliquer ce qu'il t'est arrivé, à monsieur qu'à madame...

— Ce fut un piège, Matrone.

— Je le sais bien, sainte fille du Bon Dieu !

— C'a été une fourberie, et cela ne déshonore personne, parce que toutes les malheureuses femmes y sont exposées. Qui pouvait attendre cela de Louis ?

— Eh oui, ma chère, nous le savons bien. Ne te fais pas de souci pour cela.

— N'hésitez donc pas : cachez mon nom et rien de plus.

— Oui, ma fille, oui ; je ferai ainsi et tout s'arrangera.

Et ce disant, Matrone laissa tomber une larme involontaire sur le bonnet du petit, qu'elle chauffait de son haleine, tandis que la mère, à son tour, étouffait ses sanglots, enfonçant vivement son visage dans l'oreiller.

Le désespoir de la pauvre Toinette durait encore. De son cerveau surexcité par la douleur jaillissaient sans relâche des pensées affligeantes qui lui déchiraient le cœur. Jamais elle n'avait entendu dans son âme une voix aussi éloquente et aussi cruelle à la fois. Après les tristes réflexions qu'il lui venaient sur l'infamie de Louis, les talonnant, des pensées de scepticisme amer s'élevaient contre la société qui la regarderait d'un mauvais œil, la repousserait sans compassion, sans justice.

Après elles, sans solution de continuité, une douloureuse exclamation lui sautait à la gorge : « Ah ! être forcée de le baptiser sans lui donner un père, le présenter au monde, déshonoré, comme un bâtard, comme un fruit du vice, lui, le fils de mes entrailles ! »

Telle était la note dominante de cette douloureuse élégie qui lui déchirait le cœur depuis si longtemps. Les lois sociales et le quand dirait-on pesaient sur elle comme une chose insupportable et lui semblaient cent fois plus cruels que l'infamie même dont elle était la victime.

A la fin, la piqure des désillusions se supporte avec un esprit plus calme ; mais la rougeur de

la honte remue tout l'être, nous chasse toujours dans le recoin le plus obscur, nous éloigne de nos semblables et nous offre pour unique refuge une solitude qui se peuple bientôt de remords et de souvenirs empoisonnés, perdant ainsi le caractère consolateur de la vraie solitude.

Sa vie serait un enfer d'autant plus cruel que, dès sa naissance, elle y condamnait ce fils irresponsable et innocent. Ah ! quand le pauvre aurait l'usage de sa raison, comme ses joues en rougiraient aussi ! Et alors quels regards qui la tortureraient, comme il la blâmerait du fond de son cœur !

À côté de cela, la pauvreté ; la misère, la faim, peut-être ! Ah ! il était terrible, bien terrible le tableau que lui traçait son imagination, cette compagne lunatique qui est aussi puissante pour nous faire jouir qu'elle s'acharne à nous faire souffrir le lendemain.

Matrone qui, tout en berçant l'enfant, entendait de la petite salle les sanglots mal étouffés, devinant, comme si elle les lisait, tous les tourments de sa fille adoptive, essaya de la distraire, en lui parlant de choses indifférentes et en l'engageant à abandonner le repos du lit comme

portant trop facilement à la tristesse. Le mouvement, le travail, pour les gens qui en ont l'habitude, est une consolation sans égale, loin d'être un châtement ou une peine.

Toinette, trouvant le conseil bon, ne se fit guère prier : elle se leva et avec sa bonne amie, elles lavèrent et habillèrent le petit à la chaleur du soleil qui envahissait la chambre ; déjà la mère trouvait dans cette occupation une vraie compensation à ses peines. Puis Matrone refit le lit et mit en ordre la chambre, plaça sur les épaules de l'accouchée un grand fichu et changea de vêtements pour aller travailler chez M. Castellfort.

— Ne sors pas de la maison de tout aujourd'hui, entends-tu, Toinette ? Tu es encore trop faible. Le fourneau est garni, et si tu veux du bouillon tu en trouveras dans la marmite : à une heure les fillettes viendront et vous pourrez dîner, — dit la bonne femme en fixant la dernière aiguille sur le mouchoir qui entourait son cou.

Et faisant un dernier baiser au petit endormi, elle ferma la porte et descendit l'escalier, les yeux en larmes.

XIV

Comme elle arrivait à la porte de M. Castellfort, Matrone se sentit le visage en feu. Tout en attendant qu'on lui ouvrit, après un bon coup au bouton luisant de la sonnette, elle laissa ses yeux se perdre dans le haut de cette cour, pleine de fenêtres fermés, toutes voilées par des stores de couleur amortie. Le calme profond qui régnait là donnait au chant d'un pauvre serin, prisonnier dans une cage suspendue au quatrième étage, un ton de tristesse qui arrivait au cœur. Ce n'était pas la première fois de sa vie que Matrone trouvait à cet escalier un air de tristesse sépulcrale ; elle se souvenait bien, hélas ! d'avoir attendu au même palier en 1853 !

A ce moment, elle se représenta tout à la mémoire.

Il était neuf heures du matin, un peu plus un peu moins, la même heure qu'aujourd'hui : elle venait de quitter à l'hôpital de Sainte-Croix, les parents de Toinette, estropiés, mourants, par suite de l'explosion de la chaudière de l'usine de feu M. Raymond. Le cœur brisé, Sio à son bras, Angèle et Toinette accroupies à ses jupes, car elles ne marchaient pas bien solidement encore, elle était venue comme une folle poursuivie par le malheur, demander un morceau de pain, plutôt que pour les siens, pour cet ange de Dieu qui restait sans soutien sur la terre ! Quelle journée ! ciel ! Quelle journée !

Heureusement pour tous, M. Raymond avait agi non pas comme un chrétien, comme un père ; et si, un jour, elle se vit veuve et avec un enfant de plus, en bas âge, que l'amitié et le malheur avaient jeté dans ses bras, les mains généreuses de M. Raymond et plus tard de M. Michel, son fils, ne lui laissèrent point connaître la misère.

Vrai, derrière cette porte il n'y eut jamais un refus pour elle ; mais ce perron, cette cour combien avaient-ils entendu de soupirs d'elle ! Il est si triste d'avoir à demander !

Et comme elle en arrivait là de ses tristes remembrances, elle sonna une seconde fois avec plus de force pour couper matériellement le cours de ses pensées. Une main souleva le store du balcon d'en face et entre la vitre et le rideau vert elle reconnut le maigre visage de la femme de chambre.

L'on entendit aussitôt une course de pas étouffés qui se rapprochaient et la porte luisante s'ouvrit.

— Vous, Matrone? — fit Annette qui accompagna la porte en fermant. — Avez-vous sonné une fois déjà?

— Oui, il y a même du temps.

— Pardon. J'étais sur la terrasse à épousseter les tapis, la cuisinière est au marché et Manuel chez le pharmacien.

— Madame n'est pas bien?...

— Hum! ma chère, hum! répondit la domestique en branlant sa tête couverte d'un mouchoir, à la mode basque, baissant les yeux et faisant avec les lèvres un prout de doute.

— Et qu'a-t-elle donc, cette pauvre madame Grace! — s'écria Matrone alarmée.

— Nous ne savons pas ce qui lui est arrivé.

Le *sâr* est qu'on ne nous laisse pas entrer dans la chambre; on en a chassé jusqu'à la nourrice et l'enfant. Monsieur et sa belle-sœur la soignent, et il n'y a pas demi-heure qu'il y a eu consultation de trois médecins.

— Mon Dieu! mon Dieu! — s'écria entre ses dents Matrone, en même temps contrariée et pleine d'embarras.

L'une derrière l'autre, elles se dirigèrent vers la cuisine, étouffant leurs pas dans la mollesse de la natte et sans dire un mot. La femme de chambre déposa les torchons et les plumeaux qu'elle portait et, s'asseyant toutes deux, elles reprirent la conversation.

— Bien, et alors on ne dit pas ce qu'elle a? Il semble que tu me parles avec un certain mystère, Annette?

— Mystère, mystère... il semble qu'ils veulent qu'il en soit ainsi. C'est à dire *ils*; c'est elle, cette savantasse de mademoiselle Gertrude, car Monsieur n'agirait pas de la sorte. Vous le connaissez bien. Mais sa farfouilleuse de belle-sœur, maintenant, me le gouverne, comme Madame ne peut pas le gouverner. Elle tient la porte de la chambre toujours fermée et, s'il leur

faut quelque chose, vous verrez, elle tire le cordon de la sonnette et quand vous êtes à deux pas, que vous avez déjà la main à la porte, vous l'entendez qui est derrière, ne l'entr'ouvre qu'un peu, vous tend la cassolette, le verre ou quoi que ce soit et, après avoir dit : « Portez telle chose ! » psst, elle referme. Et puis, tardez une minute, parce que l'eau n'est pas assez chaude ou parce qu'il faut la faire un peu refroidir, là voilà devant vous avec un museau de trois doigts et qui vous prend l'ouvrage des mains. Je vous dis que j'en suis si lasse et relasse que si ce n'était pour Monsieur et la petite dame, je les aurais plantés là !

— Non, ma chère, non ; il faut avoir de la patience. Quand il y a des malades dans une maison, vous savez, on n'a pas de la bonne humeur à revendre.

— Oh ! ce qu'elle n'a pas à revendre, c'est de la politesse. Est-ce que, par hasard, nous empoisonnerions la chambre pour que nous ne puissions y entrer ? Est-ce que, par hasard, nous ne savons pas, aussi bien qu'elle, soigner Madame ? Qui l'aide à s'habiller et à se déshabiller quand elle est bien ? N'est-ce pas moi ?

Parfois, Monsieur, pour que je puisse la déshabiller, ne se couche pas avant elle.

— Les médecins ont peut-être ordonné beaucoup de calme... qui le saura... —

Matrone répondait avec l'indifférence d'une personne absorbée par d'autres questions.

— Quel calme! calme! Suis-je une étourdie? Est-ce que je porte des grelots à mon cou?... —

Un coup de sonnette de la chambre de la malade coupa la parole à Annette.

— Tiens, nous y voici!... Vous allez voir, — dit la femme de chambre se levant d'un air furieux.

— Attendez, — fit tout à coup Matrone. — Ecoutez, je voudrais voir Monsieur, s'il peut sortir un instant, et au cas contraire, demandez aussi si nous devons faire le balayage ou si l'on a besoin de moi pour quelque chose.

— Hum! hum! hum! Vous voulez que cette madame Gribiche me réponde à tant de questions? Je vous dis que non!

— Va, ma chère, va... — fit bonnement Matrone en la poussant vers la porte avec la douceur de quelqu'un qui ne pense pas à des mesquineries.

Elle se rassit, et, laissant échapper son regard par les aises de cette cuisine pleine d'une batterie brillante qui révélait l'aisance, son naturel de femme, malgré toute sa préoccupation, ne put s'empêcher de prêter attention au désordre inaccoutumé qui régnait sur les fourneaux, la table et l'évier.

— C'était Monsieur, — fit Annette, revenant les traits tout joyeux. — Allez droit au bureau : il vous attend. On voulait savoir si Manuel est revenu de chez le pharmacien. Rien, de ses idées à elle; comme si, voyez-vous, nous n'aurions pas déjà apporté les médicaments...

Déjà Matrone avait disparu par le couloir du bureau. Annette prit de nouveau les plumeaux et se perdit par les corridors et les pièces.

L'entrevue de Matrone et de M. Michel ne fut pas de longue durée : il était profondément attristé de la maladie de sa femme, que chaque jour il aimait davantage. Les médecins ne se prononçaient pas sur le pronostic et même exposaient le diagnostic avec un vague alarmant. Début d'une maladie, plus ou moins sérieuse, toujours dangereuse dans l'état de madame Grace; ils semblaient pencher vers l'hypothèse

d'une péritonite. Matrone ne comprit pas trop nettement ce langage.

L'un et l'autre, très préoccupés de leur situation, s'écoutaient inattentivement. M. Michel, voulant gagner le temps, parlait rapidement, en phrases hachées, et quand ce fut le tour de son interlocutrice d'exposer ses désirs, l'on voyait bien qu'il avait la tête à cent lieues.

Debout au pied de la table, il faisait danser une lourde boule de cristal et ses yeux inquiets tantôt se fixaient sans expression sur ceux de Matrone, tantôt étudiaient la tache d'une carte, la corniche du coffre-fort ou s'arrêtaient avec une égale indifférence sur les échantillons de coton en rame entassés en pile sur la presse à copier.

D'autre part, Matrone sentait sa langue arrêtée par la honte : craignant toujours que l'on ne supposât que la fille séduite était une de ses filles, la pauvre femme n'arrivait pas à s'expliquer sans beaucoup de difficultés et elle ne trouvait point un mot *frappant*, une phrase concise, et aussi énergique qu'il le fallait pour éveiller l'attention de M. Michel et l'obliger à écouter avec intérêt.

— Bien, — dit-il enfin, — que m'avez-vous

dit que vous désiriez? Que je voie M. le recteur de Sainte-Monique? Je ne le puis. Vous comprenez bien que je ne suis pas en disposition de sortir d'ici une minute.

Matrone, les mains croisées sur sa jupe, ne répondait pas un mot. Se cachant la moitié du visage de la main et se grattant un sourcil, — ce qui était son tic quand il réfléchissait, — M. Michel continua :

— Voyez, nous allons faire une chose : vous vous présenterez avec une de mes cartes. Cela suffira.

Sans s'asseoir, il écrivit quatre mots, une recommandation vague, sur le bristol, et le lui tendant, il se disposait à retourner auprès de sa femme.

— Dites, Monsieur, — demandait Matrone en le suivant, — devons-nous faire le balayage de semaine aujourd'hui?

— Non, — répondit-il à voix basse sans s'arrêter.

— Je suis toute à votre disposition.

— Merci.

— Il n'y a pas à me remercier : vous savez que vous pouvez commander.

— Merci, merci, — continua t-il, marchant à demi tourné, sur le bout du pied et faisant du doigt signe de se taire.

Matrone s'arrêta en le voyant entrer dans le salon voisin de la chambre de la malade, salon sombre à ce moment, plein de recueillement et où quelque odeur de médecine qui y arrivait faisait ralentir le pas avec respect.

En tournant la tête, Matrone se heurta contre la femme de chambre qui, la prenant par la main et la menant de nouveau à la cuisine, lui dit :

— Eh bien ! avez-vous pu savoir quelque chose ?

— Oui, ils ne veulent pas faire le grand balayage. Là-dessus, je m'en vais, j'ai du travail.

— Non, ma chère. De Madame ! Qu'a Madame ?

— On ne le sait pas encore bien... quelque flambée... quelque une de ces *pidémies* que, grâce à Dieu ! nous autres pauvres, nous n'avons pas. Allons, ma chère, adieu et patience ; ne quitte pas de si bons maîtres pour des caprices qui passent.

En ce moment, la clochette de la porte sonna. C'était Manuel qui, tout suant, arrivait de la pharmacie. Son sang avait bouilli...

Toute pleine de gens, et musards!

— Eh bien! le pharmacien a-t-il dit ce que c'est? — demanda Annette.

— Et comment veux-tu qu'il le sache par l'ordonnance? Je ne le lui ai même pas demandé. Diable de fille, est-elle curieuse? Allons, allons, au balayage!

Et prenant congé de Matrone avec un sourire de bienveillance, il ferma la porte avec beaucoup de précautions, suspendit son chapeau et, à grands pas, le médicament à la main, se dirigea droit vers la chambre de madame Grace.

La pauvre Matrone descendit l'escalier toute confuse et prit le chemin de la cure, se confondant bientôt dans la mêlée des gens et des voitures qui transitaient par les Ramblas.

L'aveu qu'elle avait à faire l'humiliait profondément.

L'amour qu'elle portait à Toinette, la compassion que lui inspirait l'enfant et l'esprit de charité qui flambait toujours dans son cœur, pouvaient seuls l'encourager à faire cette démarche. Il

lui semblait que tout le monde devait lire sur son visage qu'elle avait des filles, et qu'en entendant cette honteuse révélation, tout le monde devait attribuer la chute à l'une de ses enfants. Elle voyait déjà les yeux de M. le curé la regarder en face à lui faire baisser les siens, n'osant la blâmer avec des mots pour son défaut de vigilance, pour son oubli de ses devoirs de mère, doutant peut-être de sa conduite modèle, attribuant bien sûr la faute au mauvais exemple. Ces craintes lui opprimaient le cœur comme elle ne se l'était jamais senti opprimé dans ses plus grands malheurs, lui faisaient ralentir le pas et aller comme à tâtons dans cette mer de gens qui, indifférents à son état, la battaient et la frappaient comme un cadavre ballotté par les vagues.

Tout ce trafic bigarré de voitures qui, courant à droite et à gauche de la Rambla, remplissaient cette large avenue de cent bruits ; le tapage de milliers de conversations, le chant des oiseaux qui, en mars, commencent à reparaitre parmi la naissante verdure des splendides branches des platanes, les voix discordantes des crieurs de marchandise, des vendeurs de journaux et d'allumettes, — toute cette clameur de vie qui fait

de la plus belle artère de Barcelone un des boulevards les plus gais du monde, n'arrivaient à l'oreille de cette pauvre femme que, comme une marée lointaine, sur laquelle se détachaient avec une stridence plus forte et plus vibrante les cris aigus de son esprit. Et, ainsi, marchant en zigzag entre les groupes d'acheteurs de fleurs babillards qui stationnent sur la Rambla de ce nom, s'ouvrant passage entre les files d'ouvriers qui attendent du travail sur le plan de la Boqueria, promenant comme une tache discordante de couleur son costume blanchi d'ouvrière par l'aristocratique Rambla du Centre, se baignant dans l'intense lumière solaire qui s'étale dans les vastes espaces de la place des Comédies et la tranquille Rambla de Sainte-Monique, elle arriva à la Rambla de sainte Matrone. Après avoir enfilé un escalier étroit et pauvre, elle frappa à la cure.

La porte s'ouvrit; elle entra dans une petite pièce, modeste, où cinq personnes attendaient déjà, lèvres closes, quelques-unes avec un papier timbré roulé à la main. Elle s'assit pour prendre son rang.

De temps en temps, la porte voisine s'ouvrait ;

la personne expédiée sortait, et une autre entra. Derrière elle, de nouveaux arrivants grossissaient la file de ceux qui attendaient. Le temps devenait long, lourd et endormant comme le calme qui régnait là, rompu de temps à autre par des bruits étouffés de plats qui venaient de la cuisine ou par les soupirs de fatigue que se permettaient les plus impatients ou les plus affairés.

A la fin, Matrone put entrer. Il était midi moins le quart. Un prêtre brun, grassouillet, l'air ennuyé, la tête couverte d'une calotte de velours noir, une soutane à pèlerine sur les épaules, prit la carte, s'assit derrière la table à écrire et, appuyant les coudes sur un grand livre-registre qui était ouvert, lut comme un myope la recommandation.

— Monsieur le curé n'y est pas; mais vous pouvez me dire ce que vous voulez, fit le prêtre, bâillant de fatigue, et avec l'indifférence d'un homme de bureau accablé de travail.

Matrone, se voyant débarrassée du regard de son auditeur, expliqua en peu de mots son désir. Tout le fatras qu'elle avait dans l'esprit se dissipa comme un feu de paille devant l'accueil

purement administratif que lui fit le vicaire, trop habitué à des cas analogues pour s'en étonner.

— Venez bon matin, demain, sans appareil d'aucune sorte, et nous le baptiserons.

Ces paroles dites, il leva le registre et l'approcha de ses yeux, tout en attendant un autre paroissien.

Matrone arriva chez elle, déchargée d'un grand poids. Sa rentrée inattendue coïncida avec celle des jeunes filles. L'heureux résultat des démarches qu'elle avait faites, ce matin là, calma la peine qu'en d'autres moments leur eût causée la maladie de madame Grace qu'elles aimaient tant toutes les quatre.

Elles dinèrent ensemble, avec une joie qu'elles ne connaissaient plus depuis quelque temps déjà, l'enfant sur les genoux de sa mère, et toute la conversation fut consacrée à discuter le nom que l'on donnerait au petit ange. A la fin, on tomba d'accord qu'on l'appellerait Raymond, comme le vieux Castellfort, le protecteur de cette famille, comme le saint tant de fois invoqué par la mère, tant de fois rappelé par Matrone, quand, berçant l'enfant pour le faire dormir,

elle chantait à la cadence de la chaise balancée,

Saint Raymond Nonat,
Fils de Villefranche,
Confesseur de Rois,
De Rois et de Papes...

XV

L'accoucheuse arriva de si bonne heure que l'on y voyait à peine. Elle avait passé la nuit sur pied, comme à l'ordinaire; car elle l'avait bien observé, à l'aube, à cette heure où tant de gens partent pour l'autre monde, beaucoup aussi viennent en celui-ci. Si les âmes étaient visibles, l'on verrait par les airs un vrai rigodon.

— Ah! — répondit Matrone qui lui avait ouvert la porte, — et si ceux qui viennent et ceux qui s'en vont pouvaient causer, combien des premiers rebrousseraient chemin!

Cette saillie produisit cet échange de rires que soulèvent toujours derrière eux les traits d'esprit facile à la portée de toutes les intelligences, et les deux femmes entrèrent dans la chambre de Toinette.

La lueur pâle du soleil levant l'éclairait à peine assez pour qu'on pût déterminer la nature des objets qui y étaient réunis.

L'enfant dormait profondément, les poings fermés, les bras mal croisés dans l'air, le bout pointu de la langue dehors, léchant la lèvre supérieure, comme s'il rêvait qu'il tétait.

— Voyez comme il est mignon ! — dit la mère, écartant le corps et tirant en haut l'épaulette de sa chemise pour cacher les chairs fines qui respiraient posément sous sa gorge.

Les deux arrivants tendirent le cou pour le contempler avec le tendre sourire que les enfants attirent toujours sur les lèvres ; mais madame Rita, l'accoucheuse, prenant bien vite un ton doctoral, s'écria gravement :

— Ce que je dis : cet enfant n'est pas rassasié. Il ne rêve pas qu'il tète ; il remue, il cherche, parce qu'il n'est pas satisfait.

Ces mots, lancés à ce moment d'extase, glacèrent le rire sur les lèvres des auditeurs. Les yeux troubles de larmes, la mère fixa son regard sur madame Rita pour la gronder durement, tandis que Matrone essayait de dissiper l'orage, en engageant ses amies à habiller de suite l'en-

fant pour qu'ils puissent être à l'heure à l'église.

Toinette prit le bouillon que Sio apporta à ce moment, puis elle sauta du lit, et toutes trois mirent la main à l'œuvre, bien qu'il leur en coûtât de réveiller si brusquement ce petit ange. L'accoucheuse, avec son inséparable mantille défaite sur la poitrine et pendillant de son chignon derrière la chaise, plaça adroitement l'enfant sur ses larges genoux et le maniant comme un coussinet à dentelles, enlevant des épingles, défaisant des nœuds et déroulant des bandes, le démaillota en un clin d'œil, tandis que, la mère, à son côté, pliait soigneusement tout ce petit linge qu'elle empilait avec amour sur son genou. Matrone réchauffait avec le poids de ses bras, enveloppés dans son tablier de laine, les maillots propres.

En se sentant dégagé, l'enfant cessa de pleurer et étira ses membres avec une paresseuse jouissance. Depuis longtemps, une larme se balançait aux yeux de sa mère; elle coula alors tout le long de son visage. Oh! c'était vrai, l'enfant ne se remplissait pas! Au jour déjà plus clair qui leur prêtait sa lumière, elle le voyait bien, nu, détachant ses chairs sanguinolentes sur la blan-

cheur de la couche, chétif et mou, montrant de douloureux plis de peau là où les muscles devraient saillir potelés et forts. La pauvreté de graisse permettait au sang de transparaître davantage à travers la peau très fine, qui prenait ainsi un ton saignant et attristant. La maigreur générale de tout le tronc donnait à la tête une disproportion évidente, évoquant pour la mère affligée de desespérantes comparaisons.

Heureusement pour elle, le cœur généreux des deux sœurs lui valut une surprise qui la vint distraire à temps opportun. Elles entrèrent avec un bonnet joliment enrubanné, un fasseton, un maillot festonnés et une capote en pèlerine, de piqué, tout blanc, comme ne le rêvait pas la pauvre mère, le tout amoureusement ouvré et brodé par les aimables donatrices.

Cette délicate attention produisit une explosion de joie. Matrone ne tenait plus dans sa peau; Toinette ne pleurait plus de chagrin, mais de bonheur: « Son fils, ce malheureux morceau de ses entrailles, pourrait du moins se présenter vêtu de la couleur de la pureté pour recevoir le saint sacrement du baptême. »

Chacune de ces pièces était suspendue en l'air

au bout des doigts, regardée et regardée encore, de devant et de derrière, étudiée dans tous ses détails, louée et commentée comme une robe de poupée, au milieu d'exclamations joyeuses.

Le cadeau des filles de Matrone ne pouvait être ni plus opportun ni mieux exécuté. A mesure que l'accoucheuse parait l'enfant de chacune des pièces, on en voyait mieux la juste proportion. L'on eût dit qu'elles avaient pris mesure si les manches du fasseton n'eussent été un peu longues, quoique avec un simple pli, elles lui allas-sent à ravir. Angèle expliqua la cause de cette longueur: la mode exigeait cela pour que les menottes en sortissent comme d'une corolle de lis : de la sorte le bébé avait les mains plus chaudes. Elles étaient précisément coupées sur le patron même qui servit pour la layette de la marquise de Valldeflors qui s'était tout fait faire au *Jasmin*. La seule chose qui manqua, c'était un ruban ponceau aux poignets et, si elles ne l'avaient pas mis, c'est que cela leur avait paru trop luxueux. A part cela et les autres garnitures, tout était pareil, coupe et mesure.

Toinette approuvait tout d'un regard plein de reconnaissance et de joie ; mais l'instant su-

prême de son bonheur, ce fut quand en mettant le bonnet au bébé, elle vit qu'il ne ne lui était pas petit, comme elle l'avait craint ; preuve évidente qu'il n'avait pas la tête grosse comme elle le croyait peu d'instant auparavant.

L'enfant habillé, Matrone se prépara, mettant son costume noir de mariage, une manteline de petit drap de la même couleur, bordée de velours, comme il était de mode dans son pays avant qu'elle vînt à Barcelone et un mouchoir blanc à la main, pincé par le milieu de manière qu'il s'ouvrait comme un lis d'eau brisé sur la tige.

Les fillettes brûlaient d'envie de servir de cortège ; mais Matrone ne le crut pas prudent. Elle serait marraine, et cela suffirait ; ce baptême ne permettait rien de plus.

Madame Rita présenta l'enfant à sa mère. Elle le baisa avec passion et, étendant sur sa petite figure un mouchoir léger pour le préserver de l'air, accoucheuse et marraine prirent en silence le chemin de la paroisse.

Alors Toinette se laissa tomber sur une chaise et fondit en larmes, sans que les paroles de ses bonnes amies la pussent consoler.

C'était la première fois qu'elle se séparait de son fils ; si les pronostics de l'accoucheuse s'accomplissaient, il lui faudrait bientôt le livrer au sein d'une étrangère, et alors quelle solitude !

Au milieu de son malheur, son fils n'était pas un aiguillon de honte, certes ! C'était déjà sa consolation, son unique amour sur la terre.

En huit jours d'existence, il avait conquis tout le cœur de la mère : il remplissait tout cet esprit. Quand elle le regardait, quand elle le tenait, le chauffait de la tiédeur de ses bras, il était le monde, il était la vie, il était tout pour elle ; hors de lui, rien autre n'existait. Et on le lui prendrait ! Et on l'en séparerait maintenant ! Elle ne voulait pas qu'un seul instant on l'enlevât d'auprès d'elle !

Elle se leva, jeta un grand fichu sur ses épaules, se dirigea vers la porte.

Les prières des jeunes filles furent inutiles : l'église était à quatre pas et, bien convertie, il n'y avait pas à craindre que sa santé s'en ressentît en rien.

— Mère se fâchera..... — criaient les jeunes filles.

— Elle ne me verra pas ; je les regarderai

de l'autre côté de l'église ; mais je ne veux pas perdre de vue mon fils, je veux voir comment on le baptise, je veux être là pour lui donner à téter, s'il pleure ; vous ne savez pas ce que c'est qu'un enfant. Ah ! vous pouvez bien aimer votre mère, allez !

— Alors nous viendrons aussi avec toi : nous t'accompagnerons.

Elles sortirent, l'accouchée entre ses deux amies, entrèrent à Sainte-Monique par la porte de gauche et, se cachant dans une chapelle sombre, où se détachait mystérieusement en blanc la statue de Jésus flagellé, elles virent madame Rita assise et Matrone agenouillée de l'autre côté de l'église et le visage tourné vers le maître-autel.

Deux sacristains, un d'eux époussetant avec l'irrévérence d'un homme habitué à traiter la maison de Dieu comme la sienne propre, l'autre rangeant et traînant des chaises qui grinçaient en raclant le pavé et trois ou quatre vieilles matinières qui toussaient dans des coins invisibles, rompaient le silence du temple par des résonnances discordantes.

La lumière terne de cette heure, traversant

les fenêtres de la façade, se contentait d'éclairer faiblement le stuc des arches de la nef et des arêtes du maître-autel, laissant les parties basses enveloppées de la pénombre du crépuscule matinal.

La chapelle du baptistère se détachait, cependant, au milieu de cette mystérieuse obscurité ; elle était près de la porte et recevait la lumière directe et vive par sa fenêtre carrée et banale comme celle d'une chambre. Pour ornement unique, sur ces murailles nues et stuguées de salle de bain, il y avait une petite image encadrée dans un grand cadre baroque et peint en blanc. Sa vue causait une telle impression de froid, que le cœur de Toinette se serra en pensant que son cher enfant pourrait s'y enrhummer.

Le temps s'écoulait lentement. De temps en temps, quelque prêtre traversait l'église à grands pas, saluait le Très Saint Sacrement, enlevant sa calotte en même temps qu'il faisait une genuflexion rapide et disparaissait par la sacristie.

— Ce sera celui-là ! — faisaient à part elles toutes ces femmes.

Mais le temps continuait à couler lentement,

la lumière du jour envahissait davantage la nef, à l'extérieur le bruit croissait et la pauvre mère accroupie dans l'ombre se sentait défaillir.

Enfin M. le vicaire sortit de la sacristie, vêtu d'un surplis et de l'étole, portant dans ses mains à demi croisées un livre. Derrière lui marchait un clerc. Les femmes se retournèrent, l'accoucheuse et Matrone se parlèrent à l'oreille et suivirent le prêtre.

Le clerc ouvrit la grille du baptistère et du coin obscur où elle s'était placée, Toinette mêlant les larmes de chagrin aux larmes de joie, vit baptiser son fils sans le gai cortège des cérémonies de ce genre, dans la froide chapelle et au milieu d'un calme de tombeau.

Tandis que l'accoucheuse recouvrait l'enfant, Toinette et ses amies sortirent de l'église. La pauvrette portait la souffrance peinte sur sa figure. Son cœur de mère ne pouvait se résigner à ce que les premiers pas de son fils fussent honteux et furtifs comme ceux du fils du crime. Elle ne desserrait pas les lèvres ; mais, sur son visage décoloré, tout un torrent de larmes coulait, et, quand elle arriva à la porte de chez elle, elle ne put monter à l'étage.

Quand elles entrèrent, la marraine et la sage-femme la trouvèrent assise, à demi évanouie sur le premier escalier.

— Sainte Vierge, enfant ! Mais pourquoi fais tu cela ? — s'écria Matrone, le cœur brisé.

— Donnez-moi mon fils, je veux le monter là-haut !

Elle le prit, le couvrit de baisers et, recouvrant de nouvelles forces, elle monta l'escalier, traînant le fichu qui, auparavant, lui couvrait le corps. Derrière elle, sanglotant de chagrin comme le deuil d'un enterrement, les autres suivaient.

Une fois à l'appartement, Toinette dont les nerveuses étreintes avaient réveillé l'enfant, s'opiniâtra à lui donner à téter avant qu'on le changeât. Alors ce fut une scène déchirante. A chaque instant, le bébé prenait et laissait le sein, pleurant, se désespérant chaque fois davantage, et la mère, à son tour, buvant ses larmes, se mordant les lèvres, essayant inutilement de se rasséréner pour concentrer toute sa vie à la source où s'abreuvait son fils, luttait en vain.

Matrone s'efforçait de lui arracher des bras le

bébé ; madame Rita voulait la convaincre qu'en pleurant, en étant si affectée, une telle épreuve était inutile et même dangereuse.

Une des jeunes filles descendait en courant chercher du lait de chèvre pour faire une tremette, l'autre cachant ses larmes lui conseillait la patience, le calme, et nul n'arrivait à reconforter cette mère qui voyait son enfant s'encolérer et de rage devenir violet avec le pleur nerveux d'un bébé qui trouve tari sous ses lèvres le sein maternel. Conseils, prières et même efforts étaient inutiles. Dans l'exaltation de sa douleur, Toinette trouvait des forces et Matrone n'en avait pas assez pour lui enlever l'enfant du sein. *

— Mais, ma fille, tu te ruines la santé !..... Tu étoufferas l'enfant ! Tu l'enrages plus encore !.... Dieu le garde de téter maintenant..... tu le tuerais, tu le tuerais, ma chère !

Rien ! Toinette demeurait accrochée à son fils, luttant avec la douleur et avec la nature, les dents serrées, le regard égaré comme celui d'un fou, et l'enfant pleurant, pleurant à crever. Le combat, la lutte, loin de cesser, s'acharnait et affolait tous les assistants. Le moment vint

qu'ils perdirent tous la raison, nul n'agissait plus par bon sens ; une obstination instinctive, exaltée par la résistance, comme celle de l'homme en colère qui lutte contre un obstacle matériel, s'était emparée de ces femmes. L'enfant même courait danger d'être victime de la force mise en jeu pour le consoler.

Le lait de chèvre arriva enfin, Matrone et ses filles se groupèrent pour faire la trempette, coururent la mettre aux lèvres du pauvre petit et la mère céda, les bras ballants, tout le tronc incliné sur la commode qui était à côté d'elle. Elle était tombée en syncope.

— Un médecin, un médecin ! — cria madame Rita, sans lâcher son poulx.

XVI

Toinette, les yeux fermés, les lèvres blanches, les bras et les jambes allongés, haletait avec peine entre les draps de son lit.

A côté d'elle, Sio était assise et, hors de l'alcôve, Angèle avait le tendre bébé endormi sur ses genoux. Mère et filles, d'un regard trouble, guettaient l'avis du médecin qui achevait d'examiner le malade. Il ordonna de bien fermer les fenêtres, de garder le plus rigoureux silence dans cette chambre, et sortit pour causer avec Matrone.

La brave femme l'installa dans la pièce voisine, salle de passage des deux chambres, immédiatement contiguë à la porte de l'appartement. Il n'y avait là qu'une table de bois blanc, quatre chaises de paille et le tour pour faire des

bobines qui encore, quand l'ouvrage était abondant, faisait gagner quelques sous à Matrone.

— Voudrez-vous du papier et une plume? — dit-elle en se tournant vers la chambre de la malade.

— Non, attendez, attendez, — répondit le médecin, qui s'assit, le dos contre la muraille, à côté de la table sur laquelle il déposa chapeau et canne. — Asseyez-vous, j'ai à vous faire quelques questions.

Matrone obéit, s'assit à peu près au milieu du passage, anxieuse d'être interrogée.

Sur le visage du médecin, jeune, de taille svelte, sévèrement vêtu de noir, qui portait l'intelligence peinte dans ses yeux et sur son vaste front, déjà sillonné de rides par l'habitude de la réflexion, elle lisait une préoccupation qui l'épouvantait.

Instinctivement elle comprenait que s'il se taisait, tout en frottant les paumes de sa main dans son mouchoir et en laissant ses yeux suivre les briques, c'était pour coordonner ses idées ; mais au milieu de son anxiété, la femme trouvait tant de calme hors de propos et insupportable.

Enfin, caressant comme pour la traire, sa longue barbe noire, le médecin posa sa première question :

— Cette femme est une accouchée, n'est-ce pas? de combien de temps?

— Il y a neuf jours.

— Antécédents, — fit-il à part lui. Et ensuite à voix haute : Est-elle encline aux émotions?

— Beaucoup. Voyez-vous : elle avait cinq ans quand elle vit mourir d'accident ses parents, près d'elle, parce que, tandis qu'ils déjeunaient, la chaudière à vapeur, dont son père était chauffeur, vint à éclater. La pauvre enfant fut sauvée par miracle... et savez-vous? cet effroi-là elle n'a jamais pu l'oublier!

— Lui avez-vous vu des attaques?

— Aucune avant celle d'aujourd'hui.

— Caractère?

— Meilleure que le pain; mais vive comme la poudre.

— Tout l'enthousiasme, n'est-ce pas? Est-elle exaltée?

— Ah! n'en parlons pas! s'il y avait un malade dans la maison, elle s'y jetait à corps perdu, elle ne dormait ni ne prenait de repos; si le

travail pressait, il fallait la faire coucher de force! si...

Le médecin sourit avec la complaisance d'un homme qui voit ses soupçons confirmés.

— Combien y a-t-il qu'elle est mariée?

— Elle ne l'est pas, — dit Matrone, baissant les yeux et la voix, après avoir un moment songé à sa réponse.

— De sorte que durant les derniers temps elle a beaucoup pleuré? — ajouta le médecin, feignant de la tenir pour veuve.

— Comme une Madeleine. Voyez-vous : l'enfant a de bons sentiments, vous savez? et rien que la honte! — s'écria Matrone, sans comprendre la délicatesse du docteur.

— Et aujourd'hui elle est sortie, et elle a eu une frayeur?

— Comme je vous l'ai dit.

— La syncope dura deux heures, elle eut un peu de délire, puis elle s'est calmée et depuis lors elle a cette suffocation et parle avec autant de peine qu'à présent, eh?

— La même, la même!

— Bien! bien! c'est vu. Apportez du papier et

une plume, — dit le médecin, tout décidé et satisfait.

La pauvre femme courut en chercher et en les déposant sur la table, ne pouvant réprimer plus longtemps sa douloureuse impatience, elle demanda ce qu'avait la malade.

— C'est le cœur Cet organe-là, elle l'a fait beaucoup trop travailler! — répondit le médecin sans nommer la maladie, et tout en rédigeant l'ordonnance.

— Voulez-vous dire que ce soit quelque chose de sérieux? — interrogea Matrone, les yeux brillants.

— Pour maintenant, non; mais il faut beaucoup de calme, beaucoup, beaucoup. Eloignez l'enfant qu'elle ne peut humainement nourrir et épargnez-lui tout chagrin. Une impression, une forte secousse la mettrait en danger.

— Et comment allons-nous faire cela, pauvres de nous, s'il nous faut commencer par lui enlever l'enfant du sein, puisque c'est de là que tout est venu aujourd'hui?

Le médecin haussa les épaules avec tristesse et répliqua :

— On ne peut agir autrement : elle ne peut

pas nourrir. Raisonnez-la beaucoup, essayez de lui faire entendre raison, amenez-lui ici une nourrice pour qu'elle voie l'enfant. Moi aussi, je la sermonnerai ce soir, quand je reviendrai, et nous verrons si entre tous nous ne gagnons pas la bataille.

Et signant l'ordonnance, il ajouta :

— Voyez : avec ceci on vous remettra des pilules et une coction, une potion. Quand vous les aurez, donnez-lui une pilule toutes les deux heures, et entre temps, chaque heure après la pilule, une grande cuillerée de la potion. Cherchez immédiatement la nourrice, car l'enfant ne peut rester ainsi et... à ce soir. Beaucoup de calme, eh? beaucoup de calme. Peu de monde dans la chambre ; une seule personne suffit.

Après avoir fermé la porte, Matrone resta là, plantée, triste, sans faculté de penser, durant un moment. Les paroles du médecin l'abasourdissaient comme un coup de massue sur la tête. Mais, bientôt la confiance renaissait dans son cœur, elle écouta une fois encore la voix de cette foi qui avait toujours été le ressort le plus solide de son âme, se sentit revêtue d'une force nouvelle et secouant la tête, elle entra résolu-

ment dans sa chambre, ouvrit un tiroir et examina l'état de sa pauvre bourse.

Le trésor réuni là à force de privations, s'amaigrissait à faire mal au cœur. Il n'y avait plus que cent vingt-cinq francs. Mais, n'était-ce pas sa fille, Toinette? N'y avait-elle pas autant de droits que les autres? Si cet argent s'épuisait, Dieu lui en donnerait. Elle avait fait ces économies pour des cas analogues à celui-ci. Et, secouant de ses épaules le poids du doute, elle prit cent sous et alla sur la pointe du pied appeler sa fille Sio. Du courage et en avant!

— Prends une fiole et cours chez le pharmacien... N'a-t-elle rien eu de nouveau? Va donc, ne t'arrête nulle part; je t'attends.

Ensuite elle coucha l'enfant dans le berceau, chargea Angèle de préparer le dîner en quatre coups de mains et, comme elle entrait éblouie par le grand jour, elle alla s'asseoir sur la chaise de Sio presque à tâtons, pas à pas. Elle s'approcha de la malade, et, s'habituant davantage maintenant à cette obscurité, elle put voir son visage bleui et cadavérique ressortir sur la grande tache grise que formait le lit, à la lueur malade que donnaient à la chambre deux filets

de clarté poudreuse qui bordaient le contour des volets fermés. Cette suffocation fatigante qui faisait haleter jusqu'aux converturés du lit n'avait pas diminué. Assise, Matrone la sentait plus forte à son oreille, plus vive, comme si l'obscurité donnait plus de vibration aux sons ou raccourcissait les distances.

La pauvre femme désirait se recueillir pour se tracer le plan de défense qu'exigeait sa terrible situation et elle n'y parvenait pas.

La faible respiration du nouveau-né lui semblait prendre de la force et lui causait parfois le soubresaut que font éprouver les bruits mystérieux de la nuit. De temps en temps tout semblait s'endormir, et alors dans sa pensée s'avançaient les idées que le trouble de son esprit avait tenues enfermées ; mais, bientôt, un gémissement de la malade qui se retournait dans le lit, le fracas d'un fiacre qui faisait vibrer toute la maison, ou le cri de quelque marchand qui arrivait jusque-là, triste, endormant, mais trop bruyant encore pour ne pas rompre le repos nécessaire, l'alarmaient, la bouleversaient et une fois de plus suspendaient ses réflexions.

A l'heure du dîner, tandis qu'elle mangeait

seule à la cuisine, assise seulement sur un angle de sa chaise sans regarder ce qu'elle mettait dans sa bouche, et au bruit agaçant des plats et des verres que Sio touchait dans l'évier, alors, la pauvre femme vit bien nettement les sources de son salut.

De nourrice, avec le temps il n'en manquait pas ; ce qu'il fallait maintenant, c'était en trouver une tout de suite. Elle irait voir M. Michel ; ce serait beaucoup que ce bon monsieur lui fit la charité de laisser allaiter, en attendant, le fils de Toinette par la nourrice de son fils. Si petits tous deux, ils ne pouvaient la tarir... D'argent pour le nourrisage, il n'y avait pas à s'en préoccuper. Ce que les journées de Toinette ne pourraient faire, elle le ferait elle ou quelque bonne âme.

Avec la grâce de Dieu, tout, tout s'arrangerait, pourvu que, — c'était là le point noir de la situation — pourvu que Toinette sût se séparer de l'enfant.

La première pilule commençait à agir d'une manière satisfaisante. La malade reposait, sa respiration était plus régulière. Cela raviva le courage de Matrone ; elle rumina un peu, plan-

tée au milieu de cette ombre, et soudain enleva résolument l'enfant du berceau, le couvrit bien de son grand fichu et sortit furtivement sur l'escalier en recommandant le silence à ses filles.

Sur le palier sombre du second, une femme arrêta sa marche : c'était la femme du menuisier, une des rares voisines à qui l'on n'avait pu cacher le malheur de Toinette.

— Matrone, on dit que vous avez du nouveau?

— Toinette au lit, avec une rechute, et il faut donner le bébé à une nourrice.

— Mon Dieu! mon Dieu! Voyons, laissez-moi le voir, le pauvre! On dit que vous l'avez baptisé aujourd'hui, hein?

— Allons, bien! La curieuse du troisième a dû nous voir! s'écria Matrone ennuyée, tout en découvrant l'enfant.

Il dormait avec son calme accoutumé, la figure molle, couleur de pêche, pleine de duvet velouté que la grise lumière de l'escalier rendait plus visible et qui avait un ton de pâleur malade. Les deux femmes ne purent résister au désir de le baiser.

— Comme le petit ange est chaud! Quels gredins sont les hommes! Et il n'a pas paru, eh?

Comme s'il n'avait rien fait, comme si de rien n'était? Ah! Matrone, pour les riches il n'y a pas de châtiment sur la terre!

— Comme ils ont fait les lois!... Bien, pardonnez, je suis un peu pressée... J'avais voir si je trouve quelqu'un pour lui donner à téter, pendant que nous lui cherchons une nourrice. Voyez quels tracassés! Vous montez? alors, beaucoup de calme : le médecin n'a pas recommandé autre chose.

— Soyez tranquille... Moi aussi je chercherai, entendez-vous? — fit la femme du menuisier à demi tournée au haut de l'escalier, tandis que Matrone descendait en courant.

Quand elle fut dans la rue, elle sentit remuer l'enfant dans ses bras et elle pressa le pas, craignant qu'elle ne s'éveillât avant l'heure. Avec ses grandes jambes, il lui semblait pourtant que la Rambla n'en finissait pas. En arrivant à la Place de la Boqueria, elle coupa par la rue Riera del Pi; de la sorte elle ne verrait plus devant elle cette avenue droite, interminable, et tout ce trafic de gens et de voitures qui ne la laissait pas passer. Son plan était de prendre par la rue de Roça; mais, en y débouchant, une grande

tapissière qui obstruait presque d'une part à l'autre l'étroit chemin, la fit reculer, toute contrariée. L'enfant se recroquevillait et commençait à vagir. Matrone suait d'angoisses; il lui répugnait d'entrer avec l'enfant en larmes chez M. Michel où il y avait des malades, où elle allait demander un service. Elle traversa en hâte la place del Pi et la ruelle de Petritxol, et arriva enfin, haletante, à la maison désirée. Heureusement pour elle, l'enfant n'avait pas encore éclaté en larmes.

Annette la fit entrer, de nouveau, dans la cuisine, prenant tout de suite la parole pour lui peindre avec des couleurs tapageuses les tribulations de cette maison, lui remplissant involontairement le cœur de nouvelles angoisses. D'après elle, Madame filait un mauvais coton. Les médecins la jugeaient perdue. M. Michel était désolé. Il ne serait pas d'humeur à l'entendre et comme si toute la maison ne souffrait pas assez de travailler nuit et jour, de voir le maître dans de telles angoisses et la maîtresse si mal, cette sorcière de mademoiselle Gertrude les maltraitait tous les jours davantage.

— Mais que portez-vous là? Vous portez un

enfant? — fit-elle après son discours, hésitant à soulever le châle.

— Oui, je voulais voir si votre nourrice pourrait me le nourrir quelques heures, jusqu'à ce que sa famille en trouve une.

La cuisinière laissa là ses pots et courut voir le bébé. Les deux domestiques disaient qu'il était très mignon. Annette voulait le tenir un moment; elles le comparaient à l'enfant de la maison et le trouvaient plus petit. Matrone grillait sur place.

— Tiens, soupèse-le, — dit la femme de chambre à la cuisinière. — Je vais chercher la nourrice pour qu'elle le voie.

En passant d'un bras à l'autre, l'enfant commença à pleurer, et bien que la cuisinière s'efforcât de le bercer, de le calmer et de le consoler à la chaleur de ses joues enflammées par l'ardeur du feu, elle ne pouvait y parvenir.

Bientôt des pas pesants firent vibrer le plancher, et la nourrice parut, suivie de la femme de chambre et de Manuel. Instruite par Annette qui, suivant son habitude, lui avait par avance expliqué les désirs de Matrone, la nourrice, sans échanger un mot, prit l'enfant, le mit à son sein

et laissa tomber sur une chaise le poids de son corps puissant et sain de montagnarde. L'enfant commença à téter avec tant d'ardeur qu'il s'étouffait.

— Hum ! hum ! Quel enfant affamé vous apportez, brave femme ! Il lui fallait quelques bonnes tétées, le pauvre ! — fit la nourrice en le contemplant avec cette tendresse qu'allait développer immédiatement chez toutes les femmes.

Et l'on vit bientôt s'établir un courant d'amour mystérieux entre l'ange innocent et cette femme qui le voyait pour la première fois. Ouvrant ses yeux indécis d'agneau, l'enfant avec ses petits doigts de poupée essayait sans succès de saisir un blanc mamelon, tandis que, de son côté, la grosse montagnarde le soutenait avec amour dans le creux de son bras doré par le soleil, lui chauffait la figurette de sa forte main ou lui caressait la tête.

Manuel, contemplant le tableau avec le sourire du célibataire impénitent, coupait la conversation des femmes pour demander à Matrone si ce gosse était à elle.

— Pauvre de moi ! — répondit-elle. — Vous

voilà bien, vous autres hommes, bons à tourner en plaisanterie les choses les plus sérieuses.

Annette chassa le valet de la cuisine avec une bousculade d'amitié.

Nul dans cette maison n'avait eu connaissance de l'aventure de Toinette. Il y avait six mois qu'elle n'était plus venue coudre, et tous la croyaient chez une prétendue tante de la campagne, comme l'avait dit Matrone à tous ceux à qui il était possible de le dire.

Elle feignit alors que le petit Raymond était le fils d'une voisine sienne à qui elle s'intéressait beaucoup et exposa à la nourrice combien elle lui serait reconnaissante de ce service si elle pouvait le lui rendre. Elle en parlerait à M. Michel, et entre temps, on s'efforcerait de trouver quelqu'un qui pût nourrir l'enfant au dehors.

Le moment propice pour parler à M. Michel était venu. Matrone tenta un effort suprême, fit le sacrifice de la honte dont elle rougissait et avoua le malheur de Toinette, en demandant le secret. M. Castellfort, fort accablé par l'état de sa femme, recut cette nouvelle avec un simple

soulèvement des sourcils de compassion, accorda immédiatement le service qu'on lui demandait du consentement de la nourrice, et exigea seulement qu'on laissât l'enfant chez lui ou qu'on l'apportât pour têter, parce qu'il trouvait le sien un peu enrhumé et ne voulait pas que la nourrice le quittât ni le portât à l'air.

La première difficulté était résolue : l'ange ne mourrait pas de faim.

— Voyons maintenant comment prendre l'enfant à sa mère ! — dit Matrone à la nourrice en la remerciant de sa bonté et en reprenant le chemin de chez elle, point encore délivrée de toute angoisse.

Elle frappa, et comme Angèle lui ouvrait, son cœur se dilata. A la figure de sa fille, elle comprit qu'il y avait du mieux. Oui, Toinette avait peu à peu recouvré la respiration anormale et la faiblesse de sa voix prouvait que la fièvre allait aussi décroissant. Le désespoir que l'on craignait de la part de cette mère ne se produisit point ; il semblait que la faiblesse des forces lui enlevait l'énergie de l'âme. Elle avait demandé l'enfant ; en tremblant on lui avait répondu la vérité et elle s'y était résignée, laissant seulement échap-

per une grosse larme qui avait coulé posément tout le long de sa figure. Ensuite elle s'était endormie et continuait à reposer.

— Ah! Dieu soit béni! — s'écria Matrone croisant violemment ses mains et levant les yeux au ciel.

Quand Toinette s'éveilla, elle tourna la tête du côté où étaient assises celles qui la veillaient, et apercevant Matrone, elle lui tendit sa main fiévreuse.

— Est-il bien, le pauvret? demanda-t-elle d'une voix faible.

— Bien, tu peux le croire. Il ne manquera de rien dans cette maison. Ne t'inquiète pas; ils ont une nourrice qui a du lait comme une vache. C'est une brave femme et elle soignera ton enfant aussi bien que celui de ses maitres.

— Mais je ne verrai plus mon fils!

— Je le verrai matin et soir. N'as-tu pas confiance en moi?

Une autre poignée de main répondait affirmativement, et après une de ces pauses que la douleur donne aux lèvres, mais non à la pensée, qui n'est jamais plus active qu'alors, Toinette poursuivit:

— Pour ça, vous ne cesserez pas de chercher, dites ?

— Certainement, ma fille ! J'en ai donné commission à trois ou quatre connaissances. La femme du menuisier s'y est offerte d'elle-même. N'aie pas peur, ma chère ; dans quatre ou cinq jours, il sera de nouveau ici.

— Oh ! non ; avant, vous me le porterez quelques instants.

— Oui, ma fille, oui : tout ce que tu voudras... Allons, maintenant repose. Tu parles trop.

— Et madame Grace, que fait-elle, la pauvre dame ?

— Elle va de même.

— Elle n'a pas quelque maladie qui se communique ? Parce que je ne voudrais pas l'enfant là ; alors vous pourriez me l'apporter tout de suite, vite, vite ; — fit soudain Toinette d'une voix fiévreuse.

— Rien de tout cela, ma fille, rien ! ne te mets pas martel en tête... Comment veux-tu que j'expose l'enfant que j'aime peut-être autant que toi ? Va, repose, chut ! chut ! Le médecin dit qu'il ne te faut pas parler.

— Avez-vous vu Madame ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on ne laisse entrer personne dans sa chambre.

— Et comment pouvez-vous donc rien assurer... On pourrait vous tromper...

— Mais, fille du bon Dieu, ne sois pas ainsi... Comment y garderaient-ils son fils. Quelle idée auraient-ils de nous tromper en nous faisant une bonne œuvre comme celle qu'ils nous font ? Calme-toi, ma chère, au nom de Dieu ! Où pourrait-il être mieux que dans cette maison !

— Oui, les bonnes gens, ils font assez ! Ils font assez !

XVII

Huit jours s'étaient passés.

Il était neuf heures du matin, et devant la maison Castellfort quelques berlines alignées stationnaient. L'enfant de M. Michel était mort comme par surprise, d'une pneumonie que les médecins ne surent pas reconnaître jusqu'à la dernière heure.

Ce malheur était d'autant plus triste que l'état de madame Grâce ne permettait ni les expansions, ni même la démonstration de la douleur qui les déchirait tous. Il y avait vingt-quatre heures que, sœur et mari, se relevaient auprès de la malade pour courir souvent verser les larmes qu'ils retenaient et entrer de nouveau en faisant le cœur fort pour parler avec un sourire contraint des gentilleses de l'enfant, comme s'il

était plein de santé. C'était un tourment infernal ; mais l'état de madame Grace qui s'améliorait peu à peu l'exigeait ainsi, sous peine de la perdre elle aussi.

Au milieu de son malheur, M. Michel recueillait les fruits de sa charité envers le fils de Toinette. Quand Matrone avait trouvé une nourrice, il arriva encore à temps pour la faire se dédire, garder l'enfant, l'habiller des vêtements du petit mort et pouvoir le présenter à madame Grace comme son propre fils quand elle témoignerait le désir de le voir. Alors, le pauvre père sortait de l'alcôve, le cœur brisé, et en même temps rendait grâce à Dieu de pouvoir se servir de cette mystification si nécessaire à la vie de son épouse adorée ; madame Gertrude rôdait par la chambre comme quelqu'un qui range des meubles en désordre, et la nourrice, buvant ses larmes, promenait au plafond ses yeux voilés d'un nuage.

Tous se rattachaient au besoin de repos si recommandé pour accourcir ces scènes de tension pénible, et la mère, pour son fils qu'elle ne voulait pas laisser orphelin, cédait et réprimait facilement ses désirs.

:

L'heure cruelle de l'enterrement était ainsi arrivée. Il allait se faire sans pompe, sans cérémonie religieuse d'aucune sorte, afin qu'aucun écho des chants de la liturgie ne parvînt à l'oreille de la mère. Seuls une douzaine d'amis et de parents invités particulièrement accompagneraient le petit cadavre au cimetière. M. Raphael, l'aïeul, en larmes, les recevait en ce moment, dans les pièces de la façade, les plus éloignées de la chambre de la mère et expressément séparées d'elle par une porte fermée à clef et à verrou.

Manuel, vêtu de noir et avec la figure assombrie que lui imposait la tristesse du moment, ouvrait aux invités quand il sentait qu'ils allaient mettre la main au timbre. Il les introduisait dans ces pièces parées de satin, où les volets fermes et les rideaux tombés ne livraient pas passage à la lumière de la rue et en même temps rendaient plus vive la resplendeur dorée de la chambre mortuaire ouverte aux yeux de tous.

— Mon cher, ça m'a abasourdi ! Qu'y a-t-il donc en ? Ça a surpris comme un coup de feu ? — s'écriaient-ils tous à voix basse en entrant et en grossissant les groupes que la sympathie faisait se former.

— Rien, une pneumonie mal soignée ! Les médecins se trompent si facilement pour les enfants !

— Racontez-moi tout, — disait un père éprouvé du même chagrin et les yeux pleins de larmes.

— Qu'y faire ! Il y a quinze jours il y avait tant de joie dans cette même maison..... Pauvre Michel !

— Peuh ! c'est la vie ! Et Grace, je crois qu'elle va mieux, eh ?

— Ah ! oui ; elle est presque bien ; mais elle aussi, elle a été bien bas ! — fit M. Raphaël interpellé au passage.

— Enfin, de deux maux le moindre. Ce serait bien pis si la pauvre Grace était morte... L'enfant, ils l'oublieront bientôt : ils en auront d'autres et ceux-là les distrairont de leur chagrin.

— C'est ce qui arrive. Voyez Paul Puigbo que vous connaissez tous...

Et là-dessus ils commençaient à conter l'histoire d'amis ou de connaissances, quand le père éprouvé du même malheur tourna le dos et alla se confondre à un autre groupe où l'on parlait de la baisse des cotons. Deux des assistants reconnaissaient que les médecins ne savent rien

et que la médecine est impuissante, ou peu s'en faut, pour arrêter une maladie sérieuse.

— Oui ! chacun a son étoile !

— Eh oui, mon cher, malheureux qui doit mourir ! Nous vivons tous par miracle ; — s'écriait son interlocuteur, prêtant ensuite l'oreille à certains rires étouffés qui venaient du petit salon voisin.

— La jeunesse ! l'âge heureux le voilà !

C'étaient en effet trois jeunes gens qui s'étaient mis à l'écart là pour parler librement de l'opéra de la veille, de l'échec d'un de leurs amis auprès d'une danseuse et d'aventures aussi propres à leur âge qu'inopportunes à pareil moment.

Deux croque-morts entrèrent alors et traversant en silence le salon, se dirigèrent, précédés de M. Raphaël vers la chambre mortuaire. Ils fermèrent la bière, et l'un d'eux mettant sous son bras la petite caisse, tout le cortège suivit derrière, les lèvres closes et sur la pointe du pied. La nourrice, les gens de service et Matrone regardaient, les yeux en larmes, enfassés les uns sur les autres au fond d'un cabinet qui donnait sur l'antichambre.

Jadis douce espérance, puis éblouissante réalité, toujours le plus beau des rêves dorés d'un couple amoureux, l'enfant s'était envolé au ciel comme l'arôme d'une fleur dont on n'emportait cérémonieusement que le calice flétri, desséché par le souffle de la mort !

Déjà le cadavre était descendu dans la cour, quand on entendit un cri d'effroi perçant. Le cortège s'arrêta au milieu de l'escalier. Chacun surpris se pencha sur la rampe pour voir ce qui arrivait et tous les domestiques attirés par ce même cri sortirent sur le palier.

Une femme, une ouvrière au visage amaigri, aux yeux sortant de la tête, pâle, les traits bouleversés, prise tout entière d'un tremblement nerveux, étreignait la petite bière et d'une voix basse et brisée, d'un accent suppliant et attendrissant à la fois, disait :

— Ne l'emportez pas. Il est à moi, c'est mon fils ! Je ne l'ai pas vu mourir ; on me l'a tué, oui, on me l'a tué !

Un tumulte de cris et de mouvements suivit ces paroles, que les uns entendaient avec indignation, les autres avec pitié, tous avec surprise. Le croque-mort attaqué commença à dis-

puter la possession du cercueil, l'élevant autant qu'il put. Son camarade se jeta, en même temps que M. Raphaël, devant la pauvre ouvrière, et tous deux lui empoignèrent les bras pour lui arracher des mains sa prise.

— Elle est folle ! Elle est folle ! fut le cri général, et bientôt le cortège s'attroupant, roulant presque les uns sur les autres, se précipita par l'escalier, confondant ses cris aux voix discordantes qui montaient de l'entrée, déjà obstruée par les badauds, tandis que Matrone, hors d'elle-même, laissant tomber sa gigantesque personne sur le cortège, s'efforçait sans égards aucuns de s'ouvrir un passage et criait : — Toinette ! au nom de Dieu ! Toinette ! ce n'est pas le tien, ce n'est pas le tien !

Mais la confusion croissait. Tout le monde se serrait autour de la lutte, chacun levant les bras et criant en même temps ; les prières et les menaces se perdaient dans la rumeur générale et à la traction des croque-morts et de M. Raphaël répondait la poussée du désordre empêchant la fuite et de nouveau fixant les mains de Toinette sur la bière. La dispute attirait de plus en plus de foule : l'entrée se remplissait de badauds et

dans les discussions deux partis contraires commençaient à se dessiner.

Les uns, et avec eux tout le deuil, qualifiaient de scandale l'attaque de la *folle* et réclamaient la protection de la police pour qu'elle fit place à l'enterrement et *ramassât* cette malheureuse; les autres, presque tous gens du peuple, émus par les cris de la mère et poussés par l'esprit de classe, plaidaient en faveur de Toinette, et de leur côté demandaient l'appui de la police pour que le cercueil fût ouvert et qu'ensuite on prît les dispositions de droit. Mais, comme aux paroles, ils ajoutaient les actes et que la lutte désespérée que soutenait cette mère exaltait tous les cœurs, loin de s'entendre les uns les autres, le tumulte allait croissant.

Aux cris aigus de Toinette que, de temps en temps, on entendait dominer cette marée de voix rauques et échauffées, s'ajoutaient les cris non moins forts que Matrone poussait à mesure qu'elle avançait péniblement dans les flots de la multitude. Quand on la voyait détachant sa tête sans coiffe entre les chapeaux luisants, son bras nu en l'air, la figure en sueur, le regard suppliant et toute la physionomie virile contractée

par la peur, criant, pleurant, priant, elle inspirait à tous crainte et respect. On la prenait pour la mère de cette pauvre *folle*.

— Ouvrez-lui passage ! ouvrez-lui passage ! criaient beaucoup de gens.

— Ouvrez-le lui vous-même : ne voyez-vous pas que je ne puis bouger ? — répondait celui qui sentait dans son dos le souffle haletant de la géante et sur son épaule la pression de son bras de fer.

— Un sergent de ville ! N'y a-t-il pas un sergent de ville par ici ? — criaient sans cesse des voix différentes.

L'attroupement de gens qui s'était formé là était à chaque minute plus formidable et plus pressé : à chaque minute le conflit devenait plus difficile à apaiser. Déjà l'on en était passé de la surprise aux commentaires ; dans la chaleur de la dispute, on donnait comme *faits* les suppositions les plus gratuites, et des discussions particulières commençaient à s'élever d'où la réputation de M. Michel ne sortait que fort endommagée. De bouche en bouche, le bruit courait déjà « qu'il s'agissait là de cacher un crime mystérieux. »

Non, non, cette ouvrière n'était pas une folle; c'était une mère au désespoir. Il n'y avait qu'à entendre ses cris pour le voir. Quelques femmes levaient déjà le poing, menaçant les fenêtres du premier. Il y en avait qui songeaient à arrêter le corbillard au cas où le cadavre y arriverait sans l'autorisation de la justice.

De tout l'escalier, les locataires étaient descendus pour renforcer les défenseurs de M. Manuel et les domestiques prisonniers sur les balcons de la cour se faisaient expliquer à grands cris l'événement par la bavarde Annette qui ne pouvait comprendre comment Matrone avait gardé sur le cœur le malheur de la couturière. Les autres domestiques de M. Michel, une fois au courant de ce qui se passait, avaient eu le bon sens de se retirer et Manuel avait couru prévenir son maître.

Tandis que celui-ci, tout effrayé, se mettait au courant de ce qui arrivait, la nourrice descendait l'escalier avec le fils de Tonnelle sur le bras, se confondait aux vagues de cette cohue, réclamait passage de toute la force de ses poumons pour d'un coup mettre fin à la lutte. En même temps, deux gardiens de la paix et deux agents

de police s'ouvraient passage par la grand'porte, arrachant des protestations et des cris à ceux-là même qui les demandaient auparavant, et M. Michel, l'esprit bouleversé, les cheveux hérissés, descendait l'escalier de marbre, presque sans s'en rendre compte.

Les gardiens de la paix s'emparèrent de la bière, tandis que les agents de police soutenaient et contenaient Toinette qui, à deux genoux, voulait poursuivre les premiers. Heureusement Matrone, puis bientôt la nourrice, et enfin, M. Michel, arrivaient aux pieds de cette mère désolée.

— Ne pleure pas, ne te désespère pas, ma fille : ce n'est pas ton enfant qu'on enterre, c'est celui de madame Grace.

Toinette refusait de l'écouter, branlant la tête, son abondante chevelure éparse, tombant à flots sur ses traits bouleversés.

— Regarde le tien : prends Raymond, prends-le. Calme-toi, ma fille, calme-toi, au nom de Dieu !

Et elle prit en l'air le bébé couvert de nœuds et de dentelles que lui tendait la nourrice et le mit sur les genoux de Toinette.

Il y eut un moment d'attente générale. Toinette prit l'enfant avec méfiance, fixa sur lui ses yeux gonflés et enflammés, écarta son bonnet brodé pour regarder une de ses petites oreilles où il avait une tache comme une tête d'épingle, et reconnaissant son enfant, elle commença à l'embrasser comme une folle, l'emprisonna de ses bras et fondit en larmes qui allaient jusqu'à l'âme.

Une exclamation d'expansion avidement désirée soulagea tous les cœurs ; mille larmes coulèrent sur les visages dans la foule.

— Oui, Toinette, oui, heureusement pour vous, c'est le mien qu'on enterre ! — s'écria M. Michel, faisant un suprême effort.

Et il tomba ensuite dans les bras d'un ami, fondant en larmes, tandis que sortant de leur surprise, d'autres amis l'entouraient et affectueusement le poussaient vers son appartement. Un regard de profonde compassion de ceux-là même qui, peu d'instant avant, le croyaient infâme, l'accompagna jusqu'au haut de l'escalier quand, mi tourné, pleurant abondamment, il ne perdait pas de vue le cercueil.

Le tumulte apaisé, le cadavre qu'on s'était si

vivement disputé occupa le corbillard, le deuil monta dans les berlines et le triste convoi se mit en marche, gênant les groupes de gens qui, çà et là, dans la rue, commentaient l'événement.

— Quel malentendu terrible ! Pauvre femme ! Pauvre père ! entendaient du fond des voitures les gens du cortège devenus tout pâles, tout en brossant avec le coude leurs chapeaux hérissés et en refaisant le nœud de leurs cravates.

— Ah ! s'écria un de ces messieurs, — il se passe des choses ! Ce serait digne d'un roman, cette aventure ! Pauvre Michel !

Cependant une foule encore nombreuse entourait Toinette qui, assise sur la première marche de l'escalier de marbre, continuait à exhaler la douleur de son âme, tendrement accrochée à l'enfant. Matrone, à côté d'elle, et la nourrice devant s'efforçaient de la consoler.

De toutes parts venaient les conseils et les prières. « Elle suait, ses vêtements étaient déchirés ; il faisait de l'air en cet endroit..... il fallait lui mettre un fichu sur les épaules, lui couvrir la tête. » Et trois ou quatre paires de fichus se disputaient la faveur de l'envelop-

per avec les vêtements de Matrone qui tombaient comme l'éclair sur le corps de sa fille adoptive.

Un autre faisait remarquer que la pauvre femme défaillait, et aussitôt la nourrice, en quatre enjambées, arriva à l'étage et en descendit un bol de bouillon, tandis que, d'autre part, des verres de Malvoisie, d'eau de fleur d'oranger et de liqueurs stomachiques arrivaient par enchantement. La charité faisait des miracles, la compassion s'épandait de tous les cœurs à l'appel des larmes de cette mère.

Le moment vint où l'enfant se mit à pleurer. Toinette l'éleva avec amour jusqu'à sa bouche et commença à le baisoter et à l'étreindre avec un dangereux délire.

Ce ne fut qu'avec beaucoup de prières et quand la nourrice s'assit à côté d'elle que l'on put convaincre la mère jalouse qu'il fallait que l'enfant têtât. Elle voulait le toucher, ne pas le lâcher des doigts une minute, et, en même temps, au contact de la nourrice, elle éprouvait une répulsion de rivale qui la faisait frémir de tout le corps. La tendresse avec laquelle cette femme tenait l'enfant lui faisait mal : de monstrueuses con-

traditions luttèrent dans son cœur. La cruelle réalité s'opposait à ses désirs de mère, l'obligeait à avoir recours aux services d'autrui, et quand on la servait avec la générosité de cette femme, la jalousie lui enlevait la reconnaissance. Elle aurait préféré une chèvre à une nourrice, n'importe quel être qui ne ressemblât pas à la femme, que l'enfant ne peut confondre avec sa mère.

A peine son fils fut-il repu, elle s'en empara de nouveau ; la foule commença à se dissiper et le calme à renaître.

— Bien, que faisons-nous ? Nous ne pouvons rester ici tout le jour, — fit Matrone avec douceur. — Nous faisons parler les gens. Maintenant tu es remise, n'est-ce pas ? Tu es tranquille ; tu vois que l'enfant, loin d'être malade, est si potelé que tu ne le connaissais pas. La nourrice te le nourrit très bien, elle l'aime beaucoup... —

Toinette le pressa contre son cœur avec une secousse sèche que Matrone ne vit pas. Elle continua :

— Cette brave femme m'a promis de continuer à le nourrir et M. Michel te paiera le nourrissage à cause du service que tu lui rends ces jours-ci.

— Quel service ? — demanda Toinette alarmée.

— Celui de permettre de cacher à madame Grace, pendant sa convalescence, la mort de son enfant.

Toinette, fronçant les sourcils, sembla se concentrer dans une idée qui se déroulait mystérieusement à ses yeux.

— Oh ! c'est une œuvre de charité qui ne te coûte rien et que nous devons bien à celui qui a tant fait pour nous, — ajouta Matrone en voyant naître les objections.

Comme mue par un ressort, Toinette se leva et, étreignant l'enfant, se mit à courir vers la rue, épouvantée, pâle, résolue.

Chacun lui ouvrit respectueusement passage ; nul n'osa la retenir ; Matrone seule courut après elle et sur le pas de la porte la retint par le bras.

— Mais, pourquoi fais-tu cela, ma fille ? — lui demanda-t-elle en la regardant avec la peur qu'elle ne fût devenue folle. — Écoute, ma chère, calme-toi. Réfléchis un peu. Tu pourras venir le voir chaque jour ; tu pourras rester avec lui tant que tu le voudras.

— Jamais, jamais vous ne m'éloignerez de lui !

— Considère qu'on te le nourrit bien.

— Que la nourrice vienne à la maison !

— Elle y viendra d'ici à quelques jours. Maintenant, il faut achever cette bonne œuvre..... nous pouvons tuer madame Grace.

— D'un peu plus je mourrais maintenant même.

— Mais pourquoi as-tu cette imagination?... quel motif avais-tu de croire que Raymond était mort ? Comment pouvais-tu penser qu'à son enterrement il y eût tant de voitures, tant de messieurs ?

— Je n'ai pas fait attention à cela. Hier, vous n'êtes pas restée à la maison de toute la journée : il était onze heures du soir quand vous êtes revenue et, ce matin, vous êtes partie à six heures. Il y avait trois jours que vous ne m'aviez apporté l'enfant, je vous voyais triste.....

— Je te disais qu'il était bien.

— Et que pouviez-vous me dire ? Mais je ruminais, j'épiais tout ce que vous faisiez, et quand j'ai pu échapper à Sio, j'ai couru ici tout droit..... Je vois le corbillard à la porte... je ne

vois rien de plus. On me trompe ! — ai-je pensé, — mort ! mon fils est mort ! Et quand j'allais emboucher l'escalier, je me heurte à la bière ! Qu'auriez-vous pensé, vous ? La même chose que moi, oui, la même, la même ! — s'écriait Toinette, la voix brisée par les sanglots et avec une suffocation d'instant en instant plus sensible.

La pitié étreignit au cou tous ceux qui l'entouraient derechef. La nourrice et Matrone pleuraient à chaudes larmes.

D'une voix suppliante, ses larmes séchées, Matrone reprit :

— On te paiera le nourrissage...

— Je saurai bien le payer ; je travaillerai jour et nuit, s'il le faut.

— Mais, fille du bon Dieu, tu es encore malade. Tu dois te reposer.

— J'aurais cinq vies que les donnerais pour lui, pour mon fils.

Et pleurant, elle le baisa pour la millième fois.

— A plus forte raison peux-tu faire ce petit sacrifice. Tu pourras venir le voir tant que tu voudras... Ce sera pour peu de jours. Que veux-tu de plus ?

— Non, non et non!... Et allez vous promener tous ensemble! — cria-t-elle hors d'elle-même. — Vous ne me l'arracherez pas des bras; il me coûte assez cher et il m'appartient. Sur lui vous n'avez aucun droit. Et laissez-moi partir: c'est fini!

— Seigneur! Seigneur! Mais, voyons, s'il doit être ici mieux qu'à la maison!

— Mieux qu'à la maison! Dieu me pardonne! Allez dire des bêtises à une autre imbécile qui vous écoutera. Peut-être le jour où il pleurera d'ennui, ils l'enfermeront au grenier comme s'il était un chat.

Matrone se signa effrayée et, les mains croisées, la pitié peinte sur son visage, elle s'écria:

— Comment peux-tu penser cela de qui nous a fait tant de bien?

Cette exclamation arriva au cœur de Toinette et bientôt des larmes de repentir sillonnèrent son visage. Mais, soudain, saisie de la crainte de mollir, pressant bien fort l'enfant contre son sein et jetant deux éclairs de prunelles de bête fauve poursuivie, elle se hâta de courir vers la Rambla, s'embarrassant dans les falbalas décousus de sa jupe, ses fichus pendrillant de ci de

là, appelant l'attention du public par sa chevelure éparse, ses yeux égarés et son teint blême d'effroi. La pauvre Matrone se résigna à la suivre, les lèvres muettes et le cœur brisé de chagrin.

Derrière elles, se glissant prudemment le long des murs, la nourrice suivait aussi, comme attirée par l'aimant de l'enfant, et quand la pauvre femme vit que bientôt une queue de badauds et de gamins insolents commençait à les accompagner, formant un de ces pelotons qui font tourner toutes les têtes et qui arrêtent pour un moment le passant indifférent, la brave montagnarde rougit de honte et se cacha sous une porte pour pleurer. La queue se perdit au bout de la Rambla, et des milliers de personnes en jetant un regard à Toinette, s'écrièrent à part elles : « Une folle, la pauvrette ! »

XVIII

Les émotions de cette matinée causèrent à Toinette une nouvelle attaque de nerfs plus grave et plus longue que la première. Ce ne fut qu'à force de ventouses, de sinapismes et d'excitants puissants que l'on parvint à remettre le cœur en mouvement. Chaque jour, le médecin voyait se confirmer son premier diagnostic. Il était évident que Toinette avait une endocardite très avancée. La plus petite contrariété provoquerait une autre attaque qui mettrait en danger son existence. Il fallait donc, par dessus tout, une grande tranquillité d'esprit.

— Bien, ce ne sera rien, ce ne sera rien ! Je reviendrai ; — dit-il en partant, comme il remarquait sur les figures de toute cette famille

l'expression de l'angoisse. Mais, en descendant l'escalier, il secoua la tête avec la tristesse d'un homme qui vient de semer la confiance tout en voyant la désillusion inéluctable.

— Toujours la même chose ! murmura-t-il à part lui, chercher la vérité pour la cacher aux autres ; fouiller les broussailles, se percer soi-même le doigt d'une épine et sourire malgré les lèvres qui voudraient gémir. Heureusement nous y sommes faits maintenant !

A partir de ce jour Matrone passa par toutes les alternatives de confiance et d'abattement qu'entraînent avec elles les maladies sérieuses. La pauvre femme avait vu mourir trop de gens pour ne pas savoir que le mal de sa pupille était vraiment alarmant ; mais pour ne pas communiquer sa frayeur à ses filles, elle cachait ses larmes. D'autres fois, prise de l'illusion consolatrice que fait naître l'affection, elle se trompait elle-même, donnait une importance qu'elles ne méritaient point aux flambées fantastiques de vie que la mort trouve sur sa route et qui ne sont plus que des feux follets avant l'heure. Ses lèvres répétaient aussi fréquemment : « Allons ! du courage et en avant ! » qu'elles s'écriaient la

voix pleine de larmes : « Pauvre ange de Dieu ! malheureuse mère ! »

Au milieu de la syncope de Toinette, la nourrice était arrivée, attirée par l'amour qu'elle éprouvait pour le petit. La brave montagnarde s'était figuré l'embarras dans lequel se trouverait tout à coup cette famille et ne voulait pas que l'enfant souffrît de la faim. En voyant ce tracas, elle s'offrit pour soigner la malade et allaiter l'enfant, fût-ce sans gages. Elle était disposée à rester là, à tout ce que l'on voudrait, bien que si la chose était possible, elle eût désiré porter pour deux jours l'enfant chez M. Castelfort, afin que Madame ne reçût pas le coup si brutalement. Avant son départ de chez lui, M. Miché l'avait bouleversée par ses prières en ce sens.

Par bonheur, en revenant à elle, Toinette témoigna un tel engourdissement de volonté que tout en fut facilité. Elle regarda le petit avec ces yeux indifférents que donne l'assoupissement, le baisa, et d'une voix faible et douce :

— Vous pouvez l'emporter, pourvu que vous me l'apportiez chaque jour un moment. Pauvre madame Grace, elle a eu assez de peine ! —

dit-elle en se tournant de l'autre côté avec cette paresse souffreteuse des malades.

A minuit, elle s'éveilla et aussitôt demanda son fils.

— Ne sais-tu pas que tu l'as laissé à la nourrice ? — fit Matrone qui avait voulu la veiller.

— Ah ! oui, c'est vrai ! J'ai rêvé tant de choses, que ce moment me semble loin, si loin. Allumez de la lumière : je suis lasse de dormir et cette veilleuse est d'une tristesse !...

Matrone obéit, et la malade commença à bavarder comme si elle n'avait rien eu. Bien sûr ! le lendemain, le médecin lui donnerait campo pour se lever : quand on est malade, on n'a pas de si jolis rêves et elle venait d'en avoir de délicieux. Tous les bons moments de sa vie étaient nés de nouveau pleins de lumière, de vie, de vérité, comme si elle s'y retrouvait. Ah ! quel joli âge que celui-là !

— Quand je pense que le petit doit encore le passer, je suis contente. Et il dure oh ! il dure !.... Parce que jusqu'à ce qu'on ait dix-sept ou dix-huit ans, tout n'est que fleurs et violettes bien qu'il faille travailler. Et c'est clair. Je me souviens que quand vous me faisiez coudre,

avec Sio et Angèle nous faisons semblant de coudre des robes de poupées ; et quand vous m'envoyiez à la fabrique avec mon cabas plein de bobines, je trouvais toujours de la compagnie dans la rue pour jouer à la course et faire le badaud le long des devantures..... jusqu'à ce que quelque gamin passait et nous faisait détourner la tête en tirant bien fort sur notre fichu qui nous tombait sur le cou tandis qu'il fuyait en courant et en nous faisant la nique. Devant les poupées, je m'extasiais... je m'extasiais ! Je me souviens d'une grande, très grande, comme un enfant de trois ans. Elle avait son bourrelet, ses jupes, son tablier, ses bas et ses bottines, tout enfin : elle servait d'enseigne, suspendue au beau milieu de la porte de la corsetière de la rue de la Cora. M'a-t-elle causé du plaisir et des peurs ! Je ne pouvais passer par là sans m'y arrêter : je posais le cabas à terre et, plantée comme une petite dame curieuse, je cherchais des yeux dans les jupons si l'on voyait les jambes.

Une poupée avec des jambes bien faites et fortes me semblait quelque chose d'impossible, et je pensais — voyez ce qui me préoccupait alors ! —

Comment doit-on la mettre quand on la décroche, droite ou couchée ?..... Un jour, comme je la regardais, deux chats furieux sortent d'un coin et d'un bond me renversent le cabas, faisant rouler par la rue deux ou trois douzaines de bobines tout embrouillées. Voyez : j'ai eu une telle peur que les corsetières ont dû me faire revenir.

— Ah ! et tu ne me l'as pas dit ? Coquinette ! s'écria Matrone, naïvement intéressée.

— Oh ! pour que vous me grondiez à cause des bobines ; le contre-maitre le fit suffisamment, ce Nasi qui était si *roïde*.

Ainsi, parlant comme une enfant, elle continua longtemps et Matrone en l'écoutant s'animait d'une égale candeur. Cette soif de parler, ces souvenirs gais, ne pouvaient être que des signes de santé !

— Allons ! allons ! du courage et en avant ! Nous la sauverons.

* * *

Le lendemain, ce fut tout autre chose.

Toinette s'éveilla de mauvaise humeur. Il

semblait que sa voix était redevenue âpre, brisée. De grand matin, elle s'opposa à ce qu'on la tint dans l'ombre, et comme, pour ne pas la contrarier, l'on ouvrit les fenêtres, elle s'en prit alors au ciel qui était nuageux et triste. La pauvre Matrone s'étant retirée pour dormir, elle refusa de prendre le remède si ce n'était pas Sio qui le lui donnait.

— Ne vois-tu pas qu'elle est au marché ? Prends-le, ma chère ; quand elle reviendra, elle te soignera, fit Angèle, affligée de se voir si injustement repoussée. — Vois, le médecin va venir et il nous grondera, car il a ordonné de t'en donner toutes les trois heures et il te le faut ; tu te fais mal à toi-même, prends-le, ma chère, prends-le.

Pour toute réponse, elle serra les dents comme un enfant têtu et demanda que l'on refermât les fenêtres.

— Pour voir un jour si bête, j'aime mieux ne pas y voir.

Quand Sio arriva, sa sœur courut lui expliquer cette bouderie.

— Je n'ai pas osé réveiller la mère, parce que la pauvre est si accablée de sommeil.... Mais,

comment ferons-nous si aujourd'hui elle s'opiniâtre à t'avoir là, la maîtresse te demandant comme elle te demande ?

— Tu vas voir : la santé de Toinette passe avant tout ; tu iras et je ferai ton travail ici. On comprendra qu'il n'y pas moyen de faire autrement.

Sio entra avec le remède, et non seulement Toinette l'accueillit de bon gré, mais changeant d'expression de visage et de ton de voix, elle commença à causer avec son amie :

— Ferme la porte pour que personne n'entre. J'ai soif de te parler de Louis. Pauvre Louis, nul n'a pitié de lui que moi, et vois-tu, qui en a reçu le plus de mal !..... Dieu me garde de l'assurer aux autres, mais toi, la seule avec qui j'ai parlé de lui dès le premier jour, tu le comprends, n'est-ce pas ?..... Je suis bien sûre que s'il savait ce qui m'est arrivé, je l'aurais là, repentant, à côté de mon fils. N'est-ce pas vrai ? Crois-le, il n'a pas mauvais cœur, non, il ne l'a pas. C'est qu'il ne m'a pas vue, c'est qu'il ne pense pas au mal qu'il m'a fait..... Ah ! si nous avions eu le courage d'aller à Ripoll !.... Rien, les hommes sont comme les enfants..... ils dé-

lirent pour nous et ils ne s'arrêtent jusqu'à nous briser, comme les enfants leurs jouets.

Et elle continua à parler longtemps dans ce sens, comme si elle eût mis un soin particulier à relever son meurtrier aux yeux de sa seule confidente.

— Je me tais, je me retiens et je dissimule devant les autres pour ne pas entendre, de nouveau, cette expression si blessante qu'un jour ta sœur lui a lancée.

— Ma chère, c'est par suite de la grande affection qu'elle a pour toi : tu ne dois pas t'en blesser de la sorte.....

— Ne m'aimes-tu pas, toi ?.... Eh bien donc, pourquoi ne le maltraites-tu pas comme elle ?

Sio ne sut pas repousser cette argumentation... Il y a tant de sortes de caractères..... Angèle était une de celles qui ne savent rien garder sur le cœur.

— C'est-à-dire que toi, tu ne l'attaques pas, parce que tu sais feindre.

— Hélas ! non, ma chère ; ce n'est pas ça... et puis... ! —répondit l'amie, rouge, suffoquée de se voir prise dans un pareil raisonnement.

Et elle s'efforça de dissiper ce doute offensant,

Mais, Toinette commença par une bouderie comme elle en aurait eu une à quatre ans.

Est-ce à dire que l'on ne peut se fier à personne, pas même à sa meilleure amie ? Tout le monde la trompait ? Tout le monde jouait la comédie sauf ceux qui parlaient comme Angèle ? Pour vivre ainsi, mieux valait mourir. Elle savait bien que Louis l'avait déshonorée, qu'elle avait fait un grand péché ; mais qui pâtissait qu'elle ? Ne lui pardonnait-elle pas ? Ne leur disait-elle pas qu'il n'avait pas eu de mauvaises intentions ? Donc, pourquoi les moins intéressés ne pardonnaient-ils pas comme elle ? Au moins ceux qui savaient qu'il était le père de Raymond, devaient le respecter.

Et ainsi, pleurant, criant et répondant avec une vivacité extraordinaire aux raisonnements de conciliation de Sio étourdie, elle fut demie-heure à se persuader que sa confidente ne pensait ni n'agissait comme elle le croyait.

Le médecin remarquant une certaine enflure aux extrémités, ordonna de les lui tenir bien chaudes, ajoutant qu'il ne fallait pas faire attention à sa mauvaise humeur : elle subissait l'influence du mauvais temps.

— On ne me laisse pas encore lever ?

— Aujourd'hui il a dit que non. Mais tu te lèveras demain, ma chère.

— Oui, dans l'autre monde ! — s'écria-t-elle, en laissant s'échapper une larme.

La nourrice entra avec l'enfant, et s'emparant de celui-ci elle le couvrit de baisers et le coucha à côté d'elle pour le contempler, priant la montagnarde d'aller se promener un moment. La brave femme obéit à un signe que lui fit Sio à la dérobée.

Une fois dehors, Toinette lui dit :

— Sais-tu pourquoi je l'ai renvoyée de devant moi ? Elle me fait envie. Toute la journée, elle a mon fils, il me semble qu'elle me le vole.... et pour le temps que je pourrai le voir...

— Quelles idées tu as aujourd'hui. Ne sois pas ainsi ; tu dois penser qu'elle te le soigne comme une fleur.

— Vois-tu, si je meurs, je voudrais te demander une grâce : que tu ne l'éloignes jamais d'auprès de toi, même si tu te maries... entends-tu ?.... même si tu te maries. Je sais que tu l'aimeras comme s'il était à toi.

Sio s'essuya les yeux avec la chemise de

batiste qu'elle cousait, et en le voyant, Toinette étreignit étroitement sa tête. Toutes deux mêlèrent leurs larmes un moment, tandis que l'enfant, vermeil comme une engele, dormait avec le calme si doux d'un bébé sain et repu.

* * *

A la nuit, se trouvant seule avec Matrone, elle manifesta le désir de se confesser sans que la digne femme l'en pût détourner par les discours qu'elle lui tint pour lui arracher de l'esprit l'idée qu'elle allait mourir bientôt, idée qui semblait ancrée dans son cerveau.

Depuis son malheur elle ne s'était pas approchée du confessionnal par honte d'avoir à avouer sa faute. Maintenant elle se sentait prise de terreurs et de doutes qui la tourmentaient horriblement. Le scandale soulevé à cause de l'enterrement, le chagrin causé à M. Michel, la pensée égoïste de prendre son fils à cette famille quand bien même madame Grace en devrait mourir, produisaient avec sa chute une somme de fautes qui la condamnaient sans rémission. Par contre, une voix intérieure lui promettait

sa guérison, le bonheur de son fils, le retour de Louis, si, en toute contrition, elle avait recours au tribunal de la pénitence ! Jamais elle ne s'était sentie plus de foi, plus de piété : c'était donc l'heure : qu'on aille lui chercher le confesseur.

Matrone prévint le prêtre de ne pas lui parler de communier, parce qu'on n'était allé le chercher que pour satisfaire le désir qu'elle en avait, et sans que le médecin ait indiqué qu'il y eût besoin des sacrements ni péril de mort. Cependant, cet acte produisit chez les femmes une telle frayeur émue qu'il les chassa tout en larmes à la cuisine, comme si, pour la première fois, elles apercevaient le début d'une fin que l'on ne redoutait point jusque-là :

— C'est qu'elle sent la mort, la pauvre ! — disait Matrone en sanglotant.

— Nous nous sommes tant aimées ! Oh ! oui, elle la sent venir, oui ! Voyez ce qu'elle me disait aujourd'hui même !.... — ajoutait Sio, fondant en larmes.

Et sa sœur Angèle cachant son visage dans ses bras croisés sur la table, palpitant par violentes secousses, ne savait s'expliquer comment

ayant été toujours si amies, à la fin de sa vie, elle la prenait en haine, sans qu'elle lui eût fait aucun tort.

Cependant le jour qui suivit cette scène, l'espérance put renaître dans cette maison. La confession amena en Toinette cette tranquillité d'esprit, ce bien-être doux du croyant qui se sent affranchi du poids de sa conscience.

Avril naissait riant, versant des torrents de lumière qu'une buée faible et transparente semblait adoucir. Egayée par cette clarté, la malade éprouvait le désir de quitter son lit ; le printemps du dehors semblait éveiller dans son cœur un autre printemps qui éloignait de son imagination l'idée de la mort.

Tout en attendant le médecin, elle voulut s'asseoir, demanda le chardonneret et s'amusa à nettoyer la cage, mettant du millet dans la mangeoire, le regardant picoter le grain entre ses pious-pious et ses sauts, le dépouiller avec la pointe aiguë de son bec et l'avaler en levant gracieusement sa tête bariolée.

— Nous le soignerons bien : ce sera le joujou de mon petit. Vous verrez comme il s'en amusera, le pauvret !

Et voyant se bercer comme des guirlandes les tendres convolvulus qui verdoyaient derrière les vitres, elle demanda que l'on portât l'oiseau au balcon pour l'égayer.

Il semblait qu'elle voulait communiquer son souffle de vie à tout ce qui l'entourait, comme si elle eût été le centre d'où partait l'existence universelle. Son imagination couvrait de fleurs les champs, peuplait la mer de barques latines, la voile ouvrant son aile colorée aux splendeurs du soleil, et faisait paraître Louis devant ses yeux, repentant de sa conduite et embrassant son fils avec une incomparable tendresse. La charité, l'amour se répandaient de ses beaux yeux que la maladie avait agrandis et dont elle avait purifié la couleur. Qui pouvait se soustraire à la force de ces sentiments généreux qui dominaient l'univers?

Le médecin promit de la laisser se lever le lendemain; d'abord il fallait qu'elle se nourrît un peu.

Alors elle commença à savourer les délices des travaux qu'elle se proposait d'entreprendre. La nourrice lui tiendrait l'enfant, le promènerait; c'était une brave femme en qui l'on pou-

vait bien avoir confiance. Elle, de son côté, pendant ce temps, travaillerait ferme du matin au soir pour gagner de l'argent et, à la veillée, elle coudrait avec cœur de petites robes bien jolies. Cela, si Louis ne paraissait pas, la fortune de tous dans sa main, comme son cœur le lui disait. Si, parfois, la nourrice devait s'en aller dans la montagne, elle l'accompagnerait, quand bien même elle devrait faire la paysanne, car, une fois forte, cela encore serait bon pour sa santé.

Quand, plus tard, la nourrice vint lui rendre son fils, enfin libre de ne plus retourner chez les Castellfort, parce que madame Grace avait reçu la fatale nouvelle avec tant de résignation qu'elle avait étonné tout le monde, Toinette s'écria :

— Voyez, Matrone, comme il faut être aveugle d'esprit pour ne pas admettre que c'est une vie nouvelle qui commence pour nous aujourd'hui. Dieu récompense mon repentir d'hier. Vous allez voir comme dorénavant nous aurons bon vent en poupe !

Et éveillant son fils par ses baisers et ses étreintes, elle l'éleva en l'air comme si elle eût voulu le faire danser.

Et ainsi se passèrent les journées à se lever et à se coucher, à se livrer un jour à la joie folle pour tomber ensuite dans une douloureuse mélancolie qui brisait l'âme, détestant aujourd'hui — tantôt la personne que demain elle voulait à ses côtés, à montrer une espérance enthousiaste dans la science du médecin, et tantôt à maudire son ignorance, pour se livrer avec une foi aveugle à des remèdes de guérisseurs que la femme du menuisier et d'autres voisines préconisaient auprès d'elle, tantôt têtue comme un mulet, tantôt docile comme un agneau, pleine enfin de ce malaise, de cette inconstance désolante qui est le signe extérieur de la lutte affreuse que soutiennent l'esprit et la matière quand la mort vient dénouer les liens de leur union. Cette malheureuse famille n'était gouvernée que par la capricieuse tyrannie de la malade, et le choc constant des déceptions et de l'espérance.

* * *

Matrone, honteuse de ce qui était arrivé, n'avait plus remis les pieds chez ses protecteurs, quoiqu'elle eût engagé la plus grande partie de

ses pauvres richesses pour supporter les frais de la maladie, quand, un jour, Manuel se présenta avec un message de Grace qui voulait la voir. La bonne femme y courut, le cœur serré comme il était par les chagrins de sa maison et la perte qu'elle allait éprouver.

Madame Grace, loin d'insinuer la moindre plainte, parla comme une mère infortunée qui pouvait comprendre combien dut être terrible la surprise de la pauvre Toinette. Elle se montra même pleine de remords d'avoir été la cause involontaire de cette émotion. La seule chose qui la tranquillisait, c'était que Matrone avait pu voir combien les intentions de son mari étaient bonnes et que jamais l'on n'eût pu supposer que la malheureuse mère arriverait au moment précis de l'enterrement pour être victime d'une aussi douloureuse hallucination.

Ce malheur inattendu et la générosité de Toinette, qui avait ensuite laissé chez M. Michel un enfant qui lui coûtait tant de larmes, augmentaient ses anciennes sympathies pour la malheureuse enfant et elle se faisait un devoir de récompenser tant de souffrances par tous les moyens qui seraient en son pouvoir. Elle pro-

mit de lui envoyer, le soir même, pour l'enfant, une corbeille de vêtements destinés à son fils; elle promit encore d'aller voir Toinette pour lui demander pardon et la remercier, aussi vite qu'on lui permettrait de sortir de chez elle et elle tendit la main à Matrone pour lui passer délicatement un petit rouleau d'argent.

Matrone descendit l'escalier en bénissant Dieu.

XIX

Un coup sec du timbre fit sursauter la souillon de madame Fine au moment où elle tassait l'oreiller de l'Américain, le faisant danser dans ses mains brunes, comme si elle essayait quelques jeux de clown. Elle jeta l'oreiller sur le lit et, traînant ses savates, courut ouvrir la porte.

Un cri de surprise s'échappa de ses lèvres et après une courte causerie, mêlée d'exclamations et de rires, elle vola comme la pierre d'une fronde à la chambre de la maîtresse de pension, en criant :

— Madame Fine, madame Fine, venez, venez, vous ne devinerez jamais qui vient d'arriver?..... Monsieur Louis, monsieur Louis.

Le visage de madame Fine se gonfla de joie les muscles saillant tout boursoufflés et les traits énormément creusés comme un pantin de caoutchouc sur la tête duquel l'on pèse ; expression doublement caricaturesque alors parce qu'elle ressortait sur le fond gris que lui prêtaient ses cheveux courts épars et tombés en arrière et que toutes les formes de son torse avaient disparu dans la ridicule enveloppe d'un peignoir sans manches, posé comme une amusse de docteur.

— Vite, Carmelle, vite, attachez-moi les cheveux, — dit-elle à la coiffeuse, remuant déjà sur sa chaise comme si on la piquait.

Il n'est jamais bon que l'on voie les artifices de la tête d'une femme. Le *Papillon* était bien capable d'entrer sans crier gare. Oh ! quel garçon pour faire des politesses !

— Vite ! vite ! faites quelque bandeau ; je vais me jeter un fichu sur la tête, et je reviendrai bientôt.

Et ce disant, les doigts de l'une et de l'autre se croisaient, comme des fuseaux, dans les cheveux clairsemés, laissant passer les cheveux et perdant d'autant plus de temps qu'elles en voulaient

gagner davantage. Cependant, dehors, dans la salle à manger, un tapage croissait à faire plaisir. Les deux servantes et cinq étudiants entouraient Louis, l'accablaient de questions, le tirant d'ici et de là, lui donnant des coups sur l'épaule, applaudissant ses plus simples réparties par des rires qui dénotaient la sympathie la plus sincère. Pour les uns il avait grandi, pour d'autres il était plus gras. D'aucuns le trouvaient plus coloré, quelqu'un admettait qu'il était le même que lorsqu'il avait quitté la pension.

— Juste ! Tu as deviné ! Le même homme, les mêmes péchés ! *Papillon* ici, *Papillon* là ! Mes garçons, Louis partout entouré de fillettes !..... Quelles belles filles que les Valenciennes !..... Mais nous en causerons. Laissez-moi régler mes comptes avec le cocher Eh ! où en sommes-nous, Raymonde, que dit madame Fine ? Oui ou non, y a-t-il une chambre pour moi ?

En ce moment l'hôtesse parut, respirant la joie, un mouchoir sur la tête, qui lui encadrait le visage comme le cadre d'une fenêtre.

— Quelle demande, mon cher, quelle demande ! Il est bien clair que oui. Oh ! vous

ne pourrez dormir dans votre ancienne chambre, savez-vous, parce que M. Philippe l'occupe (Louis ne connaissait pas ce personnage.....) Mais voyez-vous, vous êtes de la maison.

— Oui, oui, je suis de la maison; on me mettra ici ou là, vous voulez dire? Et si non, vous me ferez un peu de place, eh? N'ayez pas peur

Et sans plus de discours, il paya le cocher qui laissa la malle droite dans l'antichambre, et, revenant à la salle à manger, il voulut embrasser l'hôtesse au milieu des rires de tous, s'assit sur une chaise, les jambes bien allongées, et continua à subir interrogatoires et commentaires, tout en essuyant la sueur de son front et de son cou, tandis que madame Fine était allée cacher les artifices de sa tête, après avoir donné ordre de servir un verre de vin vieux et des biscuits à l'étudiant.

Louis arrivait entiché des Valenciennes au teint clair, avec des yeux comme des châtaignes et un *salero* capable de rendre fou le plus Anglais des Anglais de l'Angleterre. Bien sûr, le roi Jacques en avait vu quelque'une avant d'entreprendre la conquête où il joua le tout pour le tout. Placées au milieu de ce jardin incompa-

nable, plein d'orangers, elles faisaient de la ville du Turia un des plus beaux paradis de Mahomet, ou plutôt, du grand prophète, un homme de bon goût qui trouva impossible ou inutile d'imaginer des choses supérieures à ce qu'il avait vu à Valence..... car bien sûr il y avait été. Tous ses compagnons devaient y aller. Il avait fait plus de conquêtes que Don Juan à Séville.

Les étudiants l'écoutaient en extase et crevant de rire, les servantes interprétaient ces images avec une certaine envie, un certain regret. Comme si les Catalanes n'étaient pas assez belles; est-ce qu'il croyait qu'il allait leur en conter?

La chambre de madame Fine s'ouvrit, et la coiffeuse passa, affairée, son grand fichu noir bien collé au corps. Derrière elle, la porte de l'appartement battit, fa'sant résonner tout l'escalier, et peu d'instant après, l'hôtesse parut à la salle à manger, la tête brillante, les plis de sa robe de chambre sans un froissement, comme quelqu'un qui termine sa toilette. D'un regard de reproche, elle mit à la porte tous les domestiques empressés.

— Faites-lui place! Faites-lui place! — cria le *Papillon* en lui avançant une chaise. — Venez,

j'avais envie de vous voir. Demain je vais chez moi et il faut mettre le temps à profit.

Il était onze heures du matin : ce ne serait que toucher barre. On ne le lui permettrait pas. Il fallait une journée de plus. Tous l'en priaient à la fois. Le lendemain, c'était le jour des Rameaux. Où irait-il à pareil jour?

— Je dois mettre les heures à profit, parce que je vais à Ripoll pour n'y passer que la Semaine Sainte avec ma mère; je n'y suis pas allé pour Noël. Mère m'attend, la pauvre!

— Puisqu'il en est ainsi, je ne veux pas vous retenir; allez, allez, fit madame Fine.

La brave femme, qui avait son seul enfant qui sait où, trouvait fort juste la tendre hâte de Louis.

Alors les étudiants commencèrent à défilier pour se revoir à table; hôtesse et étudiant s'engagèrent dans une longue conversation, se communiquant tout ce qui s'était passé durant l'absence de Louis, sans souffler mot de Toinette et de Matrone. Ils en avaient assez parlé en septembre, quand Louis passa pour aller à Valence. Il avait opposé maintes objections à se croire l'auteur de ce scandale, et ni la couturière ni Matrone

n'avaient reparu à la pension depuis la lettre de Thomas. Tranquillisés par ce silence, étudiant et maîtresse de pension avaient laissé cette aventure s'effacer de leur mémoire comme un souvenir banal.

Sophie était marié, Sumpteta était aussi ennuyeuse que jamais, flirtant avec M. Philippe, le nouvel occupant de la chambre de Louis, un étudiant en médecine qui leur faisait peur avec les têtes de mort et les autres fragments humains qu'il laissait éparpillés sur sa table. Les repasseuses d'à côté avaient déménagé dans une autre rue. M. Ignace se civilisait petit à petit et sortait parfois sur le balcon pour causer avec madame Fine; mais Louis faisait grande faute. La rue de Roig semblait un cimetière parce que ses autres camarades n'étaient au logis que pour manger et dormir.

— Et Thomas? Que fait Thomas?

— Celui-là aussi a changé de vie; voyez comme il y a des changements? Savez-vous ce qu'il fait maintenant? Il joue à la *bourse*... Vous entendez, mon cher, à la *bourse*, à la bourse! Il dit que le grand savoir est de faire fortune rapidement, que son père sera bien plus satisfait s'il se pré-

sente à lui en lui disant: *voici un potentat! que* que s'il lui disait: *voici un ingénieur!*

— Oh! comment aurait-il pu le lui dire, en n'étudiant pas?

— Ah! mon cher, s'il vous appelait visionnaire, il l'est encore bien plus... Vous verrez; moi, il me semble que qui s'expose à gagner, s'expose à perdre... n'est-ce pas ainsi? Mais non, non, jusqu'ici *il va bien*. Sauf un moment, le soir, toute la sainte journée, et la soirée et tout, la bourse!... Je veux dire les soirées à la porte du Liceon, vous comprenez?... Il ne tardera pas à venir parce que l'heure du déjeuner approche... Ah! Louis, écoutez. Vous pouvez me rendre un service. Je sais que Thomas a dit que maintenant peut-être il chercherait une autre maison, parce qu'il est trop loin de la *Bourse*. Voyez si vous pouvez lui enlever cette idée de la tête; car où sera-t-il aussi bien? Vous savez qu'ici ce n'est pas une pension, qu'ici l'on n'épargne rien, que c'est vivre avec une mère. Ce n'est pas à moi de le dire. Voyez, j'aurais bien vite loué sa chambre. Une annonce au *Brusi* et c'est affaire faite; mais vous savez, je n'aime pas de voir des figures nouvelles; et lui... il faut tout regar-

der, n'est-ce pas? mon cher!... il me donne quinze francs de plus que les autres. Vous comprenez, il est aussi plus riche, il gagne et les autres ne gagnent rien.

La femme de chambre vint les interrompre pour mettre la table, opération pour laquelle madame Fine se disposa à lui prêter son aide.

Louis étaya sa chaise contre la muraille et à demi couché sur elle, commença à lire le journal. Mais, comme il se souvint bientôt qu'il était tout sale de la route, il demanda de l'eau pour se rapprocher un peu et madame Fine s'empressa de lui arranger son lavabo, pourvu de son essuie-main propre qui sentait encore la buanderie.

Cependant le timbre de la porte ne mettait pas d'intervalle entre ses coups secs et brisés de monnaie qui tombe dans le plateau, et dans la salle à manger voisine des plats et des couverts posés bruyamment faisaient un frottement comme si l'on eût secoué ensemble du verre et du vieux fer. Tous les étudiants reparaissaient. Le soleil entrait par les balcons avec cette clarté assoupissante de midi, et dans la cuisine, Raymonde, avec une voix nasillarde et d'un ton triste et

traînant chantait en remuant les casseroles fumantes :

· Là-bas au soleil levant — au pied d'une roche...
Dans un village — que l'on appelle la Pobra...
J'ai mes amours — dont le nom est Antoinette...
Quand le soleil se lève — elle s'en va à l'ombre...
Si blanche elle est — qu'elle semble une religieuse

La chanson de cette Cendrillon était une ballade populaire un peu encanaillée où figure une jeune fille qui trompe son bien-aimé et qui quand lui s'en va, tout triste, se faire soldat *de la bande jaune*, change d'avis, entendant un camarade qui lui dit :

Ne te fais pas soldat — pour l'amour d'une fille :
De belles il y en a — au village de la Pobra,
De belles il y en a — comme était Antoinette.

Un soir que Toinette et lui étaient émus de tendresse, et presque les larmes aux yeux, en entendant toute cette chanson, il lui avait témoigné la crainte de se trouver dans la situation de l'amant trompé. C'était là, dans cette même salle, presque à la même époque de l'année. Il voyait encore les chaises où ils s'asseyaient l'un et l'autre, la table de couture... Comme tout avait changé !

Et un souvenir mêlé de ses amours et de ses aventures de Valence défilait silencieusement dans le panorama de sa mémoire, lui remettant un poids vague sur la conscience, quand la porte s'ouvrit et Thomas entra en lui ouvrant les bras.

Il venait de gagner deux mille cinq cents francs à la baisse. A bas le dîner à la pension ! Il fallait se régaler ! Eux, Sugranyes et Marlet, deux satellites de dix-huit ans, dîneraient à *la Perle* à quatre pas de la *petite bourse*. L'Américain payait.

— Et maintenant ! Pourquoi l'emmener quand il venait d'arriver et qu'on ne pouvait le garder que quelques heures ? — s'écria la maîtresse de la pension.

— Est-ce que par hasard on ne mangeait pas bien à la pension ?... Mieux qu'au restaurant !

— C'est un extra, madame. Je viendrai souper, allez, je viendrai souper, — fit le *Papillon* qui lui savait gré de sa bonne affection.

— Eh ! laisse-la ! s'écria à mi-voix Thomas en le tirant par son veston. — Sugranyes ! Marlet ! Allons !... Jour d'orgie ! Prenez vos chapeaux et à *la Perle*. Je paie !

Plantées devant la table, madame Fine et la

bonne contemplaient avec componction les quatre couverts inutiles et Raymonde, sur la porte de la cuisine, s'écriait qu'agir ainsi c'était du gaspillage. Un jour précisément où l'on avait fait tant d'attention à tout pour M. Louis. Allons ! cet Américain était un trouble-fête.

Cependant les autres étudiants s'attablaient regrettant de n'être pas de la partie, et un coup de sonnette annonça l'arrivée de M. Ignace.

— Voyez, voyez, qui est ici ?

L'homme se permit un sourire, demanda à M. Louis, en lui tendant la main, comment il s'était porté à Valence ; puis, ayant obtenu une réponse, il alla s'asseoir à sa place, ferma ses bésicles et, avec sa gravité naïve, il enfonça la cuillère dans la soupière et se servit lentement jusqu'à ce que son assiette fût pleine jusqu'aux bords.

— S'il vous plaît ? fit-il en soupesant la première cuillerée et en se préparant visiblement à ne plus prononcer un mot.

— Merci !

— Merci ! bon plaisir ! — répondit Thomas d'un ton railleur. — Bien, vous êtes prêts ? Par-tens donc !

Le *Papillon* fit une pince d'amitié à madame Fine et les quatre étudiants se précipitèrent dans l'escalier qu'ils remplirent d'un gai brouhaha.

En dix minutes ils arrivèrent au restaurant où les deux plus jeunes montèrent d'un pas triomphal, comme s'ils allaient faire une grande escapade.

Un garçon les installa dans un petit salon, au milieu duquel il y avait une table garnie avec un bouquet de fleurs au centre. Cette pièce recevait le jour d'en haut, et au lieu de cloison, une de ses parois était formée par un simple paravent de toile caché sous le papier même de la muraille. Ainsi, à peu de frais, le restaurateur avait improvisé un second cabinet particulier, occupé en ce moment par deux jeunes gens, et deux jeunes femmes gaiement accouplés. Cette heureuse coïncidence achevait de donner de la couleur à la scène qui, aux yeux de Sugranyes et de Marlet avait une tournure de baltasar.

Aussi, tandis que les deux autres, en attendant le déjeuner, happaient les olives et les radis, flairaient les tableaux accrochés aux murailles ou feuilletaient le menu : eux étaient tout occupés à écouter joyusement les voix sonores de leurs

voisines et à distinguer par les fentes du paravent si elles étaient blondes ou brunes, laides ou jolies, et comment elles étaient habillées.

— N'y aura-t-il pas du champagne? fit Marlet en remarquant l'absence des coupes.

— Il ne manquerait plus que cela! — s'écria généreusement l'amphitryon.

Etil donna l'ordre d'en porter quatre bouteilles comme entrée en bataille et de ne pas oublier le vin de Sauterne avec les huîtres. Ce serait un dîner comme il faut: l'Américain voulait faire bien les choses.

Mais, comme on les faisait attendre! Ils n'auraient jamais fini! La vue de cette table avec les chaises avancées par dessous, comme pour rappeler le principe de politesse qui interdit d'y toucher avant que l'heure ait sonné pour tous, jetait parmi eux un froid insupportable. Jamais ils n'avaient tant regretté un divan ou un canapé. Leur jeune sang s'impatiait. Toutes les ressources de la distraction étaient épuisées: depuis que les voisins avaient remarqué qu'ils étaient en compagnie, ils ne causaient plus qu'à voix basse et avaient les yeux fixés sur les fentes du paravent. Leur palais en avait assez de l'âpreté

des olives : chacun d'eux avait mangé un longnet.

Enfin les huîtres arrivèrent et le dîner commença. Il était trois heures, ah !

En entendant les cries-craes des coquilles et des assiettes, les voisins, se sentant délivrés de l'espionnage, reprirent leur badinage et les rires éclatèrent de nouveau, au rebours de ce qui arrivait alors parmi les étudiants qui parlaient à voix basse et se livraient à toute sorte de suppositions sur le compte des voisines.

Louis inventait des romans. Thomas les priait d'être plus hommes et de laisser courir l'eau. Une étrange envie, une enfantine rivalité de libertinage s'empara aussitôt à peu près de tous et alors ils commencèrent à lâcher bride aux saillies à double sens, à conter de légendaires conquêtes, à faire des embarras, à trouver mauvais ce qu'on leur servait, à briser quelques verres avec un air dégagé et à vider les bouteilles à pleine coupe.

Sugranyes et Marlet feignaient de se disputer, cherchaient querelle au garçon, parlaient haut, le gilet déboutonné, et se donnaient de grands coups dans la poitrine. Au milieu de la dispute simulée, ils allumaient des cigares pour les jeter

à la deuxième bouffée de fumée et en se rasseyant, essayaient de faire tomber quelque plat avec le coude.

Le *Papillon* se grisait moitié du feu des plaisanteries, moitié de la vapeur des vins qu'il ensevelissait dans son corps. On eût dit qu'il était aussi enfant que les autres deux. Quand le champagne arriva, il monta sur sa chaise, et la coupe à la main gauche, la bouteille pendant dans la droite, il entonna le toast de la *Grande-Duchesse*. Les autres faisaient le chœur. Enfin, il brisa la bouteille contre la muraille prétendant aussitôt que ce n'était pas là qu'elle avait frappé mais à terre.

Llassada qui s'était amusé à les lancer, ne perdit pas un moment sa prudence et s'étonnait de le voir si enfant et si écervelé. Les autres deux amis applaudissaient comme des fous.

.

Enfin, quand ces jeunes gens descendirent l'escalier, le col du surtout droit, le chapeau sur la nuque, il était prouvé que, comme vauriens et comme terribles, nul ne les battait d'une semelle.

XX

N'ayant rien à faire, Louis, quand ses compagnons le quittèrent, sortit par la porte del Angel, droit vers la promenade de Gracia pour prendre un peu l'air. Les vapeurs du champagne lui étaient montées au cerveau et il sentait son imagination alourdie et nuageuse. Il marcha un moment, et, saisi d'une paresse sensuelle, s'assit sur un banc de pierre devant le Tivoli en démolition, aujourd'hui rue d'Aragon.

Les arbres commençaient à bourgeonner, une suave bise du large faisait trembler leur tendre feuillée et le soleil descendait lentement de l'autre côté de Saint-Pierre Martyr, comme une bombe chauffée à rouge qui, sur sa route, trouait un tas de nuages allongés et dorés comme des cyprins d'aquarium.

Louis ne pensait à rien, se complaisait à sentir cet air frais caresser son front, dessinait par distraction avec sa canne sur le sable, accompagnait un instant de ses yeux riants les jolies femmes qui passaient, ou contemplait en extase les pittoresques transformations de ce coucher de soleil. Parfois, quelque souvenir du dîner traversait comme un éclair sa mémoire, et il souriait, se moquant de lui-même.

Le crépuscule avançait. Les nuages de feu devinrent violets, se teignirent de la couleur du zinc, s'accumulèrent en tas et enfin se fondirent en une cigogne fantastique, sans pattes, qui resta dans le ciel nageant sur un horizon verdâtre. Il se leva alors et se dirigea vers la vieille ville.

Le coucher du soleil n'avait pas réussi à l'attrister; il sentait ses forces revenues, et hormis la pesanteur de tête, cette griserie se transformait en une joie folle. Sur la place de Catalogne fourmillait un torrent de gens et de voitures qui venaient de la Rambla, et quand il fut en face de cette avenue, il la trouva pleine d'un mouvement étourdissant.

C'était le coup de feu du marché des palmes,

c'était l'heure du retour de la promenade où toutes les voitures de luxe, tout le monde élégant y affluent. La Rambla dels Estudis était pleine de lauriers ; la Rambla des Fleurs présentait par ses deux trottoirs de longues files de palmes qui s'y cimbraient et se balançaient gracieusement sous les arbres.

Le ciel s'assombrissait à mesure que le *Papillon* s'enfonçait dans la large avenue. Les passants se changeaient en silhouettes de couleurs éteintes, sur lesquelles ressortait la blancheur des chemises brusquement tachées de noir par les cravates. A travers les branches, ce ciel couleur d'eau, qui a toute la mélancolie des étangs, était lumineux encore, et tout au bout de cette promenade, sur la noirceur des têtes, branlait un bois de palmiers qui s'entrelaçaient en arcades gothiques, flamboyaient isolés ou se dressaient droits comme de gigantesques plumets. C'était une forêt d'Orient qui cheminait avec le bruit du vent follet, pleine des rumeurs, des halénées de joie d'une entrée triomphale. Et à côté de cette marée étourdissante, d'interminables roulements de voitures de maîtres avec leurs couvertes mouillées de cette lumière crépusculaire,

venaient de toute part augmenter l'embarras des omnibus et des charrettes, semant l'effroi à chaque carrefour, coupant le torrent des piétons.

Louis, qui partageait aisément la joie du voisin, Louis qui avait le cerveau assez enflammé par la débauche récente, sentit bientôt son sang bouillir. Un étourdissement, une ivresse d'imagination d'autant plus violente qu'il était plus privé de lui ouvrir un débouché, s'empara de son être. Là-bas, au loin, l'on allumait en zigzag les reverbères ; au ciel brillaient les premières étoiles. A côté de lui passait tout un bouquet de rieuses jeunes filles. L'heure de l'amour accourait de son vol mystérieux, allumant des flambeaux, lançant des flèches, éveillant des désirs.

Et l'imagination ainsi enflammée, Louis se trouva arrêté tout à coup à la traversée des voitures en face de la rue de la Porta-ferrissa. Ses yeux, lancés au hasard, aperçurent une femme qui prenait le trottoir, agile comme un daim, tournant continuellement la tête comme si elle fuyait quelqu'un. Sa tournure était distinguée ; un water-proof sombre la couvrait de haut en bas, et un épais voile de dentelle à demi tombé sur le visage

et enroulé autour du cou cachait entièrement ses traits comme s'il ne suffisait pas de l'obscurité de la rue pour conserver son incognito.

Bien vite Louis reconnut que c'était une dame ; mais cette démarche craintive, ce souci évident de cacher son visage, ce dessein prémédité de mettre entre elle et les gens comme il faut une muraille de voitures, engendrèrent bientôt en lui le désir de la suivre.

« C'était un mystère. Cette femme cachait quelque intrigue. »

Il s'ouvrit passage dans la foule, évita l'embarras des voitures qui montaient la Rambla et se campa sur le trottoir. Oui ! il s'y campa, il y demeura campé, cherchant vainement des yeux en haut et en bas, ici et là. L'ombre avait englouti cette inconnue comme un fantôme.

Les réverbères allumés n'y faisaient rien ; la blême clarté de la chute du jour l'emportait encore sur la lumière artificielle, si pauvre et si faible, qu'elle semblait agoniser plutôt que naître. Les globes de gaz des balcons et des devantures que Louis voyait à droits fils avaient la lueur triste d'une lampe à huile, et l'éclairage intérieur des boutiques faisait des portes seules

des flaques de couleur rougeâtre qui, en s'étalant sur le trottoir, finissaient en rose. On eût dit qu'une main invisible avait tout masqué de gris, les arbres, les maisons, les vêtements, les figures.

A contre jour, les palmiers et les lauriers qui se balançaient dans l'air semblaient sans couleur comme une végétation fantastique. Partout, ce mystère, ce manque de consistance, cette indécision, ce même vague que l'hébètement de la débauche rendait plus grands encore dans l'esprit de Louis. Les allants et les venants qui se croisaient sur le trottoir, ne prenaient un corps que très près. En s'éloignant, ils s'évanouissaient comme une bouffée de poussière.

Le *Papillon* crut perdre ses pas et revint au milieu du marché bruyant, se laissant porter par le courant qui descendait. Tout à coup, au contre-jour d'une droguerie, il vit de nouveau se détacher en silhouette le *waterproof*, le voile de dentelle. C'était sur le trottoir de droite. Il pressa le pas ; la dame s'esquivait, filait le long des murailles, frôlait la foule d'un pas fugitif. Il courut à elle, mais en arrivant au Plan de la Boqueria, où la lumière naturelle, sans arbres, semblait encore s'étaler, il se sentit le cœur comme sou-

levé par le désagréable entrecroisement des personnes et des voitures qui y recouvraient couleur et relief. Il n'avait pas encore atteint la femme qu'il chassait et crut qu'une autre fois elle lui échappait. Elle avait tourné par la rue de l'Hôpital.

— Bien, très bien! s'écria-t-il en la voyant se diriger vers ce faubourg.

Et en quatre bonds, il la rejoignit et à côté d'elle lui murmura des galanteries. La femme eut un sursaut, détourna avec mépris son visage voilé et, retournant en hâte vers la Rambla, disparut sans qu'il sût par où.

Cette diablerie excita la curiosité de l'étudiant. Il n'y avait pas de doute; il avait une intrigue dans les mains; il voulait la découvrir. Cette manière de marcher, l'heure... qui était l'heure des mystères, des amours secrètes! Et il cherchait des yeux, flairait, écoutait comme un chasseur.

Elle ne pouvait lui avoir échappé de dix pas et il les parcourait, aux aguets, infatigable, furetant jusqu'aux recoins les plus sombres. S'il pouvait la rattraper, il ne serait plus si imprudent; il la suivrait à la dérobée.

Mais ah!..... c'était elle! Oui, elle, plantée au pied d'un petit escalier, regardant autour d'elle avec méfiance. Louis cherchait à se dissimuler dans la foule, désirant se cacher pour un moment. Par malheur pour lui, si le ciel s'assombrissait, la terre s'éclairait. Le gaz commençait à briller avec éclat; les boutiques débordaient de lumière, les voitures devenaient notablement plus rares.

Elle ne le vit pas néanmoins; se croyant débarrassée de son poursuivant, elle se hasarda à sortir de sa retraite et reprit sa route vers le bas de la Rambla, rasant toujours les maisons. Le *Papillon*, la couvant des yeux, la suivait par le milieu de l'avenue. Il pensait aux conquêtes, aux légendaires aventures du dîner et se gonflait de satisfaction, se jugeant en train d'en mener à bien une plus surprenante encore peut-être; car avec de la hardiesse, de l'audace, cette femme serait à lui... il n'y avait pas à en douter..... Et, ce pensant, il ne la quittait pas des yeux, tantôt la dominant tout entière au milieu du torrent de lumière qu'épandait le théâtre *del Liceo*, tantôt la voyant réduite à une simple silhouette dans l'ombre d'une muraille ou bien

fantastiquement colorée par les clartés vermeilles ou verdâtres que jetaient les devantures des pharmacies.

Ses désirs étaient au comble alors qu'elle prit par la rue Neuve. Une rue aussi suspecte ! Oh ! il n'y avait plus de doute !

Et l'étudiant tout fier prit cette rue, et suivit, suivit encouragé, savourant déjà son triomphe, ayant grand soin de se cacher aux regards que la femme voilée jetait encore de temps en temps avec inquiétude. Oh ! ce serait délicieux ! Quelle figure ferait-elle en le voyant devant elle !

Des badauds, arrêtés aux portes des cafés ou des boutiques, les faisaient descendre du trottoir, et une fois encore il perdit de vue la fugitive. Alors le *Papillon* traversa la rue en hâte, et en dépassant les gens dans les rangs desquels elle avait disparu, il se trouva pris. La fugitive était là, droite, le dos tourné contre une vitrine du bazar, avec une attitude effrayée. Un sourire, qu'il interpréta comme une promesse délicate, s'échappa des lèvres que les dentelles ne couvraient point et la poursuite fut dès lors plus ardente, plus opiniâtre que jamais.

Le cœur agité, les yeux ardents comme braise,

L'imagination montée, l'étudiant suivit sa conquête par les ténèbres des rues de Lancaster et de l'Arc du Théâtre, jusqu'à ce qu'il s'arrêta subitement, dans la traverse de Montserrat, devant la maison où l'inconnue venait d'entrer. D'un regard, Louis envisagea toute cette façade que l'ombre enveloppait, ne laissant entrevoir qu'une longue colonne de petites fenêtres par où la lumière de l'escalier jetait une lueur couleur orange.

L'entrée était devant lui, étroite, courte : en deux pas, la femme convoitée l'avait traversée. Louis ne pouvait hésiter : la misère que tout cela respirait était assez éloquente. La souris était tombée dans la souricière. Il entra résolument et se hasarda à grimper l'escalier, entendant la respiration haletante de la femme poursuivie, entendant à chaque tournant le frôlement, à l'étage supérieur, de la jupe de soie que le vent gonflait sous le *waterproof*. Un sourire d'espérance et d'orgueil de conquérant égayait son visage. Plus il montait, plus il s'enhardissait, plus des bouffées de satisfaction épanouissaient dans son imagination éblouie.

« Oh ! tu veux me fuir ! Tu ne m'échapperas

pas ! Toujours en haut ! Qu'importe que tu m'entraînes jusqu'à la toiture ! En haut ! toujours en haut !.... Tu es tombée avec un autre, tombe avec moi ! Un homme ou l'autre, il n'y a pas de différence. Oui, tu m'appartiendras ; je te tiens : tu ne m'échapperas pas. »

La fugitive, cependant, ne s'arrêtait point, montait toujours plus haut, légère, le devançant comme un feu follet. Arrivée ainsi au dernier étage, elle frappa : la porte fut ouverte au moment où l'étudiant atteignait le dernier palier.

— Ah ! madame... !

L'inconnue coupa la parole à la jeune fille en lui mettant la main sur la bouche et debout sur le seuil, rejetant le voile qui cachait l'indignation de son visage, d'une voix impérative, elle donna à Louis l'ordre d'entrer. Il hésita et fit mine de retourner les talons, mais la main gantée de la dame le retint avec force.

— C'est un bon ami qui m'accompagne..... Entrez, entrez..... — ajouta-t-elle d'une voix tremblante et menaçante aussi.

Et se plaçant entre Louis et la porte, gardant toujours cette attitude hautaine qui remplissait

de confusion le libertin, elle le fit avancer dans l'appartement avec la jeune fille de la maison, annonçant que c'était *une bonne âme qui l'avait accompagnée avec le désir de faire une œuvre de charité.*

Ces mots mirent le comble à l'embarras de l'étudiant, une flambée de honte étouffa tous ses désirs impurs. Maintenant il voyait clairement son injurieuse erreur. Plutôt que s'humilier, que céder au tremblement de ses genoux qui allaient se plier sous lui de respect, il eût voulu disparaître. Il ne savait où il était ; mais, cette misère qu'avant il avait prise pour la livrée du vice, l'éblouissait maintenant de la resplendeur de la charité présente, insultée, bafouée par ses instincts bas. Il se découvrit humblement, baissa la tête et suivit comme un agneau, désireux de se racheter aux yeux de cette femme.

— Comment est-elle ? — demanda-t-elle avec une véritable angoisse.

— Bien mal, bien mal, madame Grace, — répondit en pleurant l'interrogée. — Elle a une suffocation, un étouffement qui ne la laisse pas vivre. Le médecin nous a dit qu'il avait très peu d'espoir, vous savez ? Il a été jusqu'à

nous dire que peut-être elle n'irait pas à demain.

C'étaient les nouvelles que lui avait apportées sa femme de chambre, Annette. Madame Graco qui, depuis sa maladie, n'était pas sortie, n'avait plus songé à sa convalescence. Elle ne voulait pas que la pauvre Toinette mourût sans avoir reçu un adieu de remerciement, sans avoir accordé un regard de pardon à celle qui involontairement avait contribué à la tuer. Elle s'enveloppa dans un manteau, se couvrit le visage et partit, fuyant la rencontre de son mari qui l'eût arrêtée, évitant en bas de la Rambla de le trouver par hasard, ne pensant point certainement que le vice et la bassesse la viendraient insulter de leurs égarements. Quand elle vit le premier affront, elle songa à fuir, à faire perdre sa trace ; mais voyant que tout était inutile pour dissiper le perfide aveuglement de ce malheureux inconnu, elle prit ses forces à deux mains et demanda à son esprit le moyen de le guérir. Elle le ferait entrer : elle mettrait le vice face à face avec la suprême bataille de la vie, plus horrible que la mort même.

L'étroit corridor et la petite salle qu'ils traver-

sèrent étaient sombres. Il régnait là un recueillement inquiétant, ce silence imprégné d'angoisses qui étreint la gorge, qui cloue les lèvres, qui torture le cœur et fait marcher sur le bout du pied.

La chambre s'ouvrit, épandant lumière et odeur de cire, parfum de temple ; le *Papillon* s'effraya. Il voulait fuir ; mais le respect imposé par le remords arrêtait ses pas. La lampe était là : l'heure de brûler ses ailes était venue.

Lui, l'auteur de ce malheur, demeurait là, planté comme dans un monde inconnu. A travers le rideau, il entendait la respiration haletante de la malade et ne soupçonnait pas que c'était sa victime. Il voyait un bébé endormi sur les genoux d'une femme, là, au pied de la commode, devant lui, et son cœur ne lui disait pas que c'était son fils, le sang de son sang, la vie de sa vie.

Matrone et ses filles, qui recevaient madame Grace avec des larmes de reconnaissance, n'eurent pour lui que le regard froid que l'on accorde à un laquais.

Dans la courte conversation qui s'échangea entre les femmes, il entendit résonner le nom

de Toinette. Une idée terrible blessa sa pensée, ses yeux mesurèrent de haut en bas la gigantesque Matrone, et à ce moment même il l'entendit nommer. Oh ! c'était certainement cette Matrone de la lettre de Thomas !... Et Toinette, Toinette, sa victime abandonnée sans pitié, son amour d'antan, serait-elle la moribonde ? Oh non, c'était impossible, c'était impossible !

Une impulsion irrésistible le lança au milieu de la chambre et ses yeux se fixèrent sur l'alcôve qui étalait sa tache blanche, resplendissante de lumière au milieu des rideaux. Et là-dedans, entre des personnes qui lui étaient inconnues et un prêtre, assise sur le lit, le corps enfoncé dans le creux mollet d'une pile d'oreillers, il reconnut Toinette.

Son sang se glaça dans ses veines : la voix s'éteignit dans sa gorge et il demeura comme cloué à terre sans écarter ses yeux de cette horrible vision. Tous les assistants le contemplaient avec surprise, épiant sa première parole, son premier geste, émus d'un vague soupçon ; tandis que lui, étranger à tout ce qui n'était pas la malade, continuait à regarder comment s'évanouissait son impression première.

Non, ce n'était pas sa bien-aimée d'antan ! Le visage amaigri par la pâleur, les lèvres sans couleur, la bouche altérée ouverte, la peau teinte de reflets bleuâtres, les yeux à demi tournés, blancs, avec une expression douloureuse, ToINETTE ne conservait de sa physionomie que cet ensemble du profil qui nous frappe l'esprit et que l'examen soutenu semble détruire. Plus il la regardait, moins il la reconnaissait, plus il mettait de soin à se rassurer en cherchant anxieusement à se démontrer complètement qu'il avait subi une hallucination. Mais, son insistance même disait bien assez que la certitude n'arrivait point, quand, soudain, la malade baissa les yeux, jeta un regard sur l'étudiant. Une flambée de vie se fit jour par ses yeux agrandis, morts peu d'instants avant, et à la surprise générale sa suffocation s'arrêta. Une joie extraordinaire illumina son visage, et, revenant à la vie, elle cria :

— Louis ! Louis !

Et ses bras de morte amaigris, décharnés, emprisonnèrent avec passion la tête baissée de son bien-aimé.

La surprise accabla tous les assistants. Était-

ce rêve ou réalité que ce qu'ils voyaient? Louis! Comment était-il arrivé là à ce moment suprême? Amené par madame Grace qui ne le connaissait pas?

Elle pardonnait l'injure reçue et rendait grâce à la Providence de lui avoir donné avec si peu de peine le moyen de récompenser les douleurs de cette mère.

Un sentiment de profonde tendresse, cette joie qui ouvre un doux passage aux larmes, envahit tous les esprits. Le confesseur, tout le monde sortit de l'alcôve, sans mot dire: tous prirent place sur les chaises parsemées dans la chambre, s'y assirent comme sur des fumeuses et les sanglots éclatèrent remplissant çà et là la chambre de rumeurs de grotte.

Cependant une réaction miraculeuse l'emportait sur le mal. L'agonie qui semblait avancer s'était arrêtée net; cette respiration pénible et courte de machine qui se refroidit, se transformait en respiration expansive et calme, cette tête mouillée d'une sueur froide, inquiète comme le pendule d'un métronome, reposait avec une douce inclinaison, et un sang vierge rendait rose son visage. Ses yeux de perle de mer brillaient

avec éclat et sur ses lèvres toute une aurore de vie poignait. Oui, Toinette renaissait aux portes de la mort, régénérée par l'apparition de Louis qui repentant sanglotait, agenouillé sur son giron. Ce retour, cette espérance si longtemps nourrie, s'était réalisé. Nul ne pouvait plus parler mal du père ni de l'époux : une minute de repentir effaçait toutes ses fautes.

Toinette appela la nourrice d'un geste de sa main desséchée comme un sarment et présenta à Louis le fruit innocent de ses entrailles, endormi comme un ange, frais comme un bouton de fleur. Un torrent de larmes sillonna la visage du père. Le *Papillon* avait le cœur brisé. Tous les sentiments généreux de son âme s'élevaient contre le passé et réclamaient sa rédemption. Il voulait être l'époux, le père, laver cette tache horrible de frivolité et d'égoïsme.

A son cri de remords, un cri de joie voilé par les pleurs répondit.

— Et quand pourrons-nous les marier? — fit Matrone d'une voix brisée à l'oreille du confesseur.

— Il faut que ce soit ce soir, ce soir même.

— Comment? Ils ne le voudront pas! Ne

pourrions-nous pas attendre qu'elle soit guérie.

Le bon prêtre tout surpris la regarda de haut en bas, et se levant, répondit à regret.

— Je vais chercher moi-même M. le curé. A la dernière heure, notre expérience a plus de prix que celle des médecins.

— Mais ne voyez-vous pas qu'elle semble tout autre ?

— C'est le répit de la mort, ma brave femme. Dans sa situation, cette émotion doit la tuer.

Matrone cacha sa figure dans son tablier, et le prêtre sortit en courant, rencontrant à la porte M. Castellfort qui, tout alarmé, venait chercher sa femme.

— Qu'as-tu fait ?

— Tais-toi ; c'est la Providence qui m'a envoyée ici.

Les deux époux se retirèrent dans un coin pour causer à voix basse.

— Du courage ! — se dit Matrone au bout de deux minutes.

Avalant ses larmes, tirant des forces de sa faiblesse, elle se leva, appela ses filles pour qu'elles l'aidassent à tirer le revers du drap et à

arranger tout le lit pour que la cérémonie fût plus convenable.

— Je t'attendais, moi ! Je savais que tu n'es pas mauvais ! — disait alors Toinette à Louis, avec cette voix douce et triste de ceux qui s'en vont.

— Ne voyez-vous pas, — ajoutait-elle en regardant Matrone et ses filles, — ne voyez-vous pas qu'il est revenu et qu'il m'a guérie de tout mon mal. Je ne me suis jamais trouvée si bien.... Et vous voulez nous marier maintenant ? Mariez-nous..... J'attendais ça depuis assez longtemps !.... On va nous marier, n'est-ce pas, Louis ?

— Oui, tout de suite, maintenant ! — murmurait-il, la gorge étranglée.

— Mais, pas pour que Dieu m'enlève d'après de vous, non. Vois, je respire bien ; vois, maintenant que l'on me tasse les oreillers, comme je me tiens ? Le vois-tu ? Mieux qu'il y a huit jours..... Je me guérirai, nous irons à Ripoll, où tu voudras, avec le petit et la nourrice, et nous vivrons comme de bons chrétiens. Tu verras combien il est mignon ! Il a le même nez que toi, et ici, derrière l'oreille, la même tache que

je remarquai un jour..... Va, ne pleure pas, tout est passé..... Ne m'avez-vous pas dit que madame Grace est dans la chambre?..... Faites-la entrer. Pourquoi n'est-elle pas entrée, la pauvre dame?

Elle reçut madame Grace et M. Michel avec la même joie, leur demanda pardon de son emportement passé, que maintenant elle ne pouvait s'expliquer, les remercia pour toutes les charités qu'ils lui avaient faites, et toute confuse, leur présenta Louis, sans se douter de comment il était arrivé jusque-là.

Soudain une quinte de toux la prit qui les mit tous en alarme. Louis la soutint avec amour, l'aida, désespéré de remarquer que de nouveau cette blancheur de morte, cette sueur froide d'avant, s'emparaient d'elle. Elle s'efforçait de se ranimer, de les tranquilliser tous, elle voulait parler et luttait pour chasser le voile de sa gorge, pour bien développer ses poumons qu'elle sentait de nouveau serrés et profondément rauques. Non, elle ne voulait pas mourir, elle ne mourrait pas.

Pourquoi tant de lumières brûlaient-elles depuis la moitié de la soirée? Parce que sa vue se

troublait et qu'altérée de clarté elle les avait fait allumer. Mais maintenant, elle y voyait bien, elle compterait jusqu'au dernier cil de Louis.

Oh! elle n'était pas malade, non; ce poids sur la poitrine lui passerait, peut-être y avait-elle entassé trop de fichus. Elle voulait les enlever. Louis voyait avec terreur les vêtements échapper à cette main de cire parée de l'anneau qu'il lui avait donné. Les doigts ne faisaient que griffer à fleur du fichu : visiblement ils perdaient leur force..... Ah! mon Dieu! mon Dieu! il aurait donné le sang de ses veines pour lui rendre la santé!

Par bonheur, on frappa à la porte et le curé de la paroisse entra avec le confesseur et le sacristain. Sio apporta la lampe à pétrole de la cuisine et l'encrier dans la chambre de sa mère : le confesseur inscrivit les noms, le curé se revêtit du surplis et de l'étole, et ils entrèrent dans la chambre de la malade. M. Michel et le menuisier, que sa femme avait couru chercher, ses jambes à son cou, serviraient de témoins.

Matrone, avec son désir de bien faire les choses, avait improvisé un autel sur la table de l'alcôve, remplissant la mitraille de médicaments

par un Christ en croix, placé entre deux cierges qui jetaient leur lueur sur la blanche nappe et sur les murailles plâtrées où l'ombre changeante des personnes et des objets se projetait.

Le confesseur pria ceux qui n'avaient pas part à la cérémonie de sortir de l'alcôve, et alors tous les assistants se placèrent au rang convenable. Au chevet du lit, Louis, profondément ému, sans abandonner la moribonde ; à son côté, le célébrant à demi tourné vers la sainte image et vers les mariés ; derrière lui les témoins. Tous les autres, à distance respectueuse, contemplaient la cérémonie groupés au milieu de la chambre. Les yeux allaient de la malade au prêtre, du prêtre à la malade qui semblait de nouveau recouvrer le calme. La douce expression de la Joconde était peinte sur son visage. Un silence solennel régnait : la curiosité étouffait les pleurs de tendresse.

Alors le prêtre, d'une voix grave, prononça la formule sacramentelle :

— Louis Oliveras-Fortuny, voulez-vous prendre Antoinette Camps-Vinyas, ici présente, pour votre légitime épouse, selon l'usage de Notre Sainte Mère l'Église ?

— Oui, mon père ; — répondit Louis avec humilité.

— Antoinette Camps-Vinyas, voulez-vous prendre Louis Oliveras-Fortuny, ici présent, pour votre légitime époux, suivant l'usage de Notre Sainte Mère l'Église ?

— Oui, mon père ; — fit Toinette émue.

— Donnez-vous donc la main droite, dit le prêtre sans perdre son intonation. Et se voyant obéi, il bénit l'union en murmurant à voix basse :

— *Ego vos in matrimonium conjungo, in nomine Patris, et Filii, et Spiritûs Sancti. Amen.*

La bénédiction donnée, il se retira avec dignité suivi des témoins, traversant le passage que lui firent en silence les spectateurs émus. Le peu de durée de la cérémonie les surprit tous : ils s'attendaient à quelque chose d'original et de plus compliqué. Ni discours, ni épître de saint Paul, ni bénédiction des anneaux ! Aux jeunes filles, il semblait impossible qu'en si peu de mots l'on formât un lien si étroit et si durable.

La joie que respirait Toinette éveilla les espérances et encouragea chacun à féliciter les mariés. Puis, un à un, les étrangers prirent congé,

maintenant attendris et pleins d'espoir. Ce qu'ils voyaient leur semblait un rêve.

— Eh bien ! que vous en semble ? — demanda M. Michel au confesseur au bas de l'escalier, tandis que madame Grace disparaissait dans l'obscurité de la voiture.

— Elle n'ira pas à demain. J'ai tant vu de ces maladies de cœur.

* * *

A quatre heures du matin, quand l'enfant dormait comme un ange dans le lit de sa nourrice, l'âme de sa mère s'envolait au ciel et le père restait là, agenouillé, baignant de larmes la main glacée qui, jusqu'à la dernière minute, l'avait étreint avec amour.

FIN

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — A. PICHAT.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Collection in-18 jésus à 3 fr. 50

- Un Cœur fêlé**, par J. VIDAL, avec préface de Robert Caze. 1 vol.
La Femme du Comique, par L. P. LAFORÊT, avec lettre préface de
 Emile Augier, de l'Académie française. 1 vol.
Contes moqueurs, par CHARLES BUET. 1 vol.
Médailles et Camées, par le même. 1 vol.
Les Lépillier, roman par JEAN LORRAIN. 1 vol.
Modernités, par le même. 1 vol.
Les Propos du Docteur, par le Dr E. MONIN, secrétaire de la Société
 française d'hygiène, inspecteur des écoles de la Ville de Paris, etc... 1 vol.
Le Commandeur Mendoza (mœurs andalouses), par JUAN VALERA, de
 l'Académie espagnole, traduction et préface par ALBERT SAVINE. 1 vol.
Sous la Hache, par ÉLÉMER BOURGES. 1 vol.
Le Crépuscule des Dieux (mœurs contemporaines), par le même. 1 vol.
Les Étapes d'un Naturaliste, impressions et critiques, par ALBERT
 SAVINE. 1 vol.
Paris Vivant, par ROBERT CAZE. 1 vol.
Vice versa, par F. ANSTEV, traduit de l'anglais, par CH. BERNARD
 DEROSNE. 1 vol.
Tous quatre, par PAUL MARGUERITE. 1 vol.
Roseline, par GEORGES SERVIÈRES. 1 vol.
L'Éroulement d'un Empire, par GREGOR SAMAROW (Oscar Méding.)
 précédé d'une étude de M. VICTOR CHERBULIEZ, de l'Académie fran-
 çaise, 2 vol.
Le Papillon, roman traduit du catalan de NARCIS OLLER, par ALBERT
 SAVINE, précédé d'une préface de Emile ZOLA. 1 vol.
Un Héros de notre Temps, récits : Béla, Maxime Maximitch, Ta-
 man, La Princesse Marie, Le Fataliste, Le Démon, poème oriental,
 par LERMONTOFF, traduit du russe, par A. DE VILLAMARIE. 1 vol.
Madame X, suivie de la Martingale de Dagobert, par ALBERT PINARD.
Premiers Soupirs, poésies diverses, par PAUL POUROT. 1 vol.
Baudemont, par JACQUES LOZÈRE. 1 vol.
L'Organiste, par GEORGES MAILLARD. 1 vol.
La Mauvaise Aventure, par Camille de Sainte-Croix. 1 vol.
Le Vice Sentimental, par Jules Hoche. 1 vol.
La Main aux dames, par TANCÈRE MARTEL. 1 vol.

- Les Tubéreuses**, par GEORGES DE LYS, ornées de 4 photographures
 avec couverture illustrée, 1 vol. in-18. 5 »
Poésies d'un Inconnu, par GASTON BASTIT. 1 vol in-18 3 »
L'Allemagne de M. de Bismarck, par AMÉDÉE PIOEON, 1 beau vol.
 in-8, 3^e édition 7 50
Le Flouret et l'Épée, étude d'escrime contemporaine, par AD.
 CORTIÈY, avec couverture illustrée, in-8. 1 »

PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

- Les Cigognes**, légende rhénane, revêue et dessinée par GUSTAVE JUNDT,
 racontée aux tout petits, par ALPHONSE DAUDET, 1 beau vol. in-4 raj-
 sin relié 6 »
Les Orphelins d'Amsterdam (histoire hollandaise), par GEORGES
 DUVAL, dessins de HENRI FILLÉ, 1 beau vol. in-4 carré relié . 6 »

SOUS PRESSE

- Les Malavoglia**, par GIOVANNI VERGA, traduit de l'italien, par ÉDOUARD
 ROD, 1 vol. in-18. 3 50
Madame la Connétable, par CHARLES BUET, 1 vol. in-18 jésus. 3 50

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat